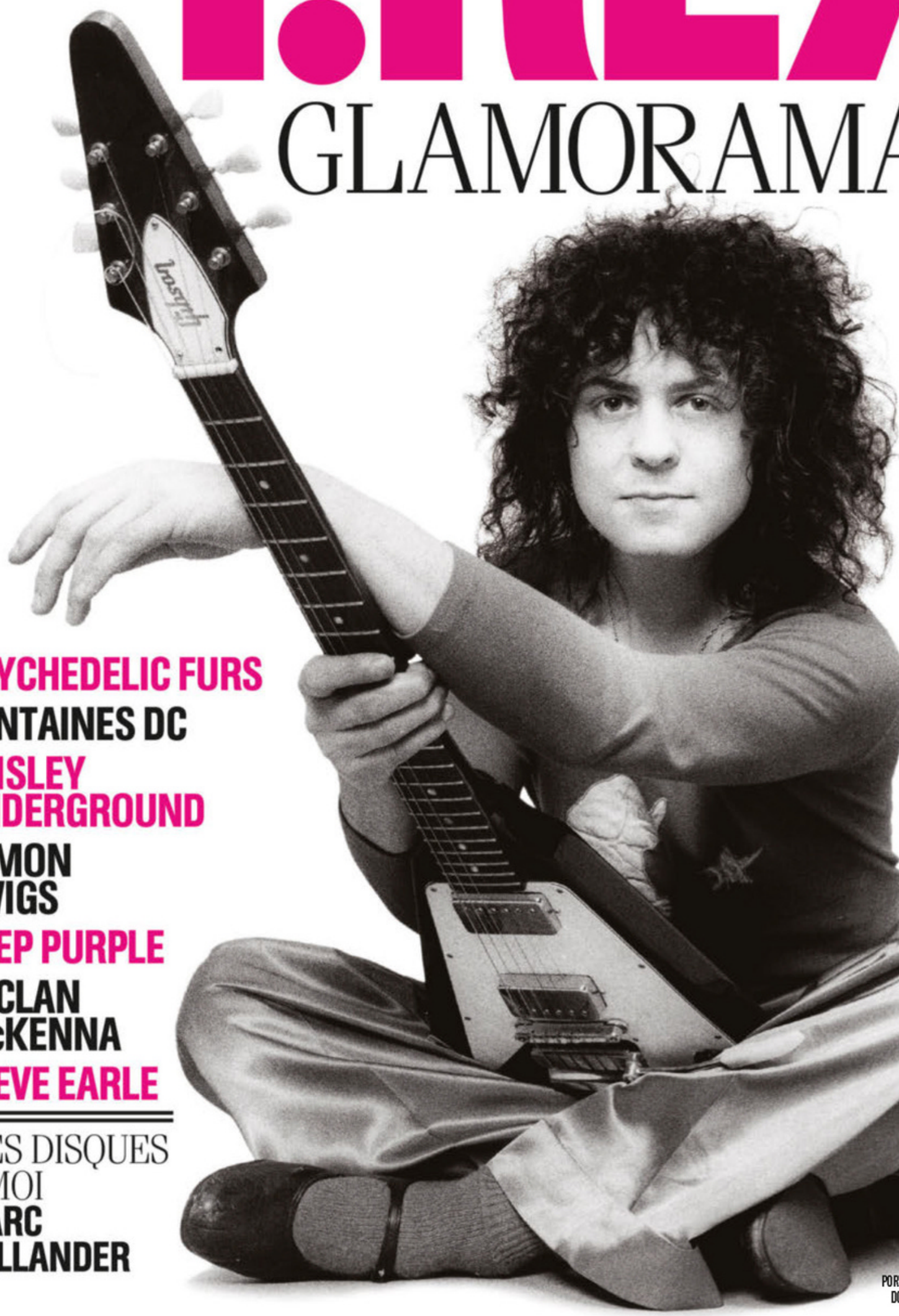
// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

T.REX
GLAMORAMA



THE STOOGES
Il y a 50 ans, "FUN HOUSE"
...

PSYCHEDELIC FURS
FONTAINES DC
PAISLEY UNDERGROUND
LEMON TWIGS
DEEP PURPLE
DECLAN McKENNA
STEVE EARLE

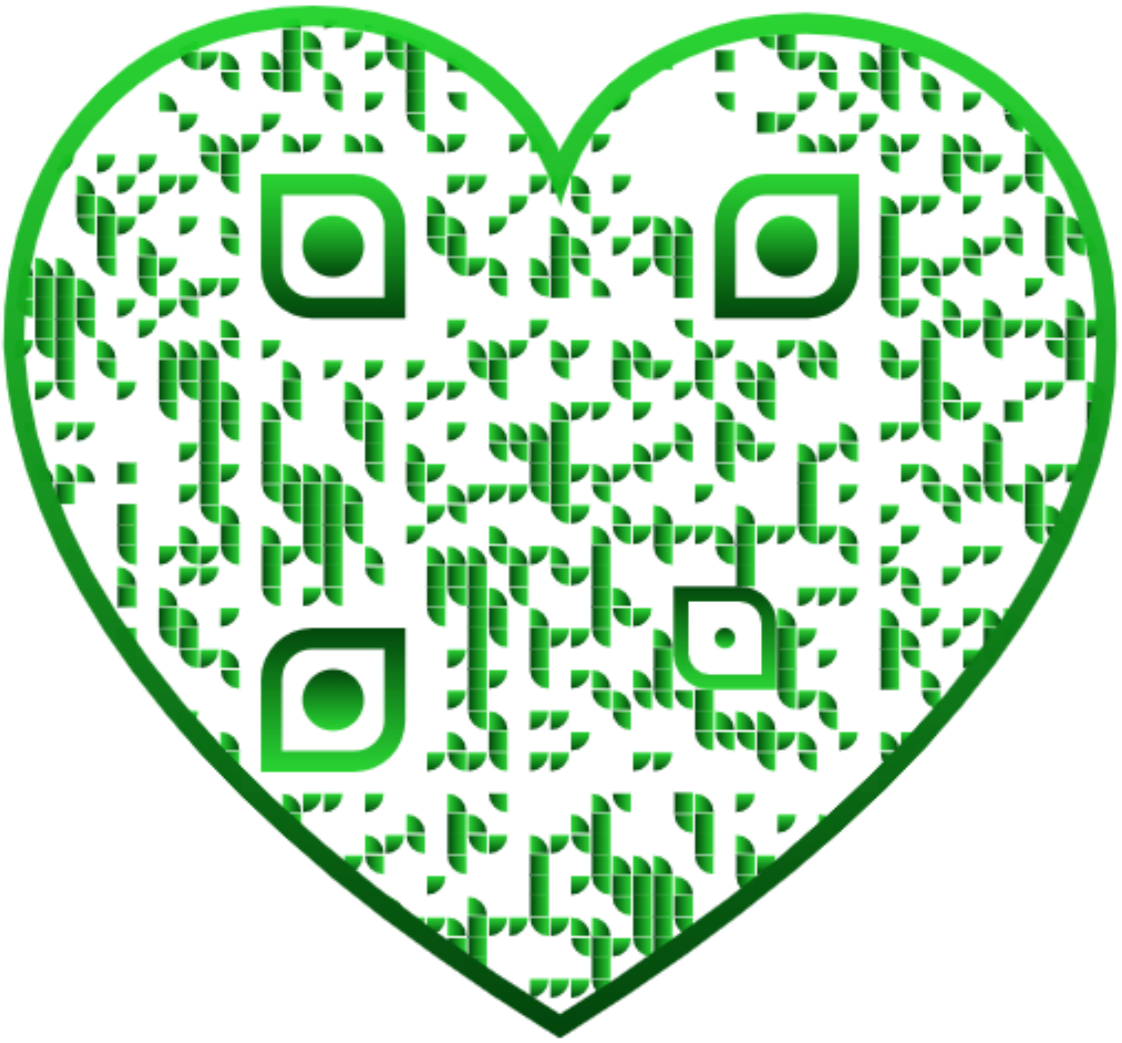
MES DISQUES A MOI
MARC HOLLANDER

ENNIO MORRICONE
DOMINIC SONIC
PETER GREEN
• • •

SEPTEMBRE 2020
N°637 / 6,50 € / MENSUEL
BEL 7,15 € - SUISSE 11,30 CHF - LUX 7,15 €
PORTUGAL CONT 7,40 € - CAN 11,30 $ CAN / ITA 7,40 €
DOM 7,40 € - N CAL (S) 975 XPF - POL (S) 1090 XPF)
ESPAGNE 7,40 € - ILE MAURICE 7,40 €

L 19766 - 637 H - F: 6,50 € - RD

Editions Larivière



woodbrass
20 ANS DE MUSIQUE

ROCK ON

10eme EDITION

JUSQU'AU 31 AOÛT

+20000€
DE PRIX À GAGNER

1ER PRIX

2E PRIX

3E PRIX

4E PRIX

NOS PARTENAIRES

BOSE · YAMAHA · Pioneer DJ · TAMA · MEINL · Ibanez · Custom Eagletone
NI · BOSS · Fender · Eagletone · bird · Roland · audient
SENNHEISER · ZOOM · rockfolk

INSCRIVEZ-VOUS SUR WOODBRASS.COM/ROCKON

Edito

Androgynes génies

Rock&Folk numéro 68. Septembre 1972. Marc Bolan est en couverture. Dans un article intitulé Freaks, consacré à la scène théâtrale émergeante, Paul Alessandrini débute ainsi : *"On peut l'affirmer : on entre dans la troisième génération. Les nouvelles pop-stars s'affirment toutes par la surenchère érotique."* Il poursuit : *"La bisexualité domine, elle est le scandale, la démesure, la provocation."* Plus loin : *"Le goût du travesti, vieille tradition anglo-saxonne dont la permanence était jusqu'à présent dans les cabarets, s'empare du rock."* Il évoque : *"Une nouvelle mode qui va de pair avec un retour au rock simple, rigide, violent."* Précise : "*Aucune progression de la musique, juste une nouvelle définition du rock : la part du théâtre, de l'agression sexuelle, du monstrueux avec ou sans accessoires va en s'amplifiant. On va de nouveau autant pour voir un groupe que pour l'entendre. La résurgence du rock se traduit par ce retour au rituel scénique, mais qui baignera désormais dans une surenchère (érotisme, perversité, cruauté)... Ce théâtre du rock avec monstres choque les parents et donc prend valeur de symbole, symbole d'affront à l'ordre établi, à l'autorité morale du père. Ceci était présent dans les premiers temps du rock, mais tendait à disparaître, cette musique devenant respectable et respectée..."*

L'androgynie était la nouvelle provocation, elle devenait tendance. Plus encore, commerciale. Alessandrini évoque Roxy Music, New York Dolls *("... vêtus comme des femmes et maquillés comme des vamps")*, David Bowie, Lou Reed, Alice Cooper et Marc Bolan.

Marc Bolan... Initiateur du genre. Qui avait saisi le truc avant. Laissant tomber les niaiseries d'elfes et de Hobbits, il allait devenir le *guerrier électrique*. Surhomme saupoudré de paillettes d'or et d'argent. Pionnier du costume à brocarts, de la bottine à talon ou de la sandalette de petite fille. Du pantalon en satin et du fard à paupières. De tout ce qui brille, en fait. *Glitter*... Mais si il les avait devancé tous, il devait se faire rattraper par plus provocateurs, se faire dépasser, puis larguer. Ajoutant à sa légende la lose. Avant la mort violente. Entrant directement, les deux platform shoes en avant, dans la mythologie de cette musique.
Que reste-il aujourd'hui de T. Rex et de Marc Bolan, à part ses chansons ? Les Lemon Twigs s'habillent comme lui, un peu, et un disque hommage sort ces-jours-ci, sinon. C'est son histoire qui est racontée ici.

VINCENT TANNIÈRES

DDB

rock&folk radio

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

rocknfolk.com

Télécharger dans l'App Store

DISPONIBLE SUR Google Play

deezer

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

Sommaire 637

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Jean-Emmanuel Deluxe **MARC HOLLANDER** 10

Tête d'affiche

Thomas E. Florin **FONTAINES DC** 14

Vianney G. **STEVE EARLE** 16

En vedette

Jonathan Witt **THE LEMON TWIGS** 18

Olivier Cachin **DECLAN McKENNA** 22

Jérôme Soligny **DEEP PURPLE** 26

Stan Cuesta **THE PSYCHEDELIC FURS** 30

Story

Thomas E. Florin **THE STOOGES** 36

Nicolas Ungemuth **PAISLEY UNDERGROUND** 42

En couverture

Benoît Sabatier et Jérôme Soligny **MARC BOLAN & T.REX** 48

La vie en rock

Patrick Eudeline **ENNIO MORRICONE** 56

In Memoriam

Philippe Thieyre **PETER GREEN** 84

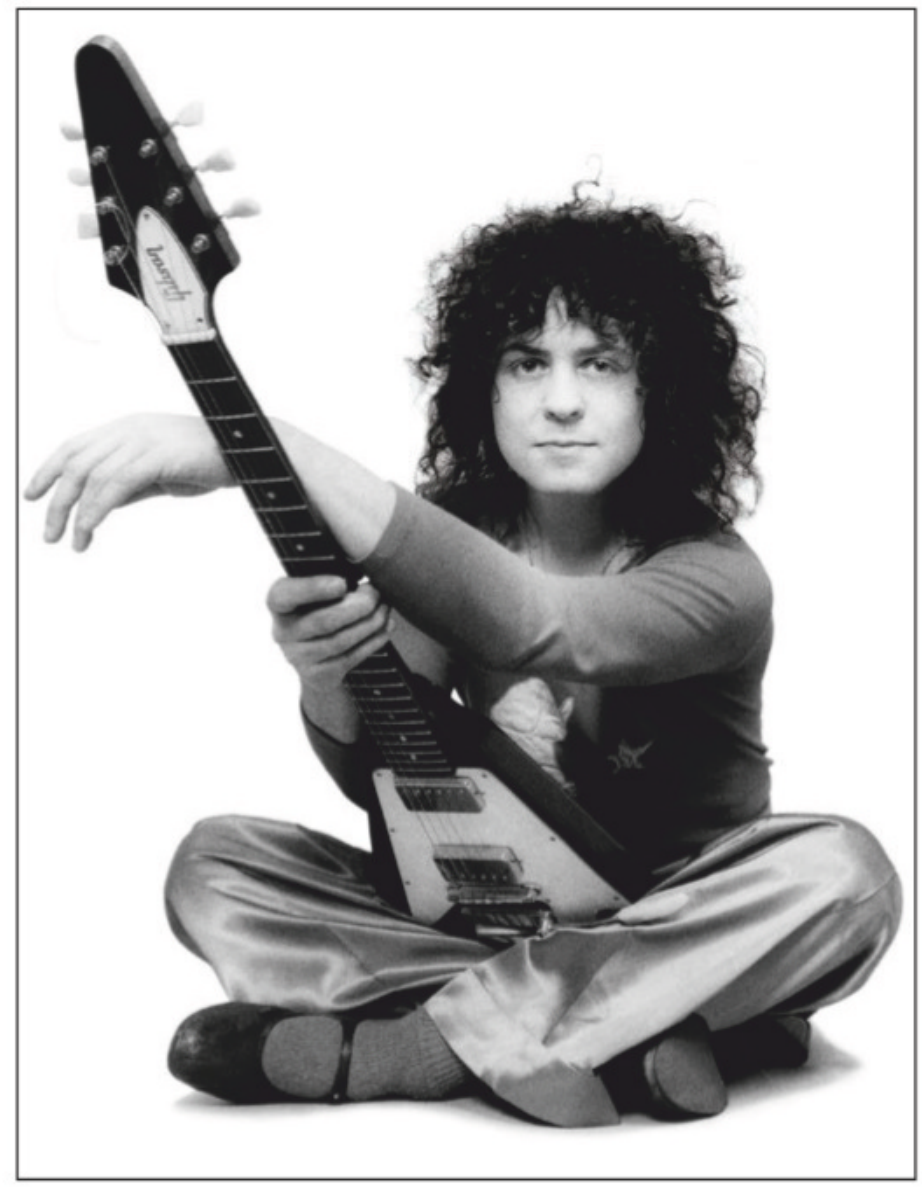
Vincent Hanon **DOMINIC SONIC** 85

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : KEITH MORRIS/ REDFRENS/ GETTYIMAGES

Photo DR

18 The Lemon Twigs



48 Marc Bolan & T.Rex

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 061 DISQUES 062 REEDITIONS 070 REHAB' 074 VINYLES 076 DISCOGRAPHISME 078 QUALITE FRANCE 079 HIGHWAY 666 REVISITED 080 ERUDIT ROCK 082 ET JUSTICE POUR TOUS 086 FILM DU MOIS 088 CINEMA 089 SERIE DU MOIS 091 IMAGES 092 BANDE DESSINEE 094 LIVRES 095 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 096 PEU DE GENS LE SAVENT 098

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **A collaboré à ce numéro** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité : Marine Donné (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Agnès Delaveau-Bidart (34 89), Flavien Bonanni (35 29),

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 66,30 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3e trimestre 2020. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Robert Plant serait un gros macho

Illustration Jampur Fraize

Rock'n'roll Circus

"Le rock'n'roll, pour moi, c'est du cirque" assène Hugues Aufray. Il est vrai que "Céline" ou "Stewball", ce n'est ni du rock'n'roll ni du cirque mais de formidables complaintes languissantes à la sauce variétoche, surtout n'écoutons pas de chansons barnum comme par exemple "Won't Get Fooled Again". That's all folks !

DOMINIQUE

Et inversement ?

Le futur du rock est dans son passé.

PATRICK MOALIC

La dame en rouge

Quarante ans d'attente pour cette couverture avec la talentueuse Chrissie Hynde. Sur un fond rouge, Rock&Folk joue la couleur du cuir de la dame sur son premier album. Qui n'a pas fantasmé sur la brune au cuir rouge ? C'est vrai qu'en 1980, avec entre les mains le premier Pretenders, "London Calling" des Clash, "Songs The Lords Taught Us" des Cramps et "Walking Shadows" des Dogs, j'étais un adolescent comblé. Aujourd'hui notre rockeuse revient… en cuir noir.

YANNICK SIMON

En sept lettres

Sur les mots croisés de mon hebdomadaire télé préféré, et facile pour les lecteurs de Rock&Folk : en sept lettres, *"Formés par un iguane"* avec un s au début et un s à la fin... A vous de jouer !

ALAIN DOUNONT

Le monde d'après

Le monde d'après, épisode 1 : Souchon à la télé qui dit à peu près ça : *"Les Anglo-Saxons ne font que des chansons à base de* 'I love you baby'*, il est vrai que nous, les Français, on a quelque chose en plus : on sait écrire des textes"*. Heu, gars, et John Lennon ? Et Van Morrison ? Et Lou Reed ? On pourrait en citer à la pelle. Dylan a eu le prix Nobel de littérature, Souchon au mieux le prix France Inter.
Le monde d'après, épisode 2 : sur cette radio justement, au milieu d'un océan de mièvrerie, un pseudo branché passe du funk congolais et japonais des années 80 pour faire genre, ou plutôt *tendance* comme on dit. Boîtes à rythmes nazes, batteries plombées, son clinquant, compos à l'avenant, désolé, mec, c'est raté. Comme quoi, quand on n'a pas de culture, c'est pas si facile de briller en société. Ensuite, une invitée présente son top cinq où "Since I've Been Loving You" surnage au milieu d'insipidités incommensurables, elle sous-entend que Robert Plant serait un gros macho. Ah bon ? Je tombe de l'armoire ! Les *hammers of the gods* me sont tombés sur la tête ! Elle aurait dû partir en tournée avec eux.
Le monde d'après, épisode 3 : toujours à la radio une jeune animatrice annonce que son invitée écoutait les chansons de Mick Jagger, alors soit Richards n'a rien cosigné, soit il s'agit des albums solos... Mouais, ce monde d'après n'a hélas pas fini de me donner l'occasion de jouer au vieux con... Sur ce, je retourne finaliser ma liste des morceaux à écouter en Ehpad.

ZOCKOR

Que sont-ils devenus ?

Fouiller dans les archives Rock&Folkiennes pour en extraire au hasard quelques numéros, histoire de se raviver la mémoire... Ça fait un bien fou et ça file un coup de jeune. Et surtout, ça permet de constater le nombre d'artistes ou de groupes retombés dans l'oubli médiatique sitôt leur album classé Disque Du mois. On en rigole aussi...

FRANCIS

Le goût du risque

Etre rock en 2020 ? C'est aller au Binic Folks Blues Festival en sachant pertinemment que celui-ci est annulé !

L'EQUARRISSEUR

Ma Dalton

Merci de ce bel article sur Karen Dalton qui, malgré son talent et tous ses (relatifs) efforts, sera restée bien moins célèbre que ses oncles Joe, Jack, William et Averell, quelle injustice...

MLK

Mon facteur est un rocker

D'aucuns prétendent que la ville de Marseille n'est pas très rock. Il est vrai que pour avoir des artistes comme Barbara Carlotti (pas très rock ? Elle a joué avec Burgalat !) ou Shannon Wright programmées dans le bar de la salle de concert, les Zombies dans un club où on devait être cinquante et Spiritualized avec quatre spectateurs, ce n'est pas donné à tout le monde (mais on était un petit peu plus pour les Stones et AC/DC !). Mais ce qui est certain, c'est qu'à Marseille, mon facteur doit être très rock'n'roll, en tout cas très Rock&Folk. Pendant le confinement (que j'avais bravé pour aller acheter le numéro 633), je décide de me réabonner. Miracle, je reçois le numéro 634. J'attends, le 635... Qui n'arrive jamais. J'en avise le service abonnement du magazine qui a la gentillesse de me le renvoyer. Je l'attends toujours... J'ai fini par l'acheter. Bref, mon facteur est tellement Rock&Folk qu'il a pris deux fois le magazine. Et il n'attend qu'une seule chose, que je sois publié pour récupérer le CD !

MATHIEU

Sonic rendez-vous

Dominic Sonic était têtu... De l'album "Cold Tears" au dernier soupir, ce talentueux rocker a gardé ses pieds dans la racine de ses idées têtues. Novateur en discussions ou dans ses riffs, il était ce protecteur de rock oublié. *"Tu es quoi ? Stones ou Beatles ?! Idiot, quelle question ?! Stooges ?!"* Il sourit. Puis il me dit : *"Si tu veux, là, j'écoute 'Lodger' "*. Il remonte sur son Solex après deux bouteilles de côtes du Ventoux et pas au revoir...

TOURAJ

Fumer en paix

Nous avons tous notre disquaire favori. Dans le numéro de janvier (oui, j'avais un peu de retard…), Caillou évoquait le sien : Gilbert, de Clermont-Ferrand. Ce dernier préférait ne pas vendre le premier album prometteur des Fontaines DC, de peur que les clients s'en lassent du fait qu'il n'est pas à son goût. Bien évidemment, on ne peut que respecter le choix de cet irréductible Auvergnat chez qui on peut encore fumer ses Gauloises en paix. Mais le procès intenté à ces jeunes Irlandais ne serait-il pas à reconsidérer ?
On a vu pire comme premier album, surtout de nos jours... Et pour finir sur un trait d'humour, un petit tour sur un réseau social aux couleurs bleues vous permettra d'observer que notre disquaire en question propose la précommande du second effort de... Fontaines DC. Allez, sans rancune.

FABIEN

ON A MENÉ L'

, TOUS LES PAPIERS SE RECYCLENT.

JOURNAUX, MAGAZINES, PAPIERS MÊME AVEC
AGRAFES, ENVELOPPES MÊME SANS FENÊTRE,
CAHIERS MÊME AVEC SPIRALES...
TOUS LES PAPIERS SE RECYCLENT.
EN LES DÉPOSANT DANS LE BAC DE TRI,
VOUS LEUR OFFREZ UNE NOUVELLE VIE.

PLUS D'INFORMATIONS SUR LE RECYCLAGE
SUR TRIERCESTDONNER.FR

CITEO

Donnons ensemble une nouvelle vie à nos produits

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

ASIAN DUB FOUNDATION
L'insoumis combo de Londres, spécialiste de hip-hop et d'electronica, revient avec "Access Denied". Quatorze pistes attendues le 18 septembre prochain.

BLUES ROOTS FESTIVAL
Du 11 au 13 septembre, Rhoda Scott, Manu Lanvin And The Devils, Johnny Gallagher, Boney Fields Band se succèderont au Domaine de Vlabrillant à Meyreuil, en Provence, pour la 2ème édition du festival.

CATASTROPHE
Le collectif mené par son duo Blandine Rinkel et Pierre Jouan présentera sa comédie musicale "Gong" au 104 (Paris) les 10 et 11 septembre. L'occasion de (re)découvrir son *cosmos pop* à travers chant, musique, danse…

FESTIVAL MUSICAL ECRAN
La 6ème édition se déroulera du 6 au 13 septembre à Bordeaux, dans diverses salles de cinéma. A voir ou revoir divers documentaires musicaux dont : "PJ Harvey : A Dog Call Money" de Seamus Murphy le 6, "Marianne & Leonard : Words Of Love" de Nick Broomfield le 7, et "La Vie De Brian Jones" réalisé par Patrick Boudet le 11…

FRED CHAPELLIER
Le bluesman hexagonal célèbre son jubilé d'argent avec un double best of renfermant trente-deux titres. "25 Years On The Road" sera en vente le 25 septembre.

CRANBERRIES
Plus de deux ans après la disparition de la chanteuse Dolores O'Riordan, en janvier 2018, par noyade due à une surconsommation d'alcool, les Irlandais annoncent la réédition de "No Need To Argue". Second opus du groupe, vendu à plus de 17 millions d'exemplaires monde. L'Edition Deluxe contiendra l'album original remasterisé, des faces B, ainsi que des titres rares ou inédits. Elle sortira le 18 septembre.

DANI
"Horizons Dorés" succédera à "Le Paris De Dani" paru il y a dix ans. La dame en noir promet des morceaux rock et épurés signés par Renaud Letang (Manu Chao, Chilly Gonzales). A écouter le 25 septembre.

Jaded Hearts Club

Photo DR

DELTA SPIRIT
Les Californiens Jonathan Jameson, Brandon Young, Matthew Vasquez, Kelly Winrich et William McLaren sont de retour après six ans d'absence avec "What Is There". Les dix compositions captées à El Paso (Texas) sont un vibrant hommage au chanteur, adulé par le combo, Richard Swift (The Shins). En vente le 10 septembre.

FUZZ
Le trio formé par Ty Segall, Charles Moothart et Chad Ubovich vient de partager "Returning" annonciateur du successeur de "II" sorti il y a cinq ans. "III" aligne huit morceaux produits par Steve Albini, et est attendu le 23 octobre prochain. Le groupe enchaînera par une tournée américaine cet hiver.

GRATEFUL DEAD
Nike lance une nouvelle gamme de sneakers. La Nike SB Dunk Low Grateful Dead est ornée des *ours dansants* découverts au verso du LP "History Of The Grateful Dead Volume 1 (Bear's Choice)" des rockers américains en 1973. Elle est disponible en plusieurs coloris au prix de 110 $.

BROR GUNNAR JANSSON
Le bluesman venu du Nord débutera sa tournée française à Rouen (106) le 16 septembre, il sera le 17 à Saint-Etienne (Le Fil), le 18 à Mulhouse (Le Noumatrouff), le 19 à Annecy (Le Brise-Glace), en octobre le 21 à Saint-Germain-en-Laye (La Clef), le 22 à Nantes (Stereolux), le 23 à Brest (La Carène) et le 24 à Angers (Le Chabada)…

ED HARCOURT
Le singer-songwriter londonien annonce "Monochrome To Colour", son 9ème album. Il comprend douze titres enregistrés à la campagne dans son propre studio d'Oxfordshire entre janvier et octobre 2019, et sera à écouter le 18 septembre prochain.

INDOCHINE
Pour ses quarante printemps, le quintet made in France a réuni ses grands succès, (cinquante-trois au total) en deux volumes. Le premier "Singles Collection 2001-2021" contient vingt-sept singles et un inédit, "Nos Célébrations", sortira le 28. Le deuxième tome est attendu en novembre prochain.

JADED HEARTS CLUB
Réuni par le guitariste Jamie Davis en l'honneur de son anniversaire en 2017 pour jouer des morceaux des Beatles, le supergroupe formé par Miles Kane (The Last Shadow Puppets) et Nic Cester (Jet), avec les guitaristes Graham Coxon (Blur), Jamie Davis, Matt Bellamy (Muse) à la basse et le batteur Sean Payne (The Zutons) reprend du service. Avec la reprise d'un classique des Four Tops "Reach Out (I'll Be There)" de 1967. Annonciateur de "You've Always Been Here" espéré pour le 2 octobre prochain.

JANIS JOPLIN
"Scrapbook,1966-1968" (titre provisoire), le journal intime de la chanteuse disparue il y a presque cinquante ans, sera reproduit en fac-similé et tiré à deux mille exemplaires. Il retrace sa vie au travers d'archives personnelles, ses premiers concerts de blues, son époustouflante apparition au Monterey Pop Festival avec le Big Brother And The Holding Company, affiches, coupures de presse, photos, histoires et récits personnels de son entourage. Il sortira courant 2020.

METZ
Le trio torontois revient avec son quatrième disque. “Atlas Vending” est espéré pour le 9 octobre prochain. Il est précédé d’un simple de huit minutes trente-cinq, “A Boat To Drown In”, hymne à la solitude.

MIOSSEC
Le Brestois réédite son premier canon, le très *sobre* “Boire” paru en 1995. Le très *gainsbourgien* single “Non, Non, Non, Non (Je Ne Suis Plus Saoul)” le propulsa sur le devant de la scène rock français. Remasterisé, agrémenté d’un livret contenant photos inédites et témoignages, il sera dans les bacs le 11 septembre et sera suivi d’une tournée de 100 dates qui débutera le 24 septembre au Quartz à Brest…

NIX
Nix est le nouveau projet du guitariste et claviériste Nick McCarthy (ex-Franz Ferdinand) et de Seb Kellig. Ils publieront “Sausage Studio Sessions”, leur premier album, le 30 octobre prochain. Plusieurs collaborations dont celle avec la chanteuse et musicienne Laetitia Sadier (Stereolab).

ORCHESTRE NATIONAL DE BARBES
La horde parisienne reprend la route pour célébrer ses vingt-cinq ans de scène. Elle se produira le 25 septembre à Paris, au 360 Paris Music Factory, et le 17 octobre à Gennevilliers, au Tamanoir, dans le cadre du Festival des Villes des Musiques du Monde. Un nouvel album est attendu cet automne.

JOHN PRINE
“I Remember Everything”, ultime titre testamentaire du septuagénaire songwriter country folk disparu le 7 avril dernier de la Covid-19.

Q
Le célèbre magazine britannique a publié son dernier numéro le 28 juillet. Le mensuel met un terme à près de trente-quatre années d’existence en raison de soucis financiers causés par la pandémie.

ROLLING STONES
Les vieux briscards ont dévoilé “Scarlet”, morceau inédit enregistré avec Jimmy Page en 1974. Il sera inclus dans la réédition multiformat “Goats Head Soup”, renfermant dix inédits, des démos, un live complet de 1973, prévue le 4 septembre.

SIMPSONS
Deux graphistes basés à Lisbonne ont reproduits des pochettes d’albums emblématiques du rock classique en incrustant les protagonistes de la fameuse série animée américaine. Entre autres : “For Those About To Rock” d’AC/DC, “Use Your Illusion I” des Guns N’ Roses, “In Utero” de Nirvana…

TRICKY
Le Britannique revient avec “Fall To Pieces” son 14ème album studio. Onze titres enregistrés à Berlin avec sa complice Marta Zlakowska seront à écouter le 4 septembre prochain. Il est précédé par le très personnel “Fall Please”.

EDDIE VAN HALEN
Le guitariste vend trois modèles de sa collection personnelle de voitures, accompagnés d’un certificat d’authenticité signé de la main du virtuose. Une Chevrolet Nova 1970 pour 100 000 dollars, un camion Dodge COE “Stake-Bed” de 1947, quant à la Porsche 911 GT3, elle est a été acquise pour 220 000 $…

VANDISC
La 19ème Convention Internationale du Disque et CD d’Auvers-sur-Oise se tiendra les samedi 12 septembre de 10 h 30 à 18 h 00 et dimanche 13 de 10 h 00 à 17 h 30. Au programme, vinyles, DVD, Blu-ray, livres, magazines, photos… *www.vandisc.fr*

Suzanne Vega

Photo - DR

SUZANNE VEGA
Le concert initialement prévu le 6 mai à la Cigale aura lieu le 18 janvier 2021. Il sera précédé de “An Evening Of New York Songs And Stories”, un live de 2019 comprenant des morceaux revisités (“Luka”…), attendu le 11 septembre.

VERTIGE
Le tandem Jérôme Coudanne (Deportivo) et Robin Feix (Louise Attaque) ont uni leurs forces pour “Populaire”, quatorze titres, qui assemble pop psychédélique, new wave et musique latine. Dans les bacs le 11 septembre prochain.

WARMDUSCHER
Le quintet post-punk anglais fera escale dans nos contrées pour une date unique à Paris, au Petit Bain, le 13 décembre prochain.

MUDDY WATERS
L’ancienne demeure durant vingt ans de la légende du blues sera transformée en musée. Situé à Chicago, “The Muddy Waters Mojo” disposera d’un jardin communautaire, une salle de concert et un studio d’enregistrement grâce à une subvention de 50 000 $.

YO LA TENGO
La réédition de “Electr-O-Pura” (1995) verra le jour le 2 septembre. Dans le cadre des Matador Revisionist History, il paraîtra sous forme de double vinyle.

YUSUF
Pour célébrer les cinquante ans de “Tea For The Tillerman”, chef-d’œuvre de Cat Stevens paru de 1970, une réédition “Tea For The Tillerman 2” est annoncée pour le 18 septembre. Le Britannique, rebaptisé Yusuf, propose de nouvelles interprétations, plus poignantes et sensibles.

Condoléances
Fiona Adams (photographe), **Phil Ashley** (claviériste américain), **Olivia de Havilland**, **Dobby Dobson** (chanteur et compositeur jamaïcain), **Judy Dyble** (chanteuse britannique, Fairport Convention), **Peter Green** (Fleetwood Mac), **Steve Holland** (guitariste américain, Molly Hatchett), **Zizi Jeanmaire**, **Denise Johnson** (chanteuse, Primal Scream, A Certain Ratio), **Jean-Jacques Lionel** (chanteur belge, “La Danse Des Canards”), **Marcel Maréchal** (acteur, metteur en scène et directeur de théâtre), **Jamie Oldaker** (batteur et percussionniste américain), **Alan Parker** (réalisateur), **Emitt Rhodes** (auteur-compositeur-interprète américain), **Dominic Sonic** (chanteur et musicien), **Kansai Yamamoto** (créateur de mode japonais, et des costumes de Ziggy Stardust).

“Je me repassais plusieurs fois le solo de Jeff Beck”

MARC HOLLANDER

La sortie de “Figures” par son groupe culte **Aksak Maboul** offre une occasion parfaite pour interviewer ce Bruxellois, **patron de Crammed Discs**, un label toujours juvénile malgré ses quatre décennies.

RECUEILLI PAR JEAN-EMMANUEL DELUXE

MIKE LOVE AU SUJET DE “PET SOUNDS” se plaignait que Brian Wilson ait cassé *“la formule”*. Marc Hollander, avec Crammed Discs, a réussi à tenir la distance tout en se renouvelant, en obtenant même un gros succès public via Bebel Gilberto. Avec Aksak Maboul, la tête chercheuse bruxelloise et sa collègue Véronique Vincent revigorent le projet vieux de quarante-trois ans en lui injectant de nouvelles têtes telles que Julien Gasc ou leur fille Faustine. Marc Hollander livre la recette de sa jeunesse.

Tout est dans le titre

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?
Marc Hollander : Je crois bien que c’est à douze ans, “Rhapsody In Blue” de Gerswhin.

R&F : Vous étiez adolescent au moment de la British Invasion.
Marc Hollander : J’ai commencé à écouter les disques des Beatles, des Rolling Stones, des Animals et des Yardbirds à leur sortie, tous ces groupes s’inspiraient des bluesmen. Je jouais de l’harmonica dans les boums mais il fallait m’attacher, comme le barde dans Astérix. Dans les années soixante, à Bruxelles, il n’y avait pas de style dominant. Ma musique s’est construite ainsi, dans les choix que j’ai pu faire en tant que musicien ou dans ceux du label Crammed.

R&F : Quel serait votre album de blues emblématique ?
Marc Hollander : “Moanin’ In The Moonlight” d’Howlin’ Wolf, que j’ai découvert à quinze ans. Un disque habité avec une ambiance due à sa voix caverneuse, aux techniques d’enregistrement de l’époque et à ses hululements. De là, je me suis intéressé au reste de la musique afro-américaine, Motown, Stax et, bien plus tard, le hip-hop.

R&F : En matière de british blues ?
Marc Hollander : J’ai assisté à l’évolution de ces groupes en temps réel. J’ai été marqué par l’album sans nom de 1966 des Yardbirds, qui a été ensuite baptisé “Roger The Engineer”. Les solos oriantalisants de Jeff Beck m’emballaient. Après les cours, j’allais régulièrement dans un supermarché où j’écoutais le 45 tours des Yarbirds avec “Shapes Of Things”. A chaque fois, je me repassais plusieurs fois le solo de Jeff Beck. Je ne vous raconte pas dans quel

Photo Samuel Kirsznebaum - DR

état se trouvait le disque à l'arrivée (*rires*). J'allais aussi emprunter des disques de free jazz à la discothèque royale de Belgique, notamment ceux d'Albert Ayler et aussi ceux de la dernière période de John Coltrane. Puis, je me suis mis à remonter un peu l'histoire du jazz et j'ai découvert le "Out To Lunch!" d'Éric Dolphy sorti en 1964 chez Blue Note, avec beaucoup de petites touches d'improvisation collective.

R&F : D'autres découvertes sixties à la même époque ?
Marc Hollander : Je me suis mis à écouter Ravel et Debussy, qui ont influencé de nombreux musiciens au fil des décennies. Stravinsky et Bartók me plaisaient beaucoup pour leur côté rythmique et leur utilisation d'éléments folkloriques. J'ai ensuite découvert le "Ballet Mécanique" de George Antheil avec sa rythmique presque "motorique". C'est une œuvre démesurée qui avait fait scandale, composée pour un film dadaïste de Fernand Léger, avec des pianos, des percussions, une hélice d'avion et des sirènes. Une influence de la musique contemporaine que l'on retrouvera dans le rock.

R&F : Vous parliez d'influences musicales extra-européennes…
Marc Hollander : Je pense au 33 tours "Brian Jones Plays With The Pipes Of Pan At Joujouka". J'écoutais déjà de la musique indienne et africaine dans les collections musicologiques telles que celle de l'Unesco et celle de Radio France, Ocora. Je me rendais compte qu'il y'avait d'autres mondes que celui du rock anglo-saxon. Brian Jones n'a rien fait sur ce disque, mais son nom a servi de passerelle. La deuxième face du disque est complètement trafiquée avec des effets qui sont un peu excessifs, mais qui montraient une voie. Cette idée de fausse musique ethnique est arrivée par la suite, à une époque où on n'avait pas compris la notion d'*appropriation culturelle*. Can avait enregistré les "Ethnological Forgery Series" que l'on retrouve sur l'album "Unlimited Edition" et qui imitaient différents types de musique du monde, tout est dans le titre !

Un fabuleux collagiste

R&F : Revenons sur l'évolution du british blues et du free jazz.
Marc Hollander : Il y a eu l'arrivée du psychédélisme, puis l'influence du jazz. J'ai surtout aimé le "Volume Two" de Soft Machine. J'ai été ravi de lire dans une interview que Flying Lotus *(DJ, producteur et rappeur californien)* affirmait que c'était un de ses disques préférés. C'est un album qui perdure et qui reste un de mes albums préférés, et pas seulement parce que j'avais dix-neuf ans lorsqu'il est sorti. Le jeu d'orgue de Mike Ratledge m'a beaucoup inspiré. J'ai essayé un peu de l'imiter avec ses solos à la pédale de distorsion qui explosaient comme les envolées de guitare de l'époque. Sans oublier la voix de Robert Wyatt.

R&F : Avec le punk, on a un peu trop vite rangé Soft Machine et d'autres dans le bac du rock progressif.
Marc Hollander : À part Soft Machine, Hatfield And The North, Egg et Henry Cow, je déteste tout le reste. Ces groupes pompiers comme

Genesis qui incorporaient de la musique classique ! On a rangé sous le mot progressif tout ce qui était du rock et qui sortait des trois accords. J'ai beaucoup aimé les deux ou trois premiers disques de Zappa, si inventifs. "Uncle Meat" son album de 1969 avec les Mothers Of Invention reste un ovni, y compris dans sa discographie. Ce côté rythmique assez carré, avec, par-dessus, des structures compliquées. On y retrouve l'influence de Stravinsky, alors qu'il a appris à composer en autodidacte. C'était un fabuleux collagiste avec dans ce disque une superposition de bandes et de trafics géniaux que j'aime toujours beaucoup. Après, j'ai complètement décroché de la suite de sa carrière.

R&F : La musique électronique compte aussi beaucoup pour vous…
Marc Hollander : Je pense à l'album très européen de 1973, "Ralf & Florian", que Kraftwerk n'a pas voulu rééditer, à l'instar de leurs deux premiers car ils ne cadraient pas avec la direction qu'ils ont adoptée ensuite. Je lisais l'autre jour sur Facebook que les Beatles avaient suivi le chemin inverse de Kraftwerk. Eux, qui ont commencé hippies, ont terminé en costume. Leur boîte à rythmes m'avait plu et c'est pour ça que j'en ai acheté une. Sur le premier Aksak Maboul, "Onze Danses Pour Combattre La Migraine", en 1977, il y a le titre "Saure Gurke", qui ressemble curieusement aux riffs de la techno de Detroit qui sont arrivés dix ans après. Les mêmes causes produisant les mêmes effets.

R&F : Marc Moulin, légende de la musique d'outre-Quiévrain, est essentiel dans votre parcours.
Marc Hollander : Il m'avait vu jouer dans Cos, le groupe de Daniel Schell, et m'avait commandé un disque pour son label Kamikaze qui, comme son nom l'indiquait, n'a duré qu'un jour. J'ai commencé tout seul, puis j'ai embarqué mon ami Vincent Kenis. Ce disque regroupe toutes mes influences… entre l'hommage, le pastiche et la tentative un peu ratée. C'est un disque qui m'a permis de découvrir toute une scène qui émergeait à l'époque et que l'on appelait, de manière un peu caricaturale, post-punk. Des groupes comme Scritti Politti ou Young Marble Giants et les Residents, même si eux avaient commencé avant. Un groupe comme This Heat effectue la continuation avec le krautrock. On aurait pu croire à l'arrivée d'un nouveau monde, du genre *"aujourd'hui on porte les cheveux courts"*, mais en réalité, il y avait une continuité.

Scène folktronica

R&F : C'est Aksak Maboul qui a lancé Crammed ?
Marc Hollander : J'ai autoproduit un deuxième album, puis le label a commencé avec en 1982 pour première production, The Honeymoon Killers/ Les Tueurs De La Lune De Miel avec Véronique Vincent. On a fusionné les deux groupes dans l'illusion de permuter nos répertoires. Finalement, Les Tueurs De La Lune De Miel l'ont emporté car l'album était prêt en premier. Ça a tout de suite bien marché et on a tourné dans tous les pays. Avec ce groupe, on a connu une espèce de tube en France avec la reprise de "Route Nationale 7" de Charles Trenet

Photo DR

“Ma façon de mal comprendre les musiques que j’aime”

et on s’est retrouvé à participer à des émissions télé avec Bashung et Nicoletta. Alors qu’en même temps, on jouait dans des clubs très pointus à Londres. On a même fait la une du “NME”, ce qui était rare pour un groupe francophone. Nous n’étions pas appréciés pour les mêmes raisons dans ces deux mondes. Les Anglais adoraient notre côté déjanté et agressif sous influence no wave.

R&F : Beaucoup de labels ont une identité très forte alors qu’avec Crammed, on est souvent surpris.

Marc Hollander : Pour certains labels, tous les disques se ressemblent avec un noyau de fans. On a toujours eu peur de s’ennuyer en étant enfermé dans un seul genre. Avec Crammed, on a sorti à la fois Minimal Compact, Tuxedomoon, la BO de “Stranger Than Paradise” de Jim Jarmusch mais, en même temps, des expérimentateurs comme Zazou Bikaye et des musiques extra-européennes. Puis, fin des années quatre-vingt, de l’électronique avec trois sous-labels, ce que les gens du rock ne comprenaient pas du tout.

R&F : Crammed a également fait sortir *les musiques dites du monde*, d’un certain ghetto.

Marc Hollander : Je déteste l’appellation de musiques du monde. Nous sommes un label qui ne s’interdit rien. Au début des années 2000, des groupes comme Konono N°1 et Kasai Allstars ont beaucoup plu non pas aux fans de world music, mais à des groupes de rock anglais et américains. À force de voir que des artistes citaient Konono N°1 et Kasai Allstars à l’instar de Beck ou de Björk qui était venue à Bruxelles enregistrer avec eux pour son album “Volta”, j’ai fini par contacter des groupes comme Deerhoof, Animal Collective, Juana Molina, Andrew Bird, Micachu... en leur disant : *“Vous aimez Konono, alors composez un morceau inspiré par eux ou samplez-en un petit bout”*. Ça a donné “Tradi-Mods vs Rockers”, un super album malheureusement perçu comme une sorte de compilation. Suite à ça, on a organisé des concerts avec dix Congolais et dix rockers — dont Juana Molina et Deerhoof.

R&F : Qui sont les fers de lance du label ?

Marc Hollander : Acid Arab, Yasmine Hamdan et Juana Molina qui avait déjà sorti quatre albums sur Domino. On a sympathisé avec elle à la suite de “Tradi-Mods vs Rockers”. Elle a signé chez Crammed et sorti deux albums. Elle est totalement atypique. Issue d’une scène folktronica. Il y a un côté très minimaliste chez elle, avec toujours un peu le même vocabulaire, mais elle en fait quelque chose d’incroyable.

R&F : L’actualité ?

Marc Hollander : On avait travaillé sur un disque d’Aksak Maboul de style plus électro-pop, que l’on n’avait jamais réussi à terminer. Il y a cinq ans, on s’est dit qu’il fallait y aller maintenant, que les gens étaient plus ouverts à notre pop bizarre ! Devant l’enthousiasme du public, on avait réalisé une vraie sortie qui a touché toute une nouvelle génération qui a redécouvert nos anciens albums avec moins de préjugés. Aksak Maboul est toujours en mouvement mais, avec pour lien, ma façon de mal comprendre les musiques que j’aime. Nos concerts de 2015 à 2017 nous ont encouragé à écrire de nouvelles chansons. C’est ainsi que j’ai contacté Flavien Berger et Aquaserge avec lesquels j’ai une affinité particulière parce qu’ils avaient écouté les mêmes choses que nous. Idem pour Lætitia Sadier de Stereolab, qui ne nous connaissait pas mais a affirmé en interview que, pour elle, c’était comme si elle avait retrouvé ses parents musicaux oubliés. Avec l’album “Figures”, j’avais envie de renouer tous les fils des trois premiers albums avec de l’électronique, des chansons et des instrumentaux. Et que le tout raconte une histoire. On est content de cet album et même nos anciens fans semblent satisfaits. ★

Album *“Figures” (Crammed Discs)*

Jeunes, concentrés, intéressants et légèrement prétentieux

FONTAINES DC

Après avoir atteint le Top 10 des charts anglais, le quintet irlandais décidait, l'année dernière, d'annuler toutes ses dates de concerts pour se concentrer sur l'enregistrement de son deuxième album, "A Hero's Death". Post-punk un jour, post-punk toujours ?

"… L'ON SE DIT QUE TOUT CELA POURRAIT RAPIDEMENT TOURNER EN EAU DE BOUDIN, QU'APRES UN DEUXIEME LP PLAINTIF, CES CINQ-LA SERAIENT CAPABLES DE COMPOSER UN ALBUM A LA U2, soit un disque à la fois outré et caricatural." **Cette phrase concluait l'article d'il y a un an, écrit à l'occasion de notre rencontre avec Fontaines DC pour leur premier album, "Dogrel". Aujourd'hui, nous en sommes là, au deuxième album, le plaintif. Il s'avère que "A Hero's Death" l'est. La mort du héros, c'est celle du groupe. Fontaines DC a été porté par la presse et le public. Déjà, ils rejettent le titre. Viser la tête pour se tirer une balle dans le pied, apanage des grands. Mais pourquoi ? On leur a reparlé afin d'essayer de savoir. Et voici ce qu'il s'est dit.**

La barbe

Il fallait que ce soit le week-end de Pâques. Déjà, la première fois, c'était lors d'un chaud dimanche d'avril, sur les bords du Canal Saint-Martin, à Paris. Le groupe s'échauffait avant l'immense tournée internationale qui l'attendait à l'été. Fontaines DC voyageait de ville en ville dans une petite camionnette dont tombaient les canettes et les bouteilles de Paddy. Ils étaient jeunes, concentrés, intéressants et légèrement prétentieux. Tout ce qu'il faut pour faire gagner son équipe. Beaucoup pensaient qu'ils seraient le feu des festivals d'été… Et ils annulèrent tout. Dès le mois de juin, en plein début de la saison, les dates tombèrent les unes après les autres. Fontaines DC refusait de monter sur scène. Était-ce parce qu'ils étaient décevants ? Pas très bons ? Voire mauvais ? Au Point Ephémère, à Paris, le jeu ne prenait pas. Grian Chatten, l'impressionnant frontman aux yeux acier, vendait la marchandise. Il y avait un peu trop de torse bombé et de chemise ouverte. Eux-mêmes ne semblaient pas dupes de la comédie. Nous sommes sur WhatsApp, dans une conversation à trois. Sur la gauche, Carlos O'Connell, guitariste du groupe. Ce jour-là, il porte la barbe, un sweat et regarde vers l'horizon mouillé de la campagne irlandaise. Sur la gauche, Tom Coll, batteur bonhomme, la barbe aussi, plus rond de visage et roux. L'homme qui portait les bouteilles de Paddy en sortant du camion. Un gars très sympathique. Question : "*Vous viviez le fantasme de tout groupe, l'album qui monte dans les charts, la tournée internationale… Pourquoi avoir mis un coup d'arrêt à tout cela ?*" Carlos : *"Parfois, les choses ne se passent pas comme on l'imagine."*

Rock star, porn star ou super star

OK… sortons les rames. Nous sommes en avril 2020, c'est le confinement, repos forcé pour tous et les voilà à défendre la sortie d'un second album, "A Hero's Death", repoussé aux calendes grecques. Ils ne savent même pas quand ils pourront remonter sur scène, alors disserter sur cet album de transition… Ils ont fini par parler. Un peu. La vie sur la route, loin de tout, les uns sur les autres, les attentes, l'ennui, tout cela, ils n'y étaient pas préparés. Alors, ils ont pris leurs cliques et leurs claques et sont retournés à la maison pour écrire. C'est ce que fait ce groupe, non ? Les poètes disparus, les *Dubliners* de Joyce avec des guitares et de la reverb. Ils se sont mis à converser avec leurs propres morceaux. Leur *tube* "Boys In The Better Land" disait comment s'enfuir, prendre le large, que l'on soit une rock star, porn star ou super star. "A Hero's Death", la chanson, dit comment se comporter pour rester chez soi. Est-ce fait exprès ? Le principal intéressé, Grian Chatten, ne répondant pas aux interviews, il sera difficile de le dire. Mais on peut le penser. L'album ressemble à une longue balade dans un chez soi où il n'y aurait plus personne. "Oh Such A Spring", la très belle chanson, tant au niveau des paroles que de la mélodie de refrain, fait penser aux poèmes de "Dans La Poussière Des Dieux" de Rupert Brooke. Musicalement, c'est le grand écart entre morceaux mélodiques, voire FM — le moyen "No", le très bon "Sunny", le merveilleux "You Said" — et des morceaux post-punk reposant uniquement sur l'attitude. Carlos : *"Et alors, le Velvet Underground a enregistré 'Who Love The Sun' et 'Sister Ray'."* Un seul se trouve au centre, "I Don't Belong", hypnotique, magnifiquement servi par la production de Dan Carey. Pour eux, il a inventé sa nouvelle technique d'enregistrement : superposé les amplis du groupe pour créer un totem avec leur son. Face à la concurrence, aux Squid, Viagra Boys, Black Midi, Crack Cloud, Fontaines DC n'est pas un très bon groupe de rock. En revanche, il pourrait être un énorme groupe de pop. Un peu sombre, un peu poétique. Dans la plus pure tradition irlandaise. N'est-ce pas ? ★

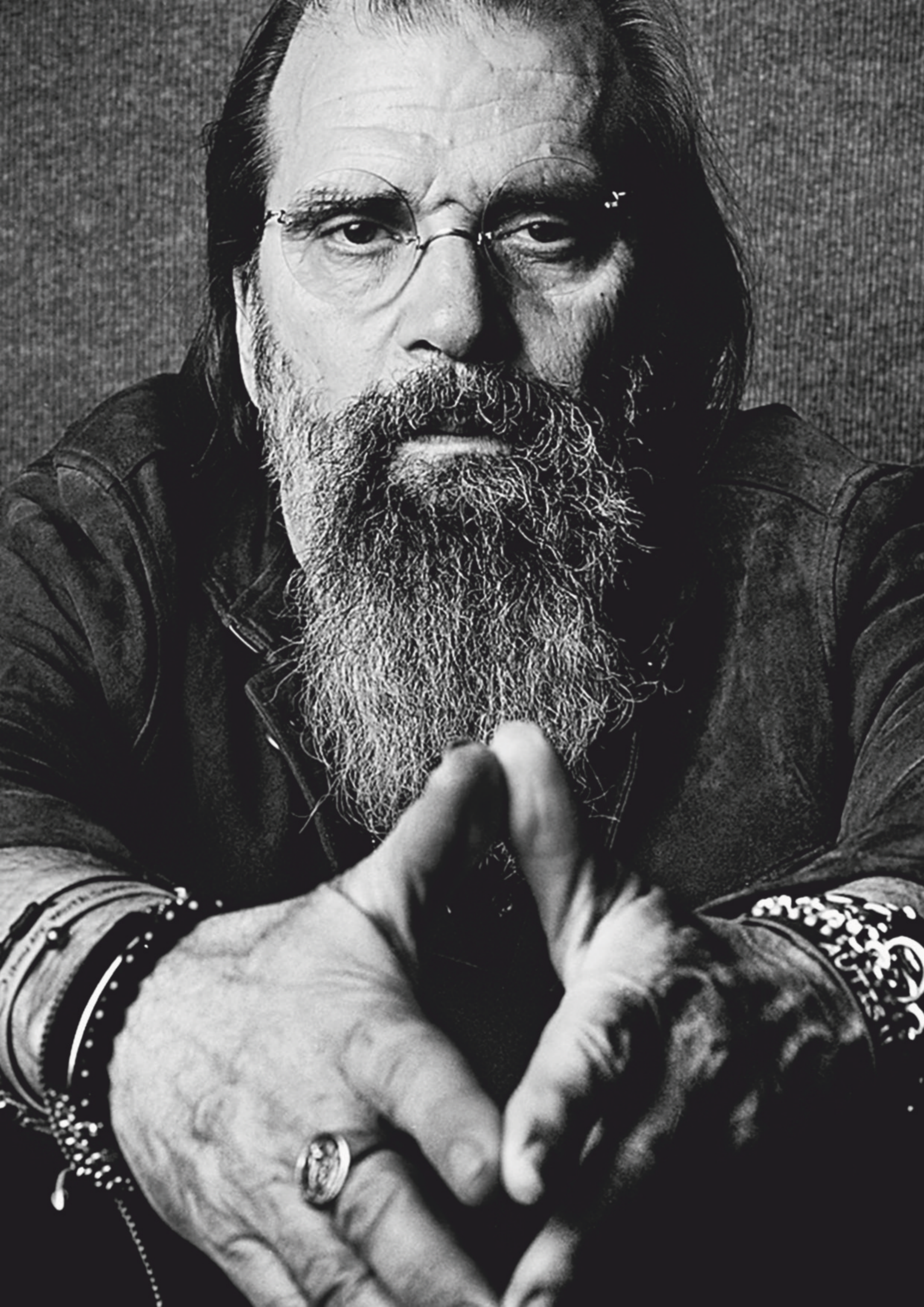
RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN

Album *"A Hero's Death" (Partisan/ Pias)*

Le Carey magique

Producteur de Fontaines DC, Black Midi, Goat Girl, Warmdusher et bien d'autres, Dan Carey invente le son de tout ce qui se fait de neuf en Angleterre. Après avoir poussé les boutons pour les artistes pop du début des années 2000 — Kylie Minogue, Lily Allen —, Dan Carey a publié un manifeste pour les enregistrements de son label Speedy Wunderground : *"La base de chaque chanson sera enregistrée live, dans le noir avec de la fumé et des lasers"*. D'excellentes conditions que l'on devine à l'écoute du très bon "Town Center" de Squid.

Photo Ellius Grace - DR



"C'est du folk, mais du folk bruyant !"

STEVE EARLE

Songwriter, acteur, figure de la gauche américaine,
Steve Earle ajoute une corde à son arc en s'essayant au théâtre.

LE TALENT DE STEVE EARLE, C'EST UN PEU COMME LA LETTRE VOLEE D'EDGAR POE : d'une évidence trop discrète pour qu'on y prête attention. Chaque nouvel album du Texan est un événement qui passe inaperçu. Et pourtant, de "Guitar Town" à ses derniers grands albums, "So You Wannabe An Outlaw" et surtout "Terraplane" en 2015, Earle n'a cessé de se livrer à une sorte d'artisanat supérieur qui en fait l'un des principaux songwriters de sa génération. A l'heure où Trump devient l'excuse commode au mépris d'un peuple assimilé à un troupeau de rednecks façon "Délivrance", Steve Earle propose, en musique, une politique de la main tendue en consacrant un album entier, le mélancoliquement nommé "Ghosts Of West Virginia", à l'explosion qui décima vingt-neuf mineurs de Virginie-Occidentale en 2010. Le désastre de l'Upper Big Branch n'avait rien d'une catastrophe naturelle ; l'enquête fédérale a abouti à la condamnation du patron de l'entreprise, accusé d'innombrables infractions aux consignes de sécurité. A l'autre bout du combiné, à plus de 7 000 kilomètres de distance, l'écho caverneux et lointain d'un accent texan nous parle de ce disque de colère.

Sourd de l'oreille droite

ROCK&FOLK : Comment en êtes-vous venu à consacrer cet album au désastre de l'Upper Big Branch ?
Steve Earle : Ça fait un moment que je me demandais comment m'adresser aux Américains qui n'ont pas, comme moi, voté en 2016. C'est à ce moment-là qu'Erik Jensen et Jessica Blank m'ont appelé. Ils font ce qu'ils appellent du théâtre documentaire. J'avais déjà travaillé avec eux sur une pièce qui s'appelait "Les Innocentés" ("The Exonerated") et parlait de personnes qui, condamnées à la peine capitale, avaient attendu dans le couloir de la mort avant d'être innocentées.

Si chic Steve

Apprécié par les esthètes de la country, Steve Earle jouit aussi d'une certaine cote d'amour chez les visionneurs de bonnes séries télé : l'homme a joué dans deux grandes séries HBO créées par David Simon : "The Wire" et "Treme". Dans la première, il incarne un junkie repenti et dans la seconde, Earle est Harley Watt, affable musicien de rue à la Nouvelle-Orléans.

La pièce reposait sur des entretiens conduits avec ces condamnés. Ils ont suivi le même principe pour la pièce "Coal Country" en interrogeant les proches des victimes ou les survivants de la catastrophe de 2010. C'est durant ces entretiens que j'ai commencé à écrire les chansons qui composent ce nouvel album, et que je chante sur scène pendant la pièce.

R&F : Les journalistes le disent pour quasiment chacun de vos albums, mais "Ghosts Of West Virginia" est sans conteste un album politique. C'est même un album de protest songs, qui ramène à l'époque de Pete Seeger, Dave Van Ronk ou des premiers Dylan.
Steve Earle : Tous ces chanteurs sont des héros pour moi. Mais c'est un album assez rock, même si on l'a enregistré dans les Appalaches. J'ai le meilleur groupe de ma carrière : blues, country, rock, ils savent tout jouer. On a mixé l'album en mono à cause d'un virus que j'ai contracté l'été dernier ; je suis sourd de l'oreille droite désormais. Je ne peux plus rien écouter en stéréo, donc j'ai décidé d'enregistrer l'album en mono. Si je ne peux pas l'écouter en stéréo, personne ne le pourra *(rires)* ! Bref, c'est du folk, mais du folk bruyant !

R&F : L'idée de "Ghosts Of West Virginia", c'était aussi de parler aux électeurs de Trump.
Steve Earle : C'est ça. Le fossé entre les deux Amériques est en train de se creuser. Il y a beaucoup de personnes dans les Etats du Sud qui possèdent un exemplaire de "Copperhead Road", ce qui me donne une responsabilité. Je parle comme ça (*dit-il, en accentuant encore un peu plus son redoutable accent texan*), je viens du Sud, alors peut-être qu'à cause de ça, ces gens vont écouter ce que j'ai à dire. Mais l'objectif de "Coal Country", c'était aussi de montrer aux spectateurs de New York qui ne connaissent pas les gens de Virginie-Occidentale qui ils sont. Le moins acceptable de tous les préjugés, c'est de se croire supérieur à quelqu'un parce qu'on vit à New York plutôt qu'en Virginie. *People are people !*

R&F : En écoutant ce nouvel album, on constate que votre voix a pas mal changé au cours des années.
Steve Earle : Je chante bien mieux aujourd'hui qu'au début de ma carrière. Je n'ai honte d'aucun de mes albums, mais c'est assez douloureux pour moi de réécouter les vocaux de "Guitar Town" ou "Copperhead Road". Un tas de choses me sont arrivées : j'ai vécu dans la rue, j'ai été en prison, et quand j'en suis sorti, mes poumons étaient abîmés à cause des abus divers, donc j'ai dû apprendre à chanter différemment. C'est à ce moment-là que je suis mis à écouter pas mal d'albums de Chet Baker et que je me suis rendu compte que je n'étais pas obligé de hurler à chaque instant !

Un Indien dans le camp des Blancs

R&F : Johnny Cash parlait de vous comme d' "*un Indien dans le camp des Blancs*".
Steve Earle : Depuis que j'ai 13 ans, Johnny Cash est quelqu'un d'important pour moi. Quand je suis sorti de prison, un studio m'a appelé pour jouer sur une chanson de Cash pour le film "Dead Man Walking". J'y vais, et je tombe sur Johnny Cash qui était déjà là. Il me regarde et me dit : *"Steve, June a fait du filet de porc, ça te dit ?"*. Qu'il sache qui j'étais, c'était quelque chose d'immense pour moi. Il a fini par enregistrer une reprise de "The Devil's Right Hand", qui est sortie après sa mort. ★

RECUEILLI PAR VIANNEY G

Album *"Ghosts Of West Virginia" (New West Records)*

Photo DR

“Al Pacino qui m’a dit que j’étais un génie”

THE LEMON TWIGS

Entre New York et Los Angeles, en passant par Long Island, les deux jeunes prodiges narrent la genèse de leur brillant **troisième album** et ses secrets de fabrication, mais aussi leur amour des Beach Boys ou de Tom Cruise.

RECUEILLI PAR JONATHAN WITT

ON NE PRESENTE PLUS LES LEMON TWIGS, SANS DOUTE LES MEILLEURS ESPOIRS ACTUELS EN MATIERE D’ECRITURE POP. Après “Do Hollywood” qui avait conquis instantanément, et “Go To School”, plutôt surpris, les frangins D’Addario publient ces jours-ci un “Songs For The General Public” absolument brillant. Une œuvre pop au sens large, finement ouvragée, à la carrure de *classique*, traversée par une multitude d’influences tout aussi sensibles que frondeuses. Deux adjectifs qui correspondent bien à Brian et Michael. Le placide renfermé et le feu follet extravagant. Ces images se brouillent lorsqu’on discute avec eux. Brian démontre une certaine faconde et livre des réponses posées, fourmillant de détails. Michael, au contraire, se montre plus dissipé, insaisissable, louvoyant sans cesse, peut-être par peur de s’exposer. Et si, finalement, le plus timide des deux n’était pas celui que l’on croit ?

Photo DR

Photo DR

“De l’importance de la jeunesse, de l’insouciance et de l’inconscience”

ROCK&FOLK : Comment avez-vous vécu le confinement aux Etats-Unis ?
Michael D’Addario : Nous étions chez nos parents à Long Island, puis Brian est parti voir sa copine à Los Angeles, et je suis actuellement à Manhattan. Ces derniers mois, je me suis plongé dans l’histoire du cinéma, et j’ai regardé tout ce qui me paraissait intéressant. En ce moment, je penche pour les films de Fassbinder. Et hier soir, j’ai vu “La Nuit Du Chasseur”, de Charles Laughton.
Brian D’Addario : C’était difficile au début, surtout sentimentalement, mais maintenant, ça va mieux. Récemment, j’ai usé le dernier album de Bob Dylan jusqu’à la moelle. Il est formidable.

R&F : En avez-vous profité pour composer ?
Michael D’Addario : Non, pas franchement *(rires)*.
Brian D’Addario : J’ai écrit environ sept morceaux, ce qui est un bon score. J’ai pu peaufiner mes textes, les laisser reposer, me mettre sur autre chose, puis y revenir. C’est la première fois que j’utilise cette méthode.

R&F : Votre précédent disque était une sorte de comédie musicale. Y a-t-il eu un concept particulier cette fois-ci ?
Brian D’Addario : Rien d’aussi poussé, je dirais. L’idée était de faire un album pop, avec des morceaux très directs et des refrains qui accrochent. Au départ, on avait tout un tas de titres acoustiques, sensibles, mais ils ne convenaient pas vraiment à ce qu’on voulait faire, qui était plus une sorte d’explosion, une synthèse de notre art en concentré.

R&F : Vous écrivez ensemble ou séparément ?
Brian D’Addario : Plutôt séparément mais parfois, nous les arrangeons ensemble. Par exemple, la dernière partie d’ “Ashamed” a été réalisée avec Michael à la guitare et moi à la basse, et un certain nombre de micros dans la pièce pour que ça sonne très lourd. Pareil pour “Somebody Loving You”, mon frère était à la batterie et moi au piano.
Michael D’Addario : Plus jeune, j’ai joué dans des pièces qui m’ont permis de rencontrer des personnalités. Un jour, j’ai rencontré Al Pacino qui m’a dit que j’étais un génie. Je jure devant Dieu que c’est vrai ! Depuis, j’ai énormément de confiance en moi... Brian se fie vraiment à mon avis. Parfois, je me contente de le soutenir, sans véritablement apporter ma pierre à l’édifice. Je lui dis tout le temps qu’il est très fort et qu’il peut faire des choses qu’il ne soupçonne même pas.

R&F : Vous avez enregistré tantôt chez vous à Long Island, tantôt à New York, tantôt à Los Angeles. Pourquoi ?
Brian D’Addario : Un peu par hasard. On a démarré avec “Live In Favor Of Tomorrow”, au studio Sonora de Los Angeles. Et puis on a décidé d’enregistrer avec Jonathan Rado pendant deux semaines. Il est notre meilleur ami dans ce milieu, et il possède une sacrée collection de claviers, cinq ou six, auxquels nous avons ajouté les nôtres. Nous avons alors gravé un répertoire de chansons complètement différent, peut-être seize autres, qui seront sur un futur disque. Lorsque Rado rentrait chez lui le soir, Michael poursuivait seul durant la nuit et ça a donné “Leather Together” et “Hell On Wheels”. “Moon”, en revanche, a été enregistrée à trois avec Rado. Ensuite, des chansons comme “Only A Fool” et “Hog” ont été capturées chez nous. Enfin, on a pu profiter de deux ou trois jours aux studios Electric Lady, parce que Jonathan Rado travaillait là-bas sur son propre album solo, mais il a dû quitter l’endroit plus tôt que prévu. On a ramené les bandes à Sonora et celles du home studio, et on a tout mis dans leur console. On a utilisé leur reverb et tout un tas d’effets.
R&F : Pouvez-vous en dire plus sur “Hell On Wheels” ?
Michael D’Addario : C’est à propos de l’importance de la jeunesse, de l’insouciance et de l’inconscience. Lorsque l’on s’ennuie et que

la seule préoccupation est de paraître cool. Si l'on ne sort pas, cet âge-là n'a pas de sens.

R&F : "Live In Favor Of Tomorrow" fait penser à Big Star.

Brian D'Addario : Au début, quand je l'ai écrite, c'était comme une vieille chanson de Rudy Vallée, un truc des années 1920 ou 1930. Elle était beaucoup plus lente. Elle dégageait une ambiance si joyeuse que j'avais peur que les gens pensent que c'était de la soupe. J'ai décidé de la rendre la plus ensoleillée possible. Elle est devenue l'une de mes chansons préférées sur le disque, avec ces guitares douze cordes et une batterie très rapide. C'est comme si le rythme de la chanson épousait celui de la vie, pour finir avec quelque chose d'un peu psychotique.

Moderniser les Beach Boys

R&F : "Somebody Loving You" fait, quant à elle, plutôt penser aux Beach Boys…

Brian D'Addario : Je me suis demandé à quel point je pouvais rendre les Beach Boys modernes, et réaliser des harmonies très concentrées, aiguës, comme sur "Sunflower". J'adore cet album, qui possède un son très contemporain. C'est dû à la manière dont il a été enregistré : il est tellement compressé que certaines parties ressemblent à du Ariel Pink. J'avais en tête un son très massif, puissant, comparable à celui de Lady Gaga. A chaque fois qu'on a une intention comme celle-ci, le résultat finit par être différent et on se contente de tirer le fil pour voir où il nous mène.

R&F : "Sunflower" est-il votre album préféré des Beach Boys ?

Brian D'Addario : Oui. La production est tellement inhabituelle, et c'est le moment où leurs harmonies sont à leur meilleur niveau. "Pet Sounds" est probablement plus proche de l'idée de perfection en termes de composition. Les chansons y sont plus belles, mais moins bien produites.

R&F : "Fight" est une chanson sur les problèmes de couple, qui résonne de manière très réaliste…

Michael D'Addario : En fait, je n'ai pas tellement travaillé sur les textes. Ce sont des mots qui m'ont été rapportés et qui viennent d'histoires réelles. J'ai accumulé un certain nombre de citations et j'ai puisé dedans. Le sujet est un peu triste mais j'ai du mal à écrire quand je me sens heureux.

R&F : "Hog" fait beaucoup penser à David Bowie.

Brian D'Addario : Oui, c'est possible, dans le chant… "Hog" a été composée par Michael, qui propose une interprétation très théâtrale. Je me souviens qu'il a même tenté différents styles vocaux pour celle-ci. Musicalement, j'entends plutôt une production des années soixante-dix à la Phil Spector, comme sur l'album "Death Of A Ladies' Man" de Leonard Cohen. En fait, je pense que ça ressemble davantage à John Cale qu'à David Bowie, mais tout est dans la voix. Si vous enlevez la partie vocale de n'importe quelle chanson de David Bowie et que vous la remplacez par celle de John Cale, vous aurez du mal à faire la différence.

R&F : "Ashamed" est une superbe chanson folk. Est-ce que le thème en est bien une histoire incestueuse entre un frère et une sœur ?

Michael D'Addario : Peut-être, peut-être pas... Ce genre de chose peut arriver. J'ai laissé l'inspiration venir. J'ai enregistré les deux premières sections dans mon studio, tandis que la dernière comporte un son binaural. J'étais avec ma guitare acoustique, ça m'a pris cinq minutes, sans réflexion préalable. Je ne sais pas pourquoi ça a si bien marché et je ne m'en suis pas vraiment soucié. C'était un moment très particulier, émotionnel.

Brian D'Addario : C'est une histoire compliquée, mais qui est racontée sans parti-pris. A mon avis, c'est la meilleure chanson de l'album. J'ai trouvé que c'était très courageux de l'avoir mise sur ce disque parce que, pour beaucoup de gens, le sujet prête à controverse. Tout le monde est si sensible aujourd'hui que vous n'êtes même pas censé aborder certains thèmes, ou en tout cas pas sans porter de jugement. Ce morceau est l'épitomé de la compassion.

Tom Cruise

R&F : Vous avez collaboré avec Jody Stephens ou Todd Rundgren. Y a-t-il d'autres personnes avec qui vous aimeriez travailler ?

Brian D'Addario : Des tas ! J'aimerais bosser avec Jonathan Rado ou Nathalie de Weyes Blood à nouveau — nous avons déjà réalisé "Titanic Rising" avec elle. Avec Sam France de Foxygen aussi, peut-être de manière plus collaborative. C'est ce que j'essaie de faire quand je suis à Los Angeles. Avec les gars de MGMT ou ceux de Flaming Lips. Avec qui le voudra, en fait.

Michael D'Addario : Tom Cruise ! Lorsque j'étais gosse, j'ai joué dans une pièce qui m'a permis de croiser Tom Cruise, parce que sa fille Suri y participait aussi comme actrice. J'avais remarqué qu'elle portait un micro pour espionner ce qui se passait. C'était bizarre... Sinon, j'adore le rappeur Tisakorean. Il est drôle et plein d'énergie.

R&F : Comment votre relation de frères a-t-elle évolué au fil des années ?

Brian D'Addario : Il n'y a pas vraiment eu de changement. Je peux imaginer que le fait de vivre ensemble notre carrière puisse avoir un impact sur notre relation, mais nous sommes vraiment nos plus grands fans. Michael apprécie probablement mon travail plus que n'importe qui d'autre, et vice-versa. Nous avons toujours pensé faire des albums solos et, parfois, nous nous disons : *"Tu devrais garder cette chanson, elle serait super pour ton album !"*. On ne pense pas qu'une bonne mélodie devrait obligatoirement être conservée pour un album des Lemon Twigs. Quand il s'agit de musique, nous laissons notre ego en dehors. Notre lien est fort.

Michael D'Addario : Nous avons évolué individuellement en tant qu'humains. Nos goûts et nos normes se sont développés et ça fait progresser les Lemon Twigs. Notre relation est similaire à ce qu'elle a toujours été. On est très proches.

R&F : Vos projets ?

Brian D'Addario : Nous avons assez de chansons pour un autre album des Lemon Twigs. Nous avons tous les deux des albums solos en chantier. Nous produisons un disque de chansons de notre père avec de nombreux invités, et l'album d'un groupe dans lequel joue ma petite amie. Et puis il y a des tonnes d'autres chansons qui doivent encore être arrangées et enregistrées.

Michael D'Addario : Je ne sais pas vraiment... J'ai eu l'idée d'un tableau représentant mon père qui serait fait d'excréments. Ainsi, je pourrais dire : *"Voilà, ça, c'est mon père de merde"*. Je ne sais pas si je vais en faire quelque chose ou pas… J'ai beaucoup d'ébauches de chansons, mais je n'y pense pas si je ne peux pas les enregistrer. J'ai trop de temps pour réfléchir en ce moment. J'aimerais bien aussi avoir une carrière en dehors de la musique. Je ne suis pas très bon peintre, alors peut-être quelque chose qui se rapporte plus au domaine de la performance, du divertissement. ★

Album *"Songs For The General Public" (4 AD/ Beggars)*

“Travailler avec des machines est étrange”

DECLAN McKENNA

Si la valeur n’attend pas le nombre des années, le petit Declan, devenu grand, a dû attendre, lui, la fin du confinement pour sortir “Zeros”, le proverbial toujours difficile deuxième album. Celui de la maturité, à 21 ans ?

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

“*THE HOTTEST RECORD IN THE WORLD*”. C’est en ces termes hyperboliques que la BBC annonça la première diffusion radiophonique de “Daniel, You’Re Still A Child”, troisième single du très attendu deuxième album de Declan McKenna, rendu encore plus compliqué par le virus qui obligea à décaler sa sortie de trois mois, du 15 mai au 21 août. Autant dire que “Zeros” et ses dix chansons constituent un événement important de cette rentrée pas comme les autres. Pour faire patienter ses fans, le jeune Declan, qui avait tout juste seize ans lorsqu’il enregistra son premier single “Brazil” et le posta sur Bandcamp, a sorti une trilogie de singles (“Beautiful Faces”, “The Key To Life On Earth”, “Daniel, You’Re Still A Child”), comme le compte à rebours d’un LP destiné à cartonner. Fan transi de David Bowie (“Be An Astronaut” est son petit “Space Oddity”), le chanteur guitariste qui fêtera ses vingt-deux printemps la veille du prochain Noël a, certes, toujours une tête de poster boy pour fan prépubère, mais l’écoute de ses nouvelles compositions prouve l’étonnante maturité de ce jeune homme aux goûts sûrs et aux hits certifiés. Rencontre avec un espoir pop pour kids politiquement frustrés, en vrai, face-à-face garanti pré-pandémie.

Jeune homme frustré

ROCK&FOLK : Pourquoi donc “Zeros” a-t-il été enregistré à Nashville ?

Declan McKenna : J’aime bien voyager pour enregistrer. J’aurais pu faire ça à Londres mais j’ai rencontré Jay Joyce, le producteur de l’album de Cage The Elephant, “Melophobia”, que j’adore. Je lui ai envoyé mes chansons, ça lui a plu et il se trouve qu’il bosse à Nashville, dans un endroit très cool, une ancienne église qu’il a transformée en studio. Et ça me semblait être une bonne idée d’y travailler avec lui. J’aime son style de production sans fioritures, très live, c’est ce que je cherchais pour l’album.

R&F : Vous avez voulu faire évoluer votre son par rapport à celui du précédent album, “What Do You Think About The Car ?” ?

Declan McKenna : Oui, je suppose que c’est plus rock. Il y avait des guitares sur le premier album, mais celui-là va plus loin. La plus grande différence, c’est que cette fois on a enregistré la majeure partie des chansons en une prise, avec tous les musiciens. J’ai fait le voyage avec le groupe, on connaissait bien les morceaux et on a profité de cette énergie live pour essayer plein de choses. Je suis resté deux semaines de plus pour les overdubs, les cordes et les synthés mais pendant trois semaines, c’était juste moi et le groupe qui jouions les titres.

R&F : Sur votre premier album, “Paracetamol” évoquait le suicide d’une personne transgenre. Vous l’avez écrit à l’âge de dix-sept ans. Qu’est-ce qui vous a inspiré pour traiter un tel sujet ?

Declan McKenna : J’étais un jeune homme frustré, je le suis d’ailleurs toujours. Je peux comprendre ce que c’est que d’être exclu, et j’avais un message à partager. Beaucoup de gamins ont perdu leurs illusions et se sentent déconnectés de la façon dont le monde évolue, c’est le lot de la jeunesse. Ce sentiment d’injustice est un bon moteur artistique. Et puis j’ai été choqué d’apprendre l’existence de la thérapie de conversion transgenre, que j’ignorais. Ça me paraissait tellement bizarre qu’on puisse avoir un tel problème avec l’identité d’un individu. Et je sais, par divers témoignages, que cette chanson a été appréciée, qu’elle a aidé certaines personnes à un moment crucial de leur existence, même si on n’y pense pas forcément quand on écrit une chanson.

Photo Steve Whittaker - DR

“Les pires musiciens, ce sont ceux qui apprennent la musique”

R&F : Un des morceaux forts de l’album est “Daniel, You’Re Still A Child”. C’est vous, Daniel ?
Declan McKenna : Je ne sais pas, ça m’est venu en écrivant “Be An Astronaut” *(une autre chanson de l’album où apparaît le Daniel en question)*, et c’est devenu un des personnages de l’album. Même si ce n’est pas mon intention première, chacun de mes morceaux parle de moi d’une façon ou d’une autre. Daniel évoque certains de mes mauvais côtés, mais aussi ma vulnérabilité. Il est perdu, il a besoin qu’on s’intéresse à lui, et beaucoup de gens ressentent ça. Le choix de ce prénom vient du fait qu’en France ou aux États-Unis, les gens ne connaissent pas le prénom Declan et m’appellent Derek ou Darren.

R&F : Il y a au moins un autre Declan qui a une certaine notoriété…
Declan McKenna : Il y en a quelques-uns, et le plus célèbre est bien sûr Declan McManus, mais tout le monde le connaît sous le nom d’Elvis Costello !

R&F : Vous avez songé à prendre un nom d’emprunt ?
Declan McKenna : Je n’ai pas eu le temps… Je sortais des morceaux sous mon nom et j’ai très vite signé un contrat. J’ai l’impression qu’il y a de moins en moins d’artistes qui utilisent leur vrai nom. Et puis dans mon cas, ça ne ressemble à rien, donc c’est un avantage. Il y en a même qui pensent que Declan McKenna est le nom de mon groupe !

Moi avec ma guitare, lui avec son ordi

R&F : On peut voir le Daniel de “Be An Astronaut” comme un jeune Major Tom. Vous déclarez d’ailleurs être fan de David Bowie, qu’est-ce qui vous fascine en lui ?
Declan McKenna : Son personnage, la façon qu’il avait de se mettre en scène, mais surtout ses chansons en perpétuelle évolution, j’aime tellement “Life On Mars?”, “Young Americans”, “The Bewlay Brothers”... Il y en a tant à aimer, comme pour les Beatles. Mais en vrai, tout le monde aime les Beatles.

R&F : Quincy Jones a quand même déclaré que c’était les pires musiciens !
Declan McKenna : Il y a une chose dont Jay Joyce m’a convaincu, c’est que les pires musiciens, ce sont ceux qui apprennent la musique. Si on sait ce qu’on fait, on est déjà perdu. J’essaie de suivre mon feeling au-delà des considérations techniques. C’est comme une découverte, il faut jouer de son instrument comme si c’était la première fois, essayer de trouver quelque chose de neuf. Si on sait déjà tout et qu’on n’a rien à apprendre, il n’y a plus d’excitation.

R&F : La plupart des chansons de “Zeros” sonnent comme si elles avaient été écrites en mode guitare/ voix…
Declan McKenna : Oui, c’est vrai dans la majorité des cas, mais je me suis aussi servi d’un ordinateur, selon les chansons. Celles qui ont été construites avec mon ami Max Marlow, qui avait produit “Brazil” sur mon premier album, c’était moi avec ma guitare et lui avec son ordi. Travailler avec des machines est étrange. En ce qui me concerne, quand je bosse une chanson sur l’ordinateur, je n’arrive jamais à la finir. J’ai une idée, et je ne vais pas plus loin. Quand on joue d’un instrument, on a tendance à faire évoluer la composition. Il y a des gens qui sont très créatifs avec les machines, qui trouvent de nouvelles façons d’insuffler de l’énergie à leur musique grâce à elles, mais pour moi, très souvent, quand j’entends un son produit par ordinateur, ça sonne plat, ça manque de relief. J’aime bien certaines musiques électroniques, mais c’est une autre approche. Sur mon album, il y a plein de titres sur lesquels j’ai commencé à travailler avec l’ordi, ça offre une certaine facilité à plein de niveaux mais après, il faut revenir aux instruments, à l’essence même des chansons. Quand je réécoute mon premier album, il y a des morceaux qui, je pense, auraient pu être développés d’une autre façon. J’aurais pu me concentrer sur leur énergie plutôt que de me contenter de les laisser être la somme des éléments assemblés par l’ordinateur.

Bop + blabla politique

R&F : Vous avez démarré votre carrière très jeune, et avez donc été confronté très tôt à la critique…
Declan McKenna : Oh oui, genre *“Qu’est-ce qu’il y connaît, le petit”*... Je raconte ce que je comprends du monde, c’est ma vision. Et puis, beaucoup de journalistes me voient toujours comme un gosse de seize ans, sans réaliser que je suis un adulte maintenant. Le pire, ce sont les commentaires de vieux gars anonymes sur Internet, mais ça ne me touche pas. J’essaie de faire de la bonne musique qui plaise aux gens, et si certains ne l’apprécient pas, après tout c’est leur droit.

R&F : Justement, un des commentaires sur YouTube du clip de “British Bombs” était : “Bop + blabla politique = la formule Declan McKenna”.
Declan McKenna : Oui, il y a plein de commentaires rigolos sur YouTube... Celui-là, est sûrement vrai *(rires)* ! Pour ma dernière vidéo, j’ai eu droit à : *“Wow, il a dû prendre du LSD pour la faire”* mais, désolé les amis, c’était juste un fond vert et des incrustations, rien de trop dingo !

R&F : Et pourquoi “British Bombs”, votre titre le plus politique, n’est-il pas dans l’album ?
Declan McKenna : Il est produit par James Ford, qui n’était pas à Nashville, et c’est un morceau à part, très direct. D’ailleurs, j’ai failli ne pas l’enregistrer mais mes amis m’ont encouragé à le faire et, sur scène, c’est un grand moment, le clou du spectacle. Je suis ravi qu’il plaise au public, mais en termes de production et de concept, ça ne collait pas avec l’album. De toute façon, j’avais déjà trop de chansons. ★

Album *“Zeros” (Tomplicated/ Because Music)*

La guerre des boutonneux

Les plus jeunes numéro un anglais ? 1961, Helen Shapiro accède au sommet avec “You Don’t Know” à l’âge de quatorze ans. Elle est battue en 1972 par Jimmy Osmond, neuf ans, et son “Long Haired Lover From Liverpool”. En 1998, Billie Piper a quinze ans lorsqu’elle entre directement numéro un avec “Because We Want To”. Idem en 2002 pour Gareth Gates, dix-sept ans, avec sa cover de “Unchained Melody”. Et Shawn Mendes a également dix-sept ans quand il place au top son single “Stitches”. Gagnante, mais hors concours : Jessica Smith, âgée de sept mois, bébé jouant le soleil dans la série des Télétubbies dont on entend le rire en intro de “Teletubbies Say ‘Eh-Oh !’ ”, numéro un british en décembre 1997, vendu à un million d’exemplaires.

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

12 NUMÉROS + LE COFFRET 4 CD

ENNIO MORRICONE

"DE SERGIO LEONE À QUENTIN TARANTINO"

"*Ennio Morricone est mon compositeur préféré. Je le place à côté de Mozart, Beethoven et Schubert. C'est plus qu'un compositeur, c'est une légende*". Quentin Tarantino

50 ans de western sous la baguette du maestro :
"Pour Une poignée De Dollars", "Et Pour Quelques Dollars de Plus", "Le Bon, La Brute Et Le Truand", "Il Etait Une Fois Dans l'Ouest", "Les Huit Salopards"…
C'est cette légende que raconte ce coffret 4 CD.

77,50€
AU LIEU DE
~~99,15€~~

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR BOUTIQUELARIVIERE.FR

JE M'ABONNE

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK&FOLK** - Service Abonnements
45, avenue Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex. Tél : 03 44 62 43 79

OPTION 1 12 numéros + le Coffret 4 CD de **Ennio Morricone "De Sergio Leone à Quentin Tarantino "** pour **77,50€** au lieu de 99,15 €.

OPTION 2 1 an soit 12 numéros pour **67,50€** au lieu de 78€.

ROFP637

Email : ..... Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays : ..... Tel : .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France Métropolitaine 2020**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 3 44 62 43 79 ou par mail : abo.lariviere@ediis.fr. Offre valable jusqu'au 31/10/20 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,50 € + LE CD pour 21.15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

“Peut-on affirmer que ce disque sera le dernier ?” Ian Paice

DEEP PURPLE

Un nouveau Deep Purple, c’est toujours un événement. Mais **“Whoosh!” paraît exactement un demi-siècle après “In Rock”**, l’album par lequel le hard rock est arrivé. Bilan obligé donc, agrémenté de considérations de Ian Gillan et Ian Paice, deux membres originaux de la formation qui en compte encore trois. Un autre record en soi.

RECUEILLI PAR JÉRÔME SOLIGNY

UNE FOIS N’EST PAS COUTUME. ON COMMENCE CET ARTICLE PAR LA FIN. Ou pas, comme l’explique plus bas Ian Paice, le batteur de Deep Purple. “Whoosh!” est le vingt et unième album studio du groupe depuis 1968, et le troisième produit (consécutivement) par Bob Ezrin, qu’on ne présente plus. On se contente de rappeler que, à partir de 2013, le Canadien a su tirer le meilleur de la formation anglaise, légendaire et toujours sur la brèche. Toutes celles de cette génération, notamment les rivales mentionnées plus bas, n’existent plus depuis longtemps. N’ont pas résisté au temps, aux vents plus ou moins mauvais, au fric et à la gloire, aux drogues et aux querelles. Deep Purple, pas le groupe de hard rock chouchou de la presse, n’a jamais dévié d’un iota. Ça peut être considéré comme un défaut, mais ici, c’est une qualité. Deep Purple, sur disque et surtout sur scène, fait plus que jamais du… Deep Purple. Et ça botte son public. Les vieux, contemporains de “Black Night”, “Machine Head” et “Made In Japan”, et les jeunes ; ils constituent désormais un bon tiers des spectateurs qui, partout dans le monde, n’ont jamais fait faux bond. “Whoosh!”, un poil plus tarabiscoté que ses deux prédécesseurs, ne va certainement pas faire exploser les streams sur Spotify ou Deezer, mais est d’un niveau plus qu’honorable. Enregistré à Nashville où Deep Purple a désormais ses habitudes et écrit ces nouveaux morceaux, il ouvre pas mal de fenêtres au pied-de-biche sur des univers musicaux atypiques, même pour ces cinq-là — trois piliers des 70’s et leurs recrues de 1994 (Steve Morse à la guitare) et 2002 (Don Airey aux claviers) — qui ne se lassent pas de prendre du plaisir à en donner. Bon, la Covid-19, belle saloperie anti-rock, a un peu contrecarré les plans du groupe qui a remis à mai 2021 (on touche du bois) les festivités scéniques qui auraient dû accompagner le lancement de son nouvel album. De même, si Deep Purple avait prévu de célébrer les cinquante ans de “In Rock”, il pourra aussi fêter ceux de “Fireball” (paru en 1971) l’année prochaine et, au pire, le demi-siècle de “Machine Head” en 2022. Mais d’ici là, la Terre aura peut-être arrêté de tourner et, quelque part, l’homme ne l’aura pas… *violet*.

Un rat qui vole

La saga Deep Purple se divise en Marks. Mark I correspond à ses trois premiers albums enregistrés en 1968 et 1969, avec Rod Evans au chant et Nick Simper à la basse. Trois disques prog-pop, psyché sur les bords, truffés de reprises et délayés grave par l’organiste Jon Lord, qui tire alors le groupe vers le classique, et le guitariste teigneux Ritchie Blackmore qui le tire... à lui. Au retour d’une tournée américaine, Lord, Blackmore et Paice, déjà monumentaux, décident de radicaliser leur son, de durcir le ton et surtout d’écrire leurs propres morceaux. Exit Evans et Simper (qui vont mal le prendre) au profit de deux membres d’Episode Six : Ian Gillan, belle gueule avec du coffre, et Roger Glover, bassiste de caractère qui, dans les années qui suivront, composera beaucoup de riffs que les incultes attribueront à Blackmore. Après une parenthèse classique fin 1969, Deep Purple Mark II, jusqu’au printemps suivant, met en boîte, dans divers studios anglais (IBC, De Lane Lea, Abbey Road) les tables de sa loi. Sept morceaux costauds (dont trois excèdent sept minutes), balancés avec fureur, nervurés de solos de guitare et d’orgue Hammond qui passe dans une Leslie et aussi par une pédale fuzz. Là-dessus, Gillan souffle la tempête et récolte l’ouragan. C’est rock, c’est hard, ça pousse de partout, ça joue d’enfer. Les textes parlent d’un type qui se prend pour un bolide, de feu et de flammes et d’un rat qui vole. C’est grâce à “Deep Purple In Rock”, dont on a raccourci le titre avec le temps, que le groupe va connaître le succès (d’abord chez lui, puis partout ailleurs), entériné par les albums à venir et le live au Japon de 1972. Parfois éclipsé par “Machine Head”, “In Rock” est plus brut, plus sauvage et pas moins bien écrit. Depuis que la presse musicale range les disques des classiques rockers dans des classements, il y figure toujours en bonne position, mais pour Ritchie Blackmore, qui a quitté le navire depuis longtemps, c’est le meilleur Deep Purple. A ce jour, la réédition la plus jouissive et complète est celle, sur CD, du 25ème anniversaire (en 1995). On peut y goûter, notamment, une version de “Speed King” sur laquelle Jon Lord joue du piano au lieu de l’orgue.

A propos de “Whoosh!”

Ian Gillan : Le facteur commun aux albums que nous avons publiés depuis “Now What?!” est Bob Ezrin, et force est d’admettre que, désormais, il y est pour beaucoup dans notre alchimie. Il nous a apporté un sens de la discipline et nous ne perdons plus de temps. Notre musique provient toujours de jams, mais dès que Bob entend quelque chose qui l’ennuie, il nous le fait savoir. Il est le premier à dire : *“Je veux de la musique pas des chansons.”*

Ian Paice : Lorsque nous avons commencé à travailler avec Bob, l’idée était de parvenir à capturer la spontanéité du groupe en live. Avec “Whoosh!”, ce n’est plus notre préoccupation. L’évolution naturelle est d’accorder

Photo Ben Wolf - DR

un peu plus de place aux arrangements, notamment aux chœurs ; ça montre que nous sommes réellement à l'aise en studio avec lui. Mais notre fonctionnement reste le même : si un musicien joue quelque chose et que les autres se greffent dessus, c'est bon signe. Si au contraire, tout le monde se dirige vers la machine à café, c'est que ça ne mérite pas d'être exploité !

Ian Gillan : Deep Purple est une démocratie, mais sans chef ! Il est donc arrivé que certaines décisions prennent un temps fou. Dans les années quatre-vingt, avec le numérique, tout a changé et il a fallu la décennie pour que les musiciens apprennent à faire des disques de qualité avec cette nouvelle technologie. Les gens ont désormais compris qu'elle n'était qu'un outil et ne pouvait pas se substituer à la musique.

Ian Paice : A l'époque de l'analogique, le groupe s'est produit lui-même, mais le résultat n'a pas toujours été concluant. Parfois, il y avait tellement de mains sur la console qu'on ne voyait plus les potards. Chacun hurlait aux autres : *"Ma partie est plus importante que la tienne !"* Il est arrivé que Martin Birch, notre ingénieur du son d'alors, affronte l'anarchie ! Et quoi qu'on puisse en penser, Ritchie Blackmore n'était pas forcément le plus pénible. Tant que sa guitare était plus forte que le reste, tout allait bien ! On se dit souvent qu'on a eu de la chance de trouver Steve Morse et Don Airey qui n'ont bien évidemment remplacé personne. Avant tout, ils sont excellents et ont pigé l'esprit. Lorsque nous avons discuté de "Whoosh!" avec Bob, à la première séance, on s'est dit que c'était peut-être notre dernier disque. Bon, je sais, on avait déjà dit ça des deux d'avant ! Et comme "And The Address" avait été le premier morceau de la face A de notre premier album en 1968, on a proposé de le réenregistrer et, histoire de boucler la boucle, le mettre à la fin du dernier. Mais avec tout ce qui se passe en ce moment, peut-on affirmer que ce disque sera le dernier ? Nous n'allons pas jouer en live avant plusieurs mois, alors qui sait... Je serais très étonné qu'on laisse filer ce temps sans avoir envie de l'exploiter...

Ian Gillan : Les paroles des chansons de ce nouvel album ont été écrites en 2019 et à cette époque, on parlait beaucoup d'Extinction Rebellion. Et je dois reconnaître que j'ai été impressionné par ce mouvement et les jeunes qui en font partie. Mais bien sûr, les préoccupations aujourd'hui sont plus globales. On ne peut pas stopper l'évolution humaine du jour au lendemain, mais il est crucial de réfléchir à des solutions et d'agir vite. L'art peut aider les gens dans ces moments difficiles, à condition que les artistes arrivent à en vivre. Un groupe comme Deep Purple, par exemple, n'existe pratiquement que par les concerts. Nous payons à l'année toute une équipe et nous allons continuer à le faire. En tout cas, vous ne risquez pas de nous voir dans des petites fenêtres sur un écran d'ordinateur, chacun jouant dans son coin. Ce n'est pas nous, ce serait ridicule. On vient de refuser de faire ça pour la télé allemande. Je ne vois pas Ian Paice faire semblant de taper sur son canapé avec des baguettes comme Charlie Watts.

A propos de "In Rock"

Ian Gillan : Avoir à gérer le concerto de Jon Lord, alors que nous étions jeunes, pleins de sève et impatients d'enregistrer l'album qui nous ressemblait vraiment n'a pas été évident. Sincèrement, ce n'est que le soir du concert au Royal Albert Hall que j'ai compris où Jon voulait en venir et pu apprécier son travail. Et vingt ans plus tard, lorsque nous avons rejoué le concerto au même endroit, j'en ai véritablement goûté toutes les subtilités. Dès les premières répétitions de Roger et moi avec Deep Purple, le ciel s'est ouvert : Roger avait un son qui ressemblait au tonnerre, je me suis mis à hurler et c'était parti ! Sur scène, à mon premier concert de Deep Purple, j'ai pleuré. Cette musique, c'était celle que je rêvais de faire depuis ma naissance.

Ian Paice : Tout le talent du monde ne sert à rien sans un peu de chance. Deep Purple a eu les deux et a survécu à toutes les crises. Un groupe, c'est comme un mariage : si on veut qu'il fonctionne, il ne faut pas tout envoyer balader à la première engueulade. "In Rock" m'a permis de comprendre que j'avais la chance de jouer dans une formation que les gens aiment et je n'ai jamais voulu mettre ça en péril. C'est devenu ma vie et je n'ai rien connu de plus satisfaisant. Je fais ce que je rêvais de faire quand j'étais gosse : de la musique. Je n'ai pas besoin de me lever tous les matins pour aller à l'usine. Oui, "In Rock" a été la réaction de Ritchie Blackmore au concerto de Jon Lord. Il faut bien comprendre que nous avons joué le jeu pour lui faire un cadeau et nous savions que ce n'était qu'un épisode. Mais un temps, la presse a pensé que c'est ce que nous étions devenus. Les gens s'attendaient à ce qu'on se pointe partout avec un orchestre... C'est là où Ritchie a dit, en substance : *"Le prochain disque sera hard rock ou ne sera pas."*

"Ce disque, c'est le mystère de la création artistique"
Ian Gillan

Ian Gillan : A cette époque, il fallait aller à l'essentiel, faire vite et bien. On arrivait, on posait le matos, on réglait le son et hop, on couchait sur la bande ce qui nous passait par la tête en espérant que ce soit bon. A la fin, on remettait tout dans le camion, direction la ville où avait lieu le prochain concert. Un des secrets de fabrication de "In Rock" est que nous n'avions même pas le temps de nous mettre la pression. Ce disque, c'est le mystère de la création artistique. En matière d'art, on ne peut rien garantir, rien planifier. De temps en temps, une musique, un film ou une peinture sortent du lot sans qu'on sache véritablement bien pourquoi. Si on a l'impression que les morceaux de "In Rock" ou "Machine Head", sur les vinyles, continuent à jaillir du sillon, c'est autant dû à ce que nous avons contrôlé qu'à ce que nous n'avons pas contrôlé ! Et beaucoup de premiers albums de cette époque sont chargés de la même énergie ; je pense à Jimi Hendrix, Led Zeppelin, Black Sabbath ou Cream. Enregistrés plus tôt ou plus tard que la date à laquelle ils l'ont été, ces disques auraient été différents.

Ian Paice : Pour la pochette, comme on savait que le disque s'appellerait "In Rock", on a approuvé le concept d'avoir nos visages dans le mont Rushmore, mais peu après la sortie, on s'est dit qu'on aurait dû réfléchir et trouver une meilleure idée. Avec le temps, force est de constater que c'était une image particulièrement forte et très reconnaissable. Aujourd'hui, cette pochette est devenue iconique et c'est la preuve que, finalement, elle convenait. ★

Album *"Whoosh!" (Verycords)*

Noir c'est noir

Ian Paice : ***"Ah ! 'Black Night' ! On avait terminé l'album, et la maison de disques nous a fait comprendre que ce serait bien d'avoir un single. On ne considérait pas Deep Purple comme un groupe à 45 tours et aucun morceau de 'In Rock' ne faisait l'affaire. Donc un jour, on va en studio, on s'installe et on n'a pas d'idées. Deux heures plus tard non plus, et cinq ou six heures plus tard, encore moins. Alors, on fait ce que tout musicien responsable aurait fait : on va au pub et on picole. On revient ensuite en studio et là, Ritchie demande si on se souvient de 'Summertime', par Ricky Nelson, dont il se met à jouer, à peu près, le riff de basse. Ian écrit en vitesse ce qui lui vient à l'esprit et moi, je commence à enchaîner ces roulements un peu en dépit du bon sens, parce que je ne sais pas quoi faire d'autre et en plus, je suis saoul ! Au bout d'une heure, on a terminé et on rentre à la maison. Le lendemain, on se réveille avec la gueule de bois, on mixe la chanson et, à notre grande surprise, on constate qu'elle n'est pas mauvaise. On était convaincus que le label allait nous la balancer au visage, mais il l'a trouvée excellente. Et c'est devenu un tube !"*** **JS**

Photo Gems/ Getty Images

“J’ai fini par haïr tout ça”

THE PSYCHEDELIC FURS

Après un break de vingt-neuf ans, les Psychedelic Furs sont de retour avec un formidable nouvel album, “Made Of Rain”, occasion de revenir sur une carrière exemplaire en compagnie de leur chanteur, Richard Butler.

RECUEILLI PAR STAN CUESTA

Photo Mathew Reeves - DR

THE PSYCHEDELIC FURS

AU DEBUT DES ANNEES 1980, le monde du rock connaît un bref moment d'enthousiasme. N'en déplaise à une poignée d'irréductibles, le punk est mort vers janvier 1978, mais il a secoué le cocotier et engendré un regain d'énergie. Pendant quelques années, l'inventivité sera au pouvoir avec ce que les critiques appelleront le post-punk… PIL, Buzzcocks, Magazine, Gang Of Four, Talking Heads, XTC, B-52's et tant d'autres feront feu de tout bois avant de se séparer ou de sombrer dans une affreuse soupe synthétique qu'on nommera new wave. Tous sauf un, quasiment le seul issu de cette mouvance à rester digne au milieu de la déferlante de garçons coiffeurs. Tout au long de ces douloureuses années 80, les Psychedelic Furs sauveront une certaine idée du rock à guitares, urgent, mélodique et aventureux, héritée du Velvet Underground. La publication d'un nouvel album, le premier depuis… 1991 était l'occasion parfaite pour revenir sur la trajectoire flamboyante de ce groupe quelque peu oublié. Richard Butler, emblématique chanteur du groupe, gentleman anglais à la voix inimitable, s'est prêté au jeu des souvenirs.

Le nom du groupe

Le groupe se forme au début de l'année 1977 à Londres, autour des frères Butler, Richard (chant) et Tim (basse), et de leurs amis, Roger Morris (guitare), Paul Wilson (batterie) et Duncan Kilburn, celui-ci jouant d'un instrument alors peu prisé, le saxophone, qui contribuera à l'originalité du son des Psychedelic Furs. Richard Butler : *"C'est vrai, avant le revival ska, il n'y avait que Roxy Music et ce groupe punk, avec Poly Styrene. X-Ray Spex ! Mais on ne s'est pas dit qu'on devait avoir un sax, la raison c'est qu'on était une bande de copains et que l'un d'entre nous, Duncan, s'en était acheté un, avait appris à en jouer et voulait être dans le groupe…"* Autre originalité, la formation s'étoffe jusqu'à devenir un sextuor avec l'arrivée de Vince Ely qui remplace Paul Wilson à la batterie et de John Ashton à la guitare, dont le jeu va façonner le son du groupe, immédiatement identifiable, grâce à la voix de Richard Butler, rauque et chargée d'émotion (avec certains accents de David Bowie), à la guitare d'Ashton, donc, inimitable, à une section rythmique à la fois martiale et frénétique, et à ce fameux saxophone, qui ne doit rien au jazz. De quoi se réconcilier avec cet instrument souvent mal employé dans le rock, à de rares exceptions près (les Stooges de "Fun House"). Richard ne jure que par Bob Dylan, son héros d'adolescence, mais n'imagine pas faire de la musique, plus intéressé par ses études d'art. Pour lui, comme pour beaucoup d'autres, le punk va tout changer : *"Ça nous a fait prendre conscience qu'on pouvait faire de la musique assez facilement. J'avais toujours aimé Bob Dylan, David Bowie, Roxy Music et particulièrement le Velvet Underground, mais l'énergie de l'époque, de groupes comme les Sex Pistols, Clash et de toute cette scène était assez impressionnante et a contribué à nous motiver."* Malgré son amour revendiqué pour le Velvet Underground, Butler récuse l'idée selon laquelle le nom du groupe proviendrait de la chanson "Venus In Furs" : *"Peut-être inconsciemment, mais en fait, c'était parce qu'à cette époque, les groupes portaient des noms aux consonances très agressives, violentes. On voulait un nom qui sorte du lot et qui soit Psychedelic quelque chose. Même si on n'était pas psychédéliques. L'un de nous a trouvé Furs, ça sonnait plutôt bien, les Fourrures Psychédéliques, alors on l'a gardé."*

Un chaos magnifique

Très vite, après une quarantaine de concerts, les Psychedelic Furs signent avec Columbia et enregistrent leur mythique premier album avec un jeune producteur, Steve Lillywhite : *"Il a dit :* 'je ne veux rien vous imposer, je veux que ce disque, votre premier, sonne comme un très bon concert.' *On a joué aussi puissamment que possible, il n'y a pas eu tellement d'overdubs, ça a été fait assez vite. C'était une bonne façon pour débuter."* L'album, sans nom, mais que les fans surnomment **"**Beautiful Chaos", convoque les fantômes du Velvet Underground et du premier Roxy Music, avec notamment cette chanson hallucinante et obsédante, "Sister Europe" : *"Quand j'étais enfant, mon père écoutait beaucoup Edith Piaf, Charles Aznavour, Marlene Dietrich. J'ai grandi avec les auteurs de chansons européens."* Nous sommes en 1980, l'album se classe dans le Top 20 anglais, le nom du groupe est sur toutes les lèvres des branchés qui voient en lui l'un des grands espoirs d'un rock renouvelé, aux côtés de Joy Division, dont le chanteur vient de se suicider… Coïncidence ? Pour leur deuxième album, les Furs commencent à travailler avec Martin Hannett, légendaire producteur fou, responsable du son à la fois glacial et brûlant du groupe de Ian Curtis : *"Martin était un mec sympa, mais je n'ai jamais vu quelqu'un fumer autant d'herbe ! Il faisait des choses incroyables, je me souviens qu'il avait construit un synthétiseur avec une bande qui passait autour des pieds d'une chaise, sur laquelle il y avait une seule note et qu'il pouvait accélérer ou ralentir pour en changer la hauteur… C'était une façon intéressante de travailler. Mais le son était trop confus. On n'a pas utilisé beaucoup de ses trucs et on est repartis avec Steve Lillywhite."*

"La voiture a été assaillie comme si on était les Beatles, c'était très étrange !"

Enorme tube aux Etats-Unis

Ce deuxième album, "Talk Talk Talk", le préféré de Richard Butler, est peut-être encore meilleur que le premier. Il renferme une urgence et un désespoir ravageurs. Pourtant, ça n'est jamais du *rock héroïque*, cette horreur que vont bientôt inventer Simple Minds et U2. Le groupe de Bono, qui fait alors ses premiers pas, commence d'ailleurs par travailler avec Martin Hannett, avant d'obtenir la gloire que l'on sait avec… Steve Lillywhite. Les Psychedelic Furs sont probablement trop arty pour ce genre de destinée. Pourtant, ils vont eux aussi rencontrer un certain succès. L'album se classe dans le Top 100 aux Etats-Unis, et contient une chanson qui va changer leur vie, "Pretty In Pink". Elle n'a pourtant pas été conçue pour devenir un hit : *"C'est venu tard dans la nuit. Roger, le guitariste, et Duncan, le saxophoniste, en avaient eu marre de traîner en studio, ils étaient rentrés chez eux.*

Photo Lisa Haun/ Getty Images

FURS

OPEN

PRE SEASON

SALE

Photo archives Rock&Folk - DR

Une aussi longue absence

Qu'a fait l'élégant **Richard Butler** ces vingt-neuf dernières années ? Un groupe, une reformation du sien pour des concerts et un nouveau disque. Interview.

Rock&Folk : Que s'est-il passé depuis le dernier album, en 1991 ?

Richard Butler : J'ai formé Love Spit Love avec Richard Fortus. Sur la dernière tournée des Psychedelic Furs, il avait fait notre première partie avec son groupe, Pale Divine, et je m'étais très bien entendu avec lui. C'est un super guitariste, j'aime son jeu. A ce moment-là, je pensais faire un album solo, je l'ai invité à New York, on a commencé à écrire et il a beaucoup apporté. Puis il a amené Frank Ferrer, le batteur, et ça sonnait comme un groupe. C'est drôle parce que tous les deux étaient dans Guns 'N' Roses ! On ne peut pas trouver plus différent... Ça a duré environ sept ans. Ensuite, les Psychedelic Furs ont recommencé à tourner vers 2000... Je n'y avais pas pensé. Notre ex-agent nous a sollicités. Je me suis dit que ça : ça pourrait être amusant de jouer ces chansons à nouveau. Donc, j'ai dit oui.

R&F : Il n'était pas prévu de nouvel album des Psychedelic Furs ?

Richard Butler : Non, je tournais occasionnellement avec eux. J'ai aussi fait un album et une tournée solo, en 2007. Mais au fil des années, cette formation est devenue un vrai bon groupe de scène, et j'ai commencé à penser que nous devrions faire de nouveaux morceaux.

R&F : Il y avait de nouvelles chansons dans vos concerts ?

Richard Butler : Deux ou trois, dont "Wrong Train" et "Little Miss World". Il y a deux ans, on a commencé à s'envoyer des musiques, on a fini par avoir une vingtaine d'idées de chansons et on est allé en studio. On a choisi Richard Fortus pour produire, parce que j'avais déjà beaucoup travaillé avec lui et que j'ai un grand respect pour ce qu'il a fait. Il avait tourné avec les Psychedelic Furs comme second guitariste, et même comme guitariste principal pendant un moment. J'avais confiance, il savait comment sonnaient les Psychedelic Furs. Rich a fait un travail fantastique. Ça sonne à la fois très Psychedelic Furs et très actuel. Je suis très content du résultat. Personnellement, je le mettrais dans mon Top trois ou quatre des disques qu'on a faits, avec "Talk Talk Talk", "Forever Now" et le premier.

R&F : Rétrospectivement, êtes-vous fier de votre parcours, ou regrettez-vous certaines choses ?

Richard Butler : Je ne serais pas allé en studio faire "Midnight To Midnight", mais à part ça, tout s'avère plutôt bon. Je ne perds pas de temps à regretter quoi que ce soit du passé. Quand on répète pour une tournée, on a une liste de toutes les chansons... C'est bizarre d'être dans un groupe depuis longtemps : si on n'en joue pas certaines, le public se sent volé. Si tu vas voir les Rolling Stones et qu'ils ne jouent pas "Jumpin' Jack Flash", tu peux te sentir volé. Mais c'est à double tranchant, parce qu'on ne veut pas devenir un juke-box ! Heureusement, on a assez de disques sur lesquels choisir une chanson qui n'a pas été un hit, pour creuser plus profond dans l'histoire du groupe : "Sister Europe", "All Of This And Nothing", "Imitation Of Christ", il y en a plein que j'adore jouer... Mais je ne m'assieds pas chez moi pour écouter mes propres disques ! ★

RECUEILLI PAR STAN CUESTA

On a commencé à s'amuser avec ce riff au feeling très 'Sweet Jane' *".* La chanson deviendra un énorme tube aux Etats-Unis quelques années plus tard, réenregistrée pour les besoins du film du même nom qu'elle a inspiré : *"Molly Ringwald l'a entendue, l'a apportée au scénariste John Hughes et lui a dit :* 'j'adore cette chanson, tu devrais écrire un film à partir d'elle'. *Hughes l'a écoutée et l'a aimée aussi mais malheureusement, parce que c'est un mec adorable, l'histoire du film est très banale, et je pense que la chanson ne l'était pas. Le film parle d'une fille qui porte une robe rose... Dans la chanson, c'était une fille qui couchait avec plein de gens et qui pensait être intelligente en faisant ça, alors que tous ceux avec qui elle couchait se moquaient d'elle dans son dos..."*

Todd Rundgren

En 1982, les Psychdelic Furs sont à l'aube d'un grand changement. Air connu : ils tournent beaucoup, boivent pas mal, se disputent. Roger Morris et Duncan Kilburn quittent le groupe, qui veut changer de son : *"Je voulais introduire du violoncelle, parce que j'aime Stravinsky,* 'Le Sacre Du Printemps'*, ce puissant halètement. Sur les démos, on en a joué au synthé sur* 'President Gas'*, et ça marchait vraiment bien, alors on a cherché un producteur qui serait bien pour ça. Vince, notre batteur, a suggéré Todd Rundgren. Des années auparavant, adolescent, j'avais eu ce disque,* 'Something/ Anything?'*, sans suivre ensuite sa carrière, je n'étais pas vraiment fan. Mais Tim aimait beaucoup l'idée. On lui a envoyé des chansons et j'ai découvert qu'il avait fait* 'Wave' *avec Patti Smith et le deuxième album des New York Dolls, deux disques que j'adorais. Je me suis dit que ça ne pouvait pas être un mauvais choix..."* Les quatre rescapés émigrent à New York et enregistrent "Forever Now", qui reste pour beaucoup leur chef-d'œuvre absolu. Le génial producteur embellit leur musique sombre et martiale avec un incroyable mur de sons (claviers, cuivres, violoncelle, marimba, chœurs) sans la dénaturer pour autant. Le mélodique et délicat "Love My Way" sera ainsi leur premier vrai hit aux Etats-Unis, mais on retrouve aussi sur ce superbe album la puissance de ce groupe inclassable avec le mythique et décoiffant "President Gas". Rundgren convoque même pour les chœurs les ex-Turtles, Flo et Eddie : *"Je n'aimais pas l'idée, mais il m'a dit :* 'Ce sont des machines à chanter, ils ont travaillé avec Frank Zappa, Marc Bolan, etc. Je pense que tu vas aimer ce qu'ils feront, mais je te promets que si tu n'aimes pas, on les effacera.' *Je ne pouvais pas vraiment refuser... et il avait raison !"* Le succès populaire de "Love My Way" fait basculer le groupe dans un autre monde : "*C'était énorme sur la côte ouest. Je me souviens d'une signature dans un magasin de disques, quand on est parti, la voiture a été assaillie comme si on était les Beatles, c'était très étrange ! Heureusement, ça n'a pas trop continué..."* Le succès est encore plus important avec l'album suivant, "Mirror Moves" (1984). Vince Ely a quitté la formation, réduite à un trio, qui fait appel à l'incontournable Keith Forsey, batteur et producteur ayant notamment travaillé avec Giorgio Moroder. Epoque oblige, le disque fait la part belle aux synthés et aux boîtes à rythmes, mais toujours avec goût, et offre de superbes chansons comme "Heaven" ou "The Ghost In You". Avec "Midnight To Midnight" (1987), le groupe est au sommet de sa gloire, grâce au film "Pretty In Pink", et à "Heartbreak Beat", son single le mieux classé en Amérique. Mais l'album est creux, décevant, la lassitude se fait sentir : *"Je n'aimais pas vraiment le disque, une fois terminé. Nous avions eu une sorte de panne d'inspiration, personne n'apportait de très bonnes idées et je n'avais certainement pas de très bons textes. (...) On l'a plus ou moins accouché de force."*

Rien qui ressemble à un single pop

La tournée qui suit est à l'avenant, immense, sponsorisée par des radios FM n'ayant plus rien à voir avec l'esprit du groupe : *"Le concepteur des éclairages était un mec adorable, mais il est arrivé avec ces énormes trucs hydrauliques, des rampes, et j'ai fini par haïr tout ça. Je voulais revenir aux racines, à l'essentiel."* C'est exactement ce que vont faire les Psychedelic Furs en 1989, avec un très bel album, "Book Of Days", refusant toute compromission : *"Après* 'Midnight To Midnight'*, je voulais quitter le groupe. John et Tim m'ont tous les deux dit :* 'Pourquoi partir sur une note négative, pourquoi ne pas faire un disque dont tu pourrais être content ?' *Muff Winwood, notre directeur artistique chez CBS Angleterre, est venu en studio et je lui ai dit :* 'Je ne veux rien écrire qui ressemble à un single pop, je ne veux aucun single sur cet album'. *Il a dit ok et nous a laissé carte blanche pour faire le disque qu'on voulait ! Donc j'ai fait* 'Book Of Days' *et j'ai pensé qu'il redressait la barre. Il y a des fans des Psychedelic Furs qui le mettent au-dessus de tout... Et je ne suis pas parti ! J'ai fait un autre disque..." (rires).* Celui-ci, le dernier, "World Outside", sera produit par Stephen Street : *"On visitait un studio où les Smiths enregistraient. Ils faisaient un break, on a discuté avec Stephen et l'idée de travailler avec lui est venue de là. Et du fait d'aimer le son des Smiths. (...) On ne savait pas que ce serait le dernier. On est parti en tournée et, quand on est revenu, c'était le moment d'écrire à nouveau. A ce stade, je faisais disque/ tournée depuis un bon moment et je voulais un break. Je voulais écrire avec de nouvelles personnes."* Un break de vingt-neuf ans... jusqu'à la sortie de "Made Of Rain". Et cette attente valait le coup. Le groupe n'a rien perdu de sa superbe et l'album est fabuleux. Un exemple rare de reformation qui marche. Mais les Psychedelic Furs ne sont pas un groupe comme les autres. ★

Album *"Made Of Rain" (Cooking Vinyl)*

"On voulait un nom qui sorte du lot et qui soit Psychedelic quelque chose. Même si on n'était pas psychédéliques"

Comment capter cette démence sur bande magnétique ?

THE STOOGES

Un demi-siècle après sa sortie, "Fun House", le deuxième album du gang de Detroit semble toujours indépassable. Notre journaliste a fouillé dans son histoire pour en trouver la raison.

PAR THOMAS E. FLORIN

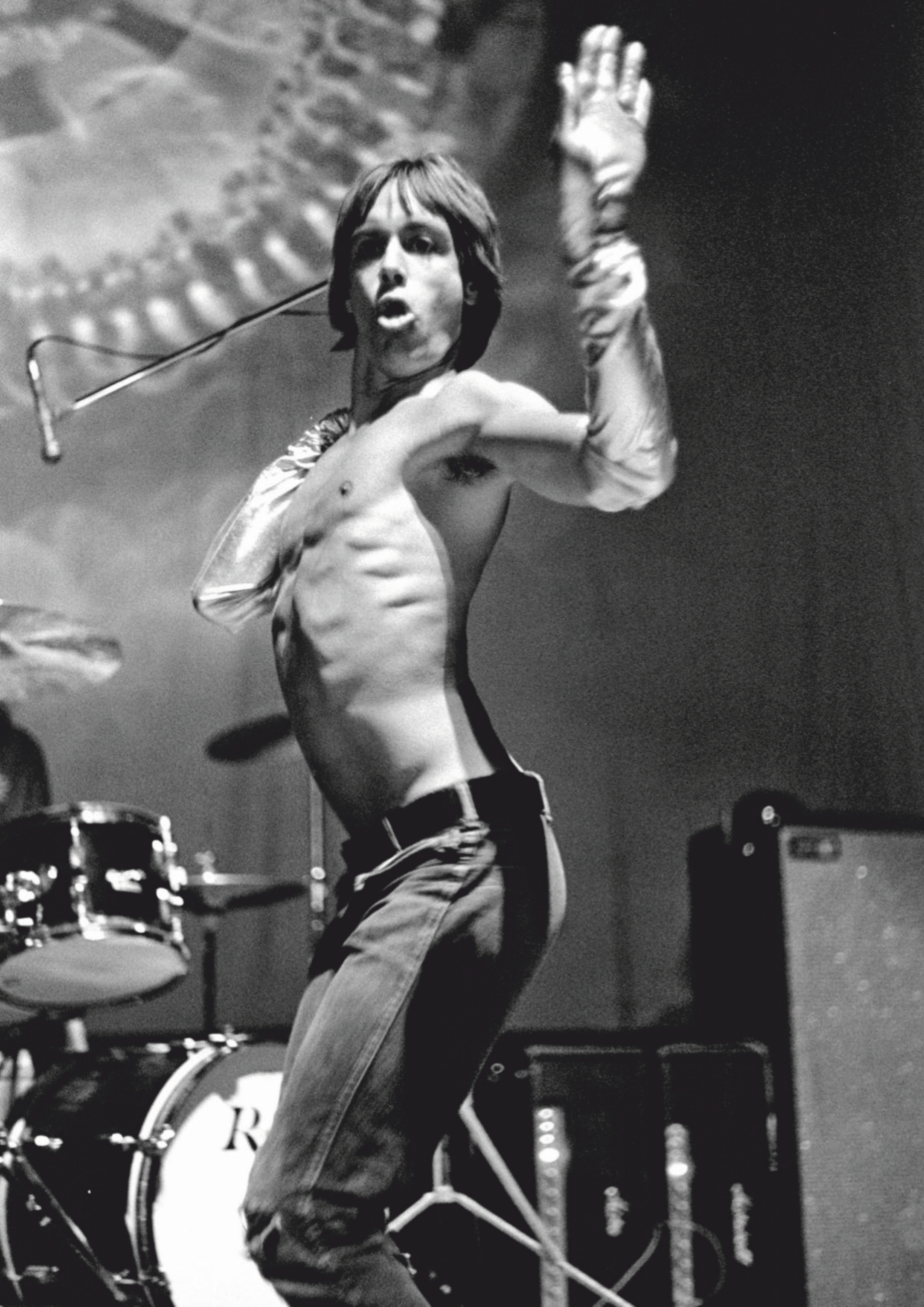
IGGY POP : "*A nos débuts, nos fans, c'étaient les premiers chrétiens*". Un véritable chrétien a-t-il besoin d'ouvrir quotidiennement les Evangiles pour que le message du Christ vive dans son cœur ? L'amour, la liberté dans le salut, l'insoumission au mal pour celui qui vit avec la grâce ne sont plus des mots, mais la voie qu'il a choisie pour existence. Il en est de même pour "Fun House" des Stooges. Le plus grand disque jamais enregistré par un groupe ne s'est pas contenté d'émerveiller une poignée d'allumés. Il nous a révélés, libérés. Découvrir ce disque, s'immerger dans sa musique, a été un baptême. Pour toutes ces raisons, il n'est plus nécessaire de continuellement l'écouter, en parler, le disséquer. Nous savons, chaque jour, ce que nous lui devons. Seulement, à l'instant même où sont écrites ces lignes, soit le 7 juillet 2020, "Fun House" a un demi-siècle. Déjà pour ses trente ans, la sérieuse maison Rhino en avait dévoilé les moindres recoins avec l'édition de "1970 : The Complete Fun House Sessions", un coffret regroupant l'intégralité des prises enregistrées par les Stooges entre le 11 et le 25 mai 1970, au studio Elektra de Los Angeles, sous la direction de Don Gallucci. La même maison remet le couvert cette année, désormais en glorieux vinyle, agrémenté d'un live et d'un texte d'Henry Rollins. A cette occasion, il faut ressortir l'œuvre et s'y pencher à nouveau, afin de redécouvrir une part de soi.

Dans le chaos des manifs de 2018

Il existe seulement deux manières d'écrire sur "Fun House". En l'écoutant ou non. L'inconvénient de l'écouter est que ce disque fait complètement dérailler. "Fun House" fait casser la vaisselle, avoir des pratiques sexuelles non orthodoxes, se rouler dans un mélange de verre et de lys, attraper des couteaux de cuisine pour se taillader des Z sur la peau, se raser la moindre pilosité sur le corps et acheter des animaux exotiques. Après cela, difficile de devenir conseiller bancaire ou de nouer un pull autour de ses épaules. Car "Fun House" détruit le superflu et laisse la place à l'essentiel. C'est pourquoi, pas étonnant d'apprendre que certaines personnes se le passaient dans le chaos des manifestations de 2018 quand, sur la place de l'Etoile en haut des Champs-Elysées, le monde n'était plus que gaz, feu, cuirasses et gilets réfléchissants. Une affaire d'esthètes.

Photo Ed Caraeff/ Getty Images

Photo Dalle



Scott Asheton : *"On ne pouvait pas se permettre d'aller à la guerre, on avait un groupe."* Iggy Pop : *"Toute ma vie, je n'ai voulu qu'une chose : être musicien. Pour tout le reste, c'est la société qui est à blâmer."* Ron Asheton : *"Mec, à la fin de l'enregistrement de* 'Fun House'*, on avait vraiment le mal du pays. On était à Los Angeles, mais le Michigan nous manquait."* Ces types sont plus que des héros, ce sont des amis. A les voir, les entendre, les lire, on a envie de les prendre dans ses bras et de leur dire merci. Cette bande de gosses qui a décidé de ne pas aller au Vietnam parce que l'armée ressemblait trop au lycée, ces colocataires qui tentaient de se défoncer en fumant des toiles d'araignée quand il n'y avait plus de dope à la maison, ces deux frères et ce fils unique qui se demandaient comment devenir des rock stars en venant d'Ann Arbor, *fucking* Michigan. Dans la vie, il faut toujours connaître la sortie de secours. Iggy Pop avait un plan pour eux : *"Au début du groupe, j'étais musicalement le plus accompli. Mais j'ai décidé de ne pas jouer d'instrument parce que je n'étais pas assez bon. Ces deux garçons par contre, je sentais qu'ils pouvaient 'rocker'. "* Voilà. L'issue de secours de l'armée, du lycée, du salariat, de l'ennui, pour tous, ce sont les frères Asheton. Ces deux-là sont des génies. Spontanés. Inexplicables. Une manière d'être. Et "Fun House" est le paroxysme de leur savoir-faire.

"Fun House" détruit le superflu et laisse la place à l'essentiel

Niki Brats raconte que lorsqu'il a fait la première partie des Stooges pour leur second Zénith de Paris, le 8 mai 2006, Scott Asheton lui aurait confié : *"On a fait un album qui groovait pas mal dans notre temps. Un truc qui s'appelle* 'Fun House'*."* Un album qui *groovait* pas mal ! L'humilité et la simplicité de Scott résument toute la vertu et le malheur de ce groupe.

Un minuscule dandy italien

En 1970, les Stooges de la première période sont musicalement au top. Pourtant, leur premier album est un four, leur influence souterraine s'est ancrée à New York où ils soufflent sur les braises laissées par le Velvet Underground. Jac Holzman d'Elektra les envoie à Los Angeles pour *couper* leur second album au studio du label, sous la supervision de l'homme qui a joué l'orgue sur la version des Kingsmen de "Louie Louie" : un minuscule dandy italien nommé Don Gallucci. A Los Angeles, les Stooges sont installés au premier étage du Tropicana Motel, lieu de prédilection de la bohème rock. Ils ont vue sur la piscine dans laquelle Iggy, logé dans la chambre numéro neuf, fait ses longueurs en apnée. Andy Warhol l'observe depuis la chambre numéro quinze. L'année suivante, Paul Morrissey y tournera "Heat" que produira Warhol. Le voisin d'Iggy, l'ancien Fugs Ed Sanders, y reçoit des membres de la Manson Family pour son livre sur le meurtre de Sharon Tate. Le séjour angelino suit un emploi du temps simple. Le studio est à deux pâtés de maisons de l'hôtel. Chaque jour, les Stooges s'y rendent à pied, instrument en main, avec leur road manager et leurs trois roadies. Le soir, tout ce petit monde se balade sur le strip pour inviter d'apprenties actrices à monter dans leur chambre, consommer des drogues et baiser. Danny Fields, l'homme qui les avait signés sur Elektra, leur rend visite et leur fait goûter, découvrir la coke. Les Stooges se représentent tout cela comme des vacances, un break au milieu d'une éreintante tournée. Chose comique quand on sait que le groupe ne joue que les week-ends. Sur le temps que durera l'enregistrement, ils donneront deux concerts. Le premier au Fillmore de San Francisco en compagnie des Flamin' Groovies et d'Alice Cooper. Deux cents personnes s'y rendent, la bande de Detroit traîne backstage avec des gamins de onze ans qui coincent une jeune fille avec un couteau. Le second, sera au Whisky A Go Go où ils videront la salle en trois morceaux. Iggy fêtera ce nouveau fiasco en inaugurant une nouvelle performance SM : se verser de la cire de bougie sur le torse.

On veut que tout saigne

Don Gallucci avait vu ce cirque sur scène. C'était même sa grande peur pour cet enregistrement : comment capter cette démence sur bande magnétique ? Avec l'ingénieur du son Brian-Ross Myring, un homme d'une cinquantaine d'années qui sortait d'une session avec Barbra Streisand, ils tentent l'impossible. Dans les premiers jours, ils passent l'ensemble des morceaux dans un style d'enregistrement classique, soit avec paravent et casque sur les oreilles. Le résultat est à chier. *"We wan't everything to bleed"* disent les Stooges. On veut que tout saigne. *"It was too clean, with no funk"*. Trop propre, sans sueur. Pour eux, Don Gallucci crée le mètre-étalon de la production d'un album en groupe : tout le monde dans la pièce en configuration de scène, les amplis côte à côte, et même le chanteur a sa sono. John Cale, l'homme qui a enregistré "White Light/ White Heat", avait dit aux Stooges ce qui se faisait et ne se faisait pas. Don Gallucci, lui, a recréé pour eux la méthode d'enregistrement des années cinquante. Le studio est réarrangé par le groupe et l'équipe : ils virent le mobilier, décrochent les panneaux isolants des murs, roulent certains tapis persans qui ne seront ressortis que pour les sessions photos : Iggy y pose en jean déchiré et coupe de petite fille ; Ron, blouson de cuir noir, tout en blanc, mocassins compris, Aviator et croix de fer autour du cou ; Scott, petites lunettes rondes, rouflaquettes, tatouage qu'il vient de faire à Long Beach et air de Marlon Brando bercé trop près du mur. Puis Dave, le plus psychédélique du gang, en tennis blanches, cheveux en broussaille et croix chrétienne du premier martyr des Stooges. Avec la Stratocaster Pre-CBS et la basse Mosrite au sol, on se demande pourquoi il manque Steve Mackay sur le cliché. Une fois la nouvelle configuration trouvée, Gallucci propose que chaque journée soit consacrée à un morceau. En dehors des sessions de prise, le producteur s'adresse essentiellement à Ron.

Photo Dalle

Le mystère du plus grand album de rock'n'roll est qu'il n'en possède aucun

Il trouve Iggy trop bizarre, trop tendu. Peut-être parce qu'il gobe un buvard chaque jour avant de quitter l'hôtel. Mais le groupe est au travail. Le 15 mai, les Stooges feront vingt prises de "Loose" à la suite. Toutes réussies. "Down On The Street" sera joué quinze fois, "TV Eye" quatorze. "Dirt" douze, "1970" huit. "Fun House", elle, est rentrée en cinq coups. Pour les overdubs, pas de piano ou d'alto comme sur le premier album, seulement des secondes guitares dont les sublimes doubles solos de Ron ou les seconds riffs comme celui de "Loose". Parce qu'il considère le son de la Stratocaster *"trop petit"* dans la table, Gallucci passe la guitare dans deux reverbs : une Lexicon 480 et une PCM 70 Reverb Unit. En tant qu'ancien bassiste, un instrument qu'il jouait déjà à la wah-wah et la fuzz, Ron utilise un jeu de corde très épais en 11 – 54, soit celui qui sied tant aux Fender et aux mains droites qui giflent plus qu'elles ne jouent. On connaît les merveilles qu'il arrache de son bout de bois, ce son qui dérape, écorche, brûle, les cordes continuellement en résonance et le corps de l'instrument vibrant, vivant. Plusieurs voix ont été refaites après coup, ce qui offrira à certaines chansons leurs paroles définitives. Gallucci, qui cite Howlin' Wolf comme influence principale pour le grain de voix d'Iggy, opte pour une compression à lampe des années cinquante. Au final, le chanteur sonne plus comme l'harmonica du bluesman qu'autre chose. Une idée géniale. Tous les saxophones sont live et seules les batteries de "LA Blues" ont été réenregistrées. L'ensemble des prises qui constitue "Fun House" tient sur douze bandes Scott, auxquelles il faut ajouter le master définitif. C'est si peu de place que le studio n'a jamais eu à s'en séparer. Voici, à quelques histoires de dope et de cul près, tout ce que nous savons sur l'enregistrement de ce chef-d'œuvre. Car les Stooges ne parlaient jamais de l'enregistrement de "Fun House". On ne trouve quasiment rien dans "I Need More", idem pour "Please Kill Me", pas de révélation majeure dans le "Gimme Danger" de Jim Jarmusch, ni dans le "Total Chaos" de Jeff Gold édité par Third Man. Même le long livret des "1970 : The Fun House Sessions" rédigé par Ben Edmonds, qui a pourtant eu accès à la quasi-intégralité des acteurs, reste très succinct si on le compare à toute la littérature qui existe sur "Raw Power". Étrange. Il faut se rappeler que, longtemps, "Fun House" fut oublié des Américains, car l'album n'avait jamais été repressé avant 1982. Ce qui n'explique pas pourquoi, même dans les interviews d'Iggy ou de Ron, ils n'abordent pas spontanément le sujet. A peine s'ils expriment un regret sur le "LA Blues", ce fameux pétage de plombs de fin de set, qui manquait, selon eux, de spontanéité en studio. Peut-être tout cela s'est-il passé trop simplement ? Peut-être n'y a-t-il pas grand-chose à dire sur "Fun House", car sa grandeur réside dans sa simplicité, son épure. Un peu comme ce modèle de la Joconde dont on ne connaît même pas le nom : le mystère du plus grand album de rock'n'roll est qu'il n'en possède aucun.

Ce mec savait se battre

Si l'on écoute les vingt-huit prises de "Loose", que découvre-t-on ? Que les Stooges travaillaient, même si ce travail consistait à inlassablement taper sur le même clou, des heures durant. Mi, sol, la et mi, sol, la, sans discontinuer, sans se plaindre, toujours avec la même morgue, un travail de fous, de débiles, de génies. Iggy : *"Ce qu'on entend dans ces sessions, c'est notre engagement pour notre musique."* Des journées passées à triturer des riffs, à hurler dans un micro, taper sur sa batterie comme sur une carcasse de bœuf. Faut-il vraiment rappeler quelle musique sort de tout cela ? Ces riffs absolument géniaux ? Faut-il même louer ce don exceptionnel pour les introductions ? La basse au

Photo Ed Caraeff/ Getty Images

Le dernier concert

Jack White n'a jamais caché qu'il considérait "Fun House" comme le meilleur album de l'Histoire. Rien d'étonnant, donc, à ce que son label Third Man mette souvent les Stooges à l'honneur. Après la publication de "Total Chaos", livre regroupant la collection photos privée de Jeff Gold et les souvenirs d'Iggy Pop, après l'annonce d'une exposition dans leur boutique de Detroit pour les cinquante ans de "Fun House", le label sort un live des Stooges enregistré le 8 août 1970 au Goose Lake Festival, dans le Michigan. Dernier concert de la formation *historique*, ce document inédit souffre, comme beaucoup de *stoogeries*, d'un manque flagrant de qualité. Si la période Williamson est extrêmement bien dotée en chutes de studio, les bootlegs live des Stooges sont tous quasi inaudibles. Encore une fois, il faudra passer l'épreuve du son pour entendre la dernière performance scénique de Dave Alexander, trop ivre pour jouer, ce dernier s'étant fait virer après le concert. Ce soir-là, le groupe se plante, Dave Alexander fait, en effet, souvent n'importe quoi, on sent des flottements, Scott accélère tout, Iggy semble déstabilisé, Ron peu inspiré...

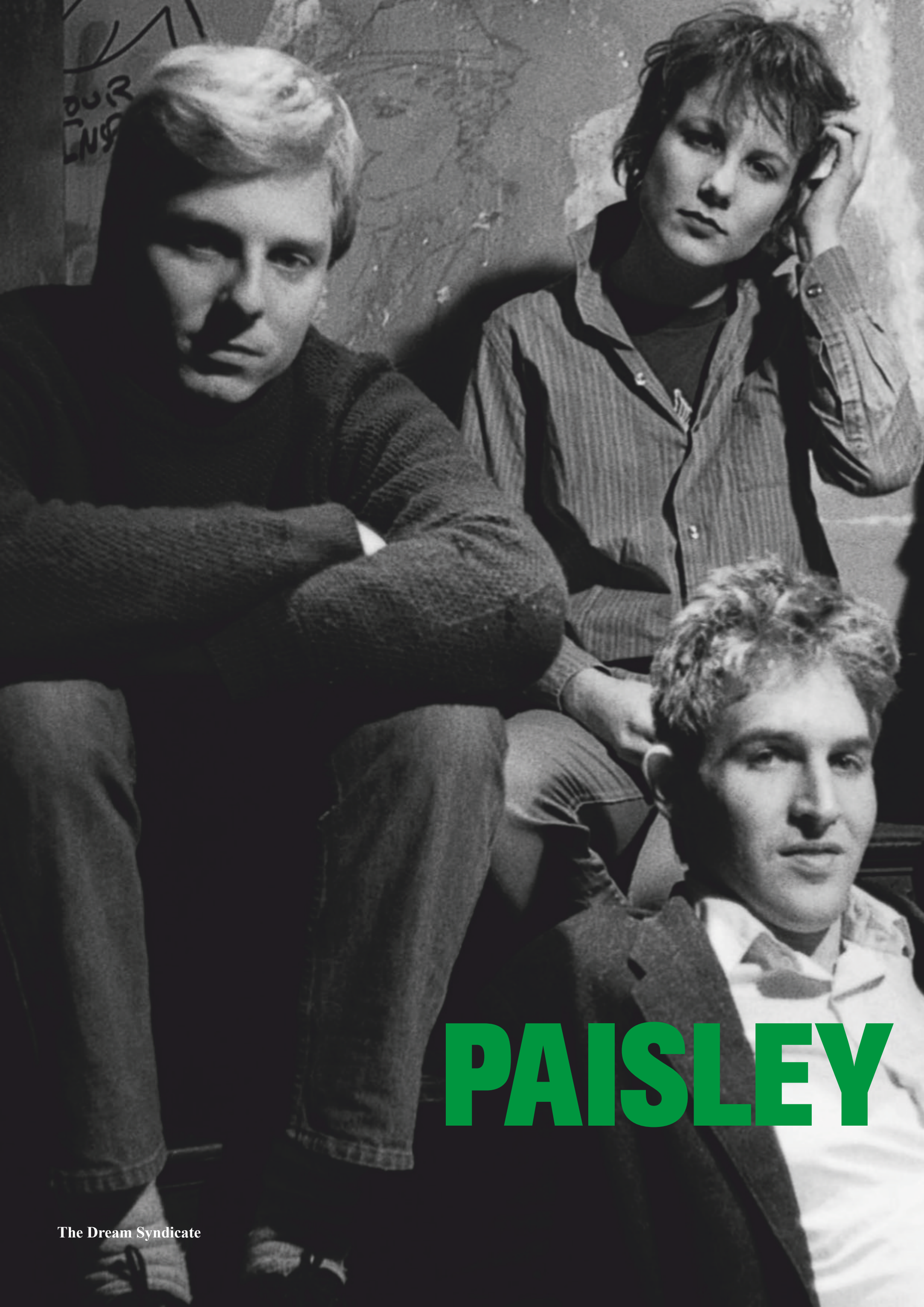
début du morceau "Fun House" ne sonne même pas comme une basse. Et comment Iggy trouve-t-il l'idée de ce *"look out"* sur la prise finale de "Loose" ? Comment, dès la première de "Down On The Street", il a eu l'idée de faire sonner sa voix comme un saxophone, annonçant la dernière partie de l'album et l'arrivée de Steve Mackay sur "1970" ? Ce *"lord"* hurlé de "TV Eye", comme un cri de guerre avant une charge de cavalerie ? Le mystère de "Fun House", sa magie, c'est la voie que les Stooges avaient trouvée pour leur musique. Iggy Pop : *"A nos débuts, on ne savait même pas jouer 'Johnny B Goode'. Il fallait bien qu'on trouve notre truc."* L'épure, l'osmose, leur simplicité sont si grandes qu'elles deviennent des menaces. Ce que les Stooges font durant des heures de studio, c'est retirer, retirer, retirer, pour préciser, intensifier. Répéter un geste jusqu'à atteindre son essence, c'est déshabiller le monde, y ouvrir une faille et nous faire apercevoir ce qui se passe en dessous. Avec "Fun House", les Stooges ont touché à l'énergie pure. Première piste d'un mystère résumé dans une phrase de "Dirt" : *"I'm the fire of life"*. L'autre enseignement de ces sessions, c'est les tempi auxquels les Stooges prennent leurs morceaux. Les premières prises sont lentes, très lentes, quasiment deux fois plus lentes que celles retenues sur l'album. Et la pression augmente graduellement, doucement. Ça, c'est leur funk. Iggy Pop : *"Scott est la pièce centrale du groupe. Scott, c'est Sugar Ray Robinson, Joe Louis."* Scott tient le groupe en tension, met le backbeat très au fond du temps, d'une précision redoutable. Le délié de ses roulements est inimitable, on y entend chaque mouvement distinctement, chaque coup porté. Peut-être est-ce parce qu'il a appris à jouer sur des bidons, qu'il gère autrement l'aspect physique de son instrument, ses rebonds, sa résonance. Ou simplement que ce mec savait se battre. On sous-estime Scott Asheton. C'est assurément l'un des grands batteurs de son temps.

Avec les accents de Dave Alexander, cette manière qu'il a de tordre la basse, c'est leur funk ! Quoi d'étonnant à ce que les autres jaillissent là-dessus, en cris, en explosion de fuzz, en incendie de wah-wah, en hurlement de saxophone. Deuxième piste : voici ce qui fait de "Fun House" l'œuvre la plus sexuelle de l'histoire de l'art. Car c'est ce qu'elle est. Que fait ce jeune homme torse nu sur la pochette ? Avec ses bras derrière la tête et ses gants argentés, les lèvres durcies par le plaisir, regardant le bas de son corps devenu une flamme qui n'est autre que son propre visage ? Un jeune garçon qui chante *"I'll stick it deep inside"*. Je vais le coller bien au fond de quoi au juste ? Henry Rollins :*"Une musique qui donne envie de se battre et baiser en même temps"*.

Le sexe et la prière

Ces deux pistes se rejoignent. Car la musique ne peut se comparer qu'à deux autres activités humaines : le sexe et la prière. Jouer en groupe, c'est créer ensemble une entité supérieure à soi, un corps commun qui va agir. C'est aussi résonner avec la création, parler son langage. Ce que les Stooges ont créé avec "Fun House", il est difficile de l'avouer, mais c'est une bite géante. Cette musique est la reconstitution à l'échelle minimale de l'instant de la création. Le Big Bang, le verbe, *"que la lumière soit"*. Nous sommes nés de cela, le monde aussi. Et au seuil de cette porte, les mots sont orphelins, l'écrivain ne peut plus rien. Seule la musique peut naviguer dans ces flots, ce qui existe derrière la matière. Voici dans quoi l'on se baigne en écoutant ce disque merveilleux. Bizarre, n'est-ce pas… On avait dit qu'écouter "Fun House" faisait complètement dérailler. ★

Coffret *"Fun House 50Th Anniversary Deluxe Edition" (Rhino)*



PAISLEY

The Dream Syndicate

David Roback, c'était le Andy Warhol de la scène

UNDERGROUND

Alors que David Roback, fondateur de **The Rain Parade**, **Opal** et **Mazzy Star** nous a quitté cet hiver et que **Dream Syndicate** a sorti un nouvel album, retour sur une **scène californienne miraculeuse** qui a influencé Prince en personne.

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Photo Lisa Haun/Michael Ochs Archives/ Getty Images

Paisley pack

10 albums à découvrir en chemise à motifs cachemire

The Dream Syndicate
"The Days Of Wine And Roses" *(1982)*

Premier de la bande à sortir un album (avec une pochette mythique), Dream Syndicate dépotait en mélangeant Velvet Underground, Dylan de 1966, et Neil Young avec Crazy Horse. Guitares folles, la voix si reconnaissable de Steve Wynn, et des compositions inoubliables ("Halloween", "Tell Me When It's Over", "That's What You Always Say", "The Days Of Wine And Roses")... L'un des plus grands disques de la première moitié des années 80.

The Rain Parade
"Emergency Third Rail Power Trip" *(1983)*

Du psychédélisme soft, lénifiant et cotonneux, à l'anglaise plus qu'à l'américaine, aux mélodies féeriques, qui aura une grosse influence sur certains groupes britanniques apparus plus tard. Sans aucun doute l'album le plus trippant de la scène Paisley.

The Three O'Clock
"Sixteen Tambourines" *(1983)*

Plus pop que psyché malgré un nom évoquant forcément The Strawberry Alarm Clock, les Three O'Clock lorgnaient vers la pop anglaise millésime 1966-67 pour cet album rafraîchissant et enjoué.

True West
"Hollywood Holiday" *(1983)*

Une reprise de "Lucifer Sam" de Pink Floyd première mouture donne le *la*, et les compositions de Russ Tolman et Gavin Blair tiennent sérieusement la route, comme en attestent "Hollywood Holiday", "And Then The Rain" ou "It's About Time". Ces grands oubliés du Paisley Underground sont à redécouvrir d'urgence.

The Long Ryders
"Native Sons" *(1984)*

La pochette est explicite : ce groupe se prend à la fois pour les Byrds et Buffalo Springfield, avec l'énergie du punk. Revivalistes très doués, les Long Ryders se distinguaient de leurs confrères par un amour immodéré de Gene Clark et Gram Parsons.

Bangles
"All Over The Place" *(1984)*

L'album le plus pop du mouvement Paisley, avec des chœurs à tomber à la renverse, des refrains lumineux, et de belles guitares. Plus The Mamas & The Papas que Pink Floyd période Syd Barrett, les Bangles étaient enchanteresses. Il se murmure que "Hero Takes A Fall" serait dédié à Steve Wynn. Une merveille injustement oubliée à cause du succès de l'album suivant, "Different Light".

Green On Red
"Gas Food Lodging" *(1985)*

De vagues souvenirs du psychédélisme subsistent grâce à l'orgue de Chris Cacavas, mais l'arrivée récente du guitariste surdoué Chuck Prophet emmène le groupe vers une americana pionnière et très tendue, qui sera l'influence majeure d'un groupe comme Uncle Tupelo. Belles compositions ("This I Know", "Fading Away", "That's What Dreams") et une splendide reprise du classique du mouvement des droits civiques, "We Shall Overcome".

Danny & Dusty
"The Lost Weekend" *(1985)*

Album mythique conçu comme un supergroupe Paisley avec Dan Stuart et Chris Cacavas (Green On Red), leur copain Steve Wynn (Dream Syndicate), Stephen McCarthy et Sid Griffin (Long Ryders). Une belle énergie, sans doute alcoolisée, au service de compos qui sont tout sauf des blagues ("Down To The Bone", "Song For The Dreamers", "Baby, We All Gotta Go Down"). Culte.

Opal
"Happy Nightmare Baby" *(1987)*

Le duo constitué de David Roback (ex-Rain Parade) et Kendra Smith (ex-Dream Syndicate), explorait un psychédélisme très sombre sur des tempos très lents, comme les prémices de Mazzy Star que Roback allait bientôt fomenter avec Hope Sandoval. Cet album mythique, bizarrement sorti chez SST, devrait être réédité dans les semaines qui viennent.

Mazzy Star
"She Hangs Brightly" *(1990)*

Feu David Roback poursuit ses obsessions Paisley alors que le Paisley Underground est mort. Avec de la slide et la voix langoureuse et ensorcelante de Hope Sandoval, le premier album de Mazzy Star lance la légende d'un groupe qui restera fondamentalement obsédé par le psychédélisme sixties, et qui ne sortira plus jamais d'album. Au grand désespoir de ses nombreux fans.
N.U.

L'un des plus grands disques de la première moitié des années 80

Le nom vient du projet expérimental dont faisait partie John Cale avant le Velvet Underground

ETATS-UNIS, DÉBUT DES ANNÉES 80. Après des années de domination new-yorkaise, c'est en Californie, et plus précisément à Los Angeles, que l'ébullition musicale est la plus riche. Le punk est passé par là et, à l'exception des Ramones, particulièrement le punk britannique. Certains groupes, comme les Dead Kennedys de San Francisco, ou X de LA, labourent ce sillon. D'autres seront plus influencés par la troisième vague punk anglaise, celle de Discharge ou de la scène *oi!*, qu'ils vont pousser dans ses ultimes retranchements : c'est la naissance du hardcore. D'autres musiciens, plus raffinés, ne se reconnaissant pas dans ce violent boucan joué à toute vitesse et sans la moindre mélodie, passent à autre chose. Influencés par l'esprit DIY du punk, ils décident de regarder dans le rétroviseur pour se ressourcer. Les Blasters ou Lone Justice (avant leur premier album), se penchent sur le rock'n'roll pionnier et quelques classiques country. X en personne forme un projet parallèle également country, les Knitters. Los Lobos mélangent rock roots et influences mexicaines. Le Gun Club propose un gumbo grandiose associant la férocité du punk avec la mythologie du blues d'avant-guerre, tout en reprenant un héros obscur et morbide du rock'n'roll, Jody Reynolds ("The Fire Of Love"). Les Plimsouls font une power pop nerveuse avec un Peter Case chantant comme John Lennon. Les Cramps, désormais installés à Los Angeles, poursuivent leur chemin entre rockabilly et garage. Les Unknowns marient la surf music à Roy Orbison. Une scène fabuleuse et protéiforme se développe aux antipodes de la new wave anglaise, régulièrement racontée avec son talent habituel par Philippe Garnier dans les pages de Rock&Folk, alors qu'il est correspondant à Los Angeles.

Nouveaux adeptes

Dans le même temps, d'autres zouaves se penchent sur le rock sixties, à tendance psychédélique. En particulier le grand David Roback, qui est mort en février dernier. Lui et son frère Stephen forment les Unconscious avec Susanna Hoffs, voisine de la fratrie. Susanna monte ensuite les Bangs, qui deviendront les Bangles. Les deux Roback, eux, lancent le projet **Rain Parade**, centre nucléaire d'une nouvelle scène qui sera ainsi décrite par un journaliste : le Paisley Underground (après avoir vu sur scène les Three O'Clock). *"David Roback n'était pas le meilleur des musiciens,* dit un ancien Green On Red, *mais c'est lui qui avait le plus d'idées. J'ai beaucoup d'admiration pour lui : c'était le Andy Warhol de la scène. Un homme compliqué* (les journalistes qui ont tenté de l'interviewer s'en souviennent) *mais très intéressant."* Rain Parade propose un psychédélisme doucereux, presque planant, gavé de mélodies et d'orgue, qui influencera grandement les Spacemen 3 ou les Stone Roses du début. Après un premier album parfait ("Emergency Third Rail Power Trip", récemment réédité), David Roback monte le très sombre et psychédélique **Opal** avec Kendra Smith (ancienne Dream Syndicate), bientôt remplacée par la jeune Hope Sandoval alors qu'Opal sera rebaptisé **Mazzy Star**. Le groupe sera le dernier à perpétuer l'esprit du Paisley Underground, rencontrant un succès énorme dans les années 90, décennie durant laquelle Mazzy Star sort des albums d'une beauté renversante ("She Hangs Brightly", "So Tonight That I Might See", "Among My Swan").

Autre homme clé de la scène Paisley : Steve Wynn. Il commence par jouer dans un groupe éphémère avec Kendra Smith et deux futurs membres de True West, Russ Tolman et Gavin Blair, puis lance **Dream Syndicate** (le nom vient évidemment du projet expérimental dont faisait partie John Cale avant le Velvet Underground) avec Smith et l'excellent guitariste Karl Precoda. En 1982, Dream Syndicate sort son premier album (le meilleur), "The Days Of Wine And Roses". C'est une déflagration, la critique est à genoux : Steve Wynn et ses acolytes secouent dans un même bocal Neil Young avec Crazy Horse, Velvet Underground, Television, et Bob Dylan période "Blonde On Blonde". Le groupe devient une légende à Los Angeles, et le Paisley Underground compte bientôt de nouveaux adeptes. Car l'intérêt de cette scène tient dans ses différences : Dream Syndicate ne ressemble pas à Rain Parade, qui ne ressemble pas aux **Long Ryders**... Ceux-là, menés par Sid Griffin et Stephen McCarthy, avaient débuté dans un groupe néogarage, les Unclaimed. Mais au moment de monter leur nouveau groupe, les influences ont changé : les Long Ryders étaient obsédés par les Byrds — Gene Clark en particulier —, les Flying Burrito Brothers de Gram Parsons, autre idole de Griffin, et Buffalo Springfield. Pas de psychédélisme ici, mais une version quasi punk du country rock des sixties. Leurs débuts discographiques (l'EP "10-5-60", les albums "Native Sons" et "State Of Our Union"), sortis entre 1983 et 1985

Photos archives Rock&Folk - DR

Prince qui nommera ses studios et son label Paisley Park a toujours affirmé avoir adoré cette scène

Photo archives Rock&Folk - DR

sont tellement excellents que le groupe frôle le succès mainstream avant de se séparer après un album raté en 1987, “Two Fisted Tale”, alors que leur genre musical est devenu passablement démodé.

Période magique

Tout aussi important dans la vague Paisley, **Green On Red**, groupe plus inclassable encore que les autres. Initialement baptisé les Serfers, il avait été monté à Tucson par un chanteur lettré (il aimait citer Jim Thompson, Charles Bukowski et Nathanael West) Dan Stuart et l’organiste Chris Cacavas. Après avoir déménagé à Los Angeles, où Stuart devient l’un des meilleurs amis de Steve Wynn, les Serfers s’appellent désormais Green On Red. Wynn sort le premier EP sur son propre label, Down There. L’ambiance y est psychédélique, mais s’efface avec le premier album du groupe, “Gravity Talks”, qui sort en 1983. Lorsque le guitariste Chuck Prophet le rejoint et enregistre avec lui le bijou “Gas Food Lodging” (1985), Green On Red trouve sa véritable identité : les paroles de Stuart comptent parmi les plus brillantes de sa génération, l’influence de Neil Young est palpable, l’orgue de Cacavas et les solos magiques de Prophet, entre Richard Thompson et Tom Verlaine, propulsent le groupe vers des sommets qui se développeront plus tard encore lorsqu’il sera totalement détaché de toute influence psychédélique. Ce sera la période magique de “The Killer Inside Me” (1987) et “Here Come The Snakes” (1989), alternant influences country et stoniennes. Green On Red aura probablement été l’un des groupes Paisley qui a su le mieux se réinventer avant de jeter l’éponge en 1992, Stuart enregistrant quelques rares disques en solo, Prophet entamant une longue carrière désormais riche de treize albums en comptant celui qui sort ces jours-ci (“Land That Time Forgot”).

Parmi les seconds couteaux, mais qui restent très intéressants, il s’agit de ne pas oublier **True West**, mené par un autre ami de Steve Wynn, Russ Tolman. Une fois de plus, Wynn a su être généreux, produisant son premier EP. Les deux premiers albums, “Hollywood Holiday” (1983), et “Drifters” (1984), sont deux joyaux indispensables pour tous les amateurs du genre Paisley. Sur “Hand Of Fate” (1986), True West bénéficie de la présence de Matt Piucci (Rain Parade), et Chuck Prophet (Green On Red), mais le groupe disparaît dans les limbes, avant que Tolman, bon songwriter, ne sorte des albums en solo sur New Rose...

Les **Three O’Clock**, eux, étaient sans doute les plus caricaturaux de la scène, mais ont enregistré de très bonnes choses. Après avoir joué dans un groupe à tendance garage, The Salvation Army, les membres changent de nom et incorporent le psychédélisme, mais surtout, des mélodies pop influencées par les Beatles psyché, voire les Monkees. L’EP “Baroque Hoedown” (1982), et surtout “Sixteen Tambourines” (1983), premier album sur lequel ils reprennent “In My Own Time” des Bee Gees période psyché baroque, restent de bons exemples des obsessions de la scène Paisley.

De cette scène, pourtant, un seul groupe aura connu le succès mondial : les **Bangles**. Susanna Hoffs était l’amie des frères Roback (on raconte qu’elle aurait aussi eu une liaison avec Steve Wynn), et monte les Bangs avec les sœurs Vicki et Debbi Peterson (une excellente compilation de leurs premiers singles, bizarrement intitulée “Ladies And Gentlemen... The Bangles!”, est sortie chez Omnivore en 2014). Le groupe est en plein revivalisme sixties avec le look ultrarétro qui va avec, mais les Bangs ne s’intéressent guère au psychédélisme : elles ont une vénération pour les harmonies vocales des Mamas And The Papas, qu’elles reproduisent à merveille. Les chœurs des Beach Boys ne leur déplaisent pas non plus, ainsi que les titres les plus mélodiques. Forcées de changer de nom car il existe déjà, à New York, un groupe jouant sous le même patronyme, les Bangs deviennent les Bangles, et trouvent finalement la bassiste Michael Steele, qui restera durant toute la carrière connue des filles. Lorsque sort leur premier album, sur une major (“All Over The Place”, 1984), c’est un choc : elles jouent très bien (sur scène, elles étaient formidables), savent composer des pépites (“Hero Takes A Fall”, “Dover Beach”, “James”, et le somptueux “More Than Meets The Eye”, avec ses arrangements de cordes et ses chœurs célestes). En plus de cela, elles savaient toutes chanter divinement, prenant le micro à tour de rôle pour se rejoindre dans des harmonies effectivement pas entendues depuis celles de Mama Cass et Michelle Phillips. Sauf que les Bangles chantaient à quatre voix... On connaît la suite : succès mondial avec “Different Light” (1985), plus lisse, compositions offertes par Prince (celui qui nommera ses studios et son label Paisley Park a toujours affirmé avoir adoré cette scène, qui serait responsable de l’orientation psyché de “Around The World In A Day”), la reprise très astucieuse d’un machin écrit en 1984, “Walk Like An Egyptian”. Puis les Bangles ont succombé à l’appel du mainstream, et lorsque le nouveau rock indé US puis le grunge ont pris les rênes, elles sont passées à la trappe. Il ne faut pas oublier le talent exceptionnel qu’elles ont montré à leurs débuts, ni qu’elles furent les seules de l’éphémère mouvement Paisley Undeground à devenir des stars mondiales.

L’esprit originel

2020... David Roback, grand manitou de la scène, est mort, Mazzy Star ne fera plus jamais de disque. Steve Wynn, lui, a reformé le Dream Syndicate — dissous en 1988 — il y a quelques années, et a publié deux très bons albums : “How Did I Find Myself There?” (2017), mélancolique et, étonnamment, presque shoegaze, et l’an dernier “These Times”, qui renouait avec l’esprit originel du premier album. Aujourd’hui, Dream Syndicate sort “The Universe Inside”, album très expérimental avec des morceaux oscillant entre sept et vingt minutes. Retour d’acide ? ★

Photo DR

“Le Godfather du punk, c’est moi”

MARC BOLAN & T.REX

Un album réunissant Nick Cave, Elton John et U2 rend hommage à **T.Rex**. Ce qui honore surtout **Marc Bolan** ce sont ses chansons, et son parcours, tordu, flamboyant, dramatique.

PAR BENOIT SABATIER

TROP DE CRIS, SIFFLEMENTS, VACARME, LANCERS DE SOUTIFS : chargé d’introduire T.Rex sur scène, Bob Harris, DJ de la BBC, ne peut remplir sa mission. Nous sommes le 19 octobre 1971, à Portsmouth. C’est la première date du “Electric Warrior Tour”, c’est aussi l’explosion d’un phénomène incontrôlable : la T.Rextasy. Harris, dans le livre “Bolan” de Mark Paytress, se souvient : “*Après le concert, dans les coulisses, nous buvons des verres avec les beautés ramenées par les roadies avant de prendre la direction de la sortie. Le portier nous avertit :* ‘J’attendrais si j’étais vous’. *Nous ouvrons quand même, mais là… C’était comme si le public, dans son intégralité, nous attendait derrière la porte, déchaîné ! Il a fallu appeler la police pour qu’elle nous escorte, le plus effrayant étant que toutes les filles brandissaient leurs ciseaux pour prélever couper une mèche de Marc. Nous parvenons à atteindre nos véhicules : tout avait été arraché, plaques d’immatriculation, essuie-glaces, enjoliveurs, réquisitionnés comme souvenirs. Une fois à l’abri dans nos voitures, une masse de visages s’agglutine contre les vitres, des dizaines de personnes sautent sur le capot et le toit. Une nouvelle stratégie est imaginée ce soir-là : à la fin du concert, désormais, le dernier accord de guitare continuera de résonner pendant que le groupe fuira en quatrième vitesse*”. En avant pour la T.Rextasy, une hystérie jamais atteinte depuis la Beatlemania. T.Rex a débuté en 1971 avec un numéro un, “Hot Love”. Enchaîné avec un autre numéro un, “Get It On”. Place ensuite à l’album “Electric Warrior” : numéro un. Le groupe de Bolan devient le plus gros vendeur britannique. Le magazine pour ados “Jackie” croule chaque semaine sous huit cents lettres de fans. Bolan s’autoproclame “*Prophète de la nouvelle génération*”, se paye une Rolls blanche, plusieurs brouettes de guitares, effaçant son passé pour jaillir comme *guerrier de l’électricité*. Pourtant, quand il invente à vingt-trois ans le glam rock, Marc Bolan en est à sa énième réincarnation.

Photo Keith Morris/ Getty Images

“Sans manquer de respect à David, il est beaucoup trop tôt pour le mettre au même niveau que moi”

Fils de camionneur, Mark Feld, ado, se cherche un style, passant du rock’n’roll au skiffle, du mouvement mod au folk. A dix-sept ans il est présenté, avec un autre gamin prometteur (David Jones), à l’éditeur des Beatles. *“Sortez-moi ces connards à cheveux longs d’ici !”*, les deux bizuts sont dégagés. Le manager des Yardbirds, Simon Napier-Bell, le récupère, le prenant sous son aile et dans son lit. *“Dans les années soixante, il était difficile d’avoir une relation avec quelqu’un sans que ce soit sexuel, autrement, vous n’entriez pas dans l’esprit de la décennie”*. Le manager intègre Marc à un de ses groupes, John’s Children, des furieux — les membres se battent sur scène, répandent du faux sang, cassent leurs instruments, posent à poil dans les journaux. Marc s’éclate, écrit “Desdemona” (*“Soulève ta jupe et envoie-toi en l’air”*), censurée par la BBC, et se barre au bout de quatre mois — ce groupe est plus taillé pour le bordel que la gloire. C’est l’été 1967, l’été de l’amour, Bolan flashe maintenant sur Ravi Shankar et Syd Barrett, changeant de panoplie pour devenir hippie, critiquant *“la civilisation plastique”*, devenant un végétarien fanatique, recrutant un joueur de bongos, créant Tyrannosaurus Rex. Un ami lui ouvre les portes de l’underground (le DJ John Peel), un apprenti-producteur le signe (Tony Visconti). *“Quand je lui ai dit que je voulais le produire, Marc a répondu :* ‘Tu es le huitième cette semaine ! Il y a même eu John Lennon hier !’ *Le premier d’une longue liste de mensonges...”* Voilà Visconti aux manettes, pour des albums dont les titres (le premier : “My People Were Fair And Had Sky In Their Hair... But Now They’re Content To Wear Stars On Their Brows”) résument le *bad trip* : du folk hippie sous influence Hobbit. Bolan se maque avec une ex de Syd Barrett, June Child, qui gère ses affaires d’une main de fer. Le couple est invité à la campagne dans la demeure d’Hermione, la copine du copain Bowie. Marc se pointe avec un photographe, profitant de l’occasion pour poser dans ce lieu splendide. Il a quand même apporté un cadeau. Un Stylophone. Celui qui servira à composer “Space Oddity”.

Et voilà Bowie, jusqu’ici distancé par son camarade, décrochant son premier succès. Bolan est vert : qu’est-ce qu’il lui a pris d’offrir ce foutu Stylophone ? Visconti produit “The Prettiest Star”, Marc et sa guitare sont invités à la session. *“L’atmosphère était particulièrement détendue,* se rappelle le producteur, *jusqu’à ce que Marc débarque avec June : là, ça s’est considérablement refroidi. Il a créé ce magnifique solo de guitare, puis a remballé ses affaires. Avant de partir, June se tourne vers David :* ‘Ta chanson, c’est de la merde, mais il y a quand même la guitare de Marc’, *et les deux sont sortis”*.

L’avènement du glam rock

Ses albums plafonnent à 20 000 ventes, Bolan comprend qu’il lui faut une nouvelle transformation. Il est temps de laisser tomber les gratouillements acoustiques, les histoires d’elfes et gnomes magiques. Clapton lui montre comment passer à l’électricité, ce que Marc met en pratique avec le quatrième Tyrannosaurus Rex, le splendide “A Beard Of Stars”. Au même moment, en juin 1970, Mungo Jerry cartonne avec “In The Summertime”. Napier-Bell, langue de pute, lance : *“Ce qui a fait de Marc une star, c’est Mungo Jerry, pas Marc Bolan”*. Traduction : copié, Marc s’inspire à son tour du succès de “In The Summertime”. *“Les gens nous ont associés au Flower Power, c’est révolu, je veux qu’on nous voie sous un jour nouveau, avec changement de label, de musique et de nom”*. T.Rex sort l’électrisant “Ride A White Swan” le 9 octobre 1970. Numéro deux des charts. Bolan : *“Je me suis soudainement connecté à ce canal mental qui fait d’un disque un succès, je n’ai plus de barrières, je vais pouvoir écrire des hits éternellement.”* L’album qui suit, le superbe “T.Rex”, montre également un changement de look — maquillage et androgynie. Et puis c’est la T.Rextasy, les filles hurlent, Top Of The Pops les réclame, Bolan dévalise Alkasura et Granny Takes A Trip, s’exhibe avec paillettes, satin et velours — l’avènement du glam rock. En quoi consiste ce son nouveau, puissant, époustouflant ? Bolan avait planqué sa passion pour le rock’n’roll fifties sous un tapis persan, il la projette en avant, pillant Chuck Berry, Eddie Cochran et Elvis pour les remettre au goût du jour, avec sexualité funky et production *up-to-date* de Visconti, à la fois directe et grandiose. Le tout porté par un chanteur charismatique, provocateur, glamour, dévastateur.

John Peel est éjecté de son entourage, troqué contre Ringo Starr. Voilà maintenant Bolan à l’assaut des Etats-Unis, avec comme nouvelle arme secrète la cocaïne. Cinq mille fans l’acclament au Hollywood Palladium de Los Angeles, parmi lesquels Mick Jagger. A New York, Marc célèbre prématurément son triomphe en balançant des dollars de sa terrasse d’hôtel. Il joue le soir même au prestigieux Carnegie Hall. Son manager, Tony Secunda, raconte: *“Il n’avait trouvé que de la mauvaise coke, s’était sifflé deux bouteilles de champagne, est entré sur scène portant son T-shirt Marc Bolan et s’est rétamé face contre terre. Paul Simon, dans le public, m’a dit qu’il avait rarement vu concert plus merdique”*. De retour en Angleterre, T.Rex se rattrape à Wembley devant 16 000 dévots. Iggy Pop est dans la place, Ringo Starr filme l’événement — le film “Born To Boogie”. Bob Harris, qui présentait le show de Portsmouth : *“Ses poses de star, celles qu’il réservait à la scène et aux sessions photo, il les faisait maintenant quand on n’était que tous les deux ! Hé, mec, c’est moi, tu te rappelles ?”* Bolan déclare à un journaliste *“Eh bien, je suis toujours le même petit garçon, j’ai pas changé, en réalité”*, avant de se comparer à Dylan et Lennon. Lennon répond : *“J’aime bien* ‘Get It On’, *même si je ne vois pas ce qu’il y a de nouveau. C’est lui qui nous colle au train, pas le contraire !”* Marc a trouvé des interlocuteurs à son niveau, il s’en prend maintenant aux Rolling Stones. *“Ce n’est plus un groupe si important. Ils ont perdu la connexion avec les gamins de seize ans”*. Il les accuse d’avoir pompé le début de “Tumbling Dice” sur “Get It On”. “*Rien d’intéressant n’est apparu ces derniers temps*, riposte Jagger deux semaines plus tard. *Je ne vais pas jouer dans des petites villes devant des enfants de dix ans, je l’ai fait, c’est bon.*”

Tous prétendent au titre de rois du glam

Il est temps de donner une suite au triomphal “Electric Warrior”. Voilà Bolan et son équipe en route pour le château d’Hérouville. *“On y a été en limousine*, se rappelle Visconti. *Marc était bourré. C’était le matin, il finissait une bouteille de cognac. Soudain, il se met à chanter un truc,* ‘I’m an old boon dog from the boon docks’, *nous demande de reprendre en chœur. Aïe. Il est à côté de ses pompes. On se regarde, consternés, alors Marc nous aboie dessus, la bave aux lèvres. Voilà comment a été lancé* ‘The Slider’.” L’album sort en juillet 1972. Cent mille ventes les quatre premiers jours, puis tassement. T.Rex n’est plus le seul dans la course. Gary Glitter, Alice Cooper, Slade, The Sweet, Roxy Music, tous prétendent maintenant au titre de rois du glam. David Bowie aussi : sorti cinq semaines avant “The Slider”, “The Rise And Fall Of Ziggy Stardust And The Spiders From Mars” remporte tous les suffrages.

Photo Fiona Adams/ Getty Images

Au bonheur des glams

Discographie sélective

Sept albums pour cerner le talent de Bolan et T.Rex ? Autant que ce soit ceux-là. Du folk électrifié au boogie bardé de violoncelles. Tout un *proglam* ! PAR JÉRÔME SOLIGNY

"A Beard Of Stars" *(1970)*

Marc Bolan s'est levé en deux temps. Il a d'abord joué de la guitare électrique pour la première et dernière fois sur un album de Tyrannosaurus Rex, à l'occasion de l'enregistrement de "A Beard Of Stars", et notablement de la chanson "Elemental Child" dont le lutin à la coupe afro ne mettra le solo très délayé en boîte qu'au bout de dix prises. L'album final du duo sous son nom à rallonge est également le premier avec Mickey Finn, percussionniste à belle gueule — successeur de Steve Peregrin Took —, sorte de faire-valoir sur scène dont les débuts en studio (Trident) seront laborieux. Curieusement, "By The Light Of A Magical Moon", une des merveilles de la face A, floppera en single, et c'est le 33 tours en entier qui mettra le feu aux poudres.

"T.Rex" *(1970)*

Pour le premier des trois chefs-d'œuvre du groupe, publiés en rafale entre 1970 et 1972, Bolan a estimé que la suggestion de Tony Visconti de raccourcir son nom était bonne. Cette épuration trouve également un écho dans la musique qui, sur les mêmes bases de composition (suites d'accords simplissimes, descentes chromatiques dans la plupart des titres), évolue de folk tolkiennisant à une sorte de rock de chambre minimaliste. Beaucoup de refrains sont renforcés par Howard Kaylan et Mark Volman, deux ex-Turtles aux voix aiguës. Hormis "The Wizard", "T.Rex" ne propose que des chansons courtes (aucune n'excède trois minutes), une quinzaine de perles magiques dont celles habitées par le blues "One Inch Rock", ou l'idée que Marc Bolan, admirablement servi par Visconti, se fait du classique ("Diamond Meadows").

"Electric Warrior" *(1971)*

Cette fois, Bolan est bien debout dans ses souliers Anello & Davide ! Fin 1970 et début 1971, il a largué deux bombes sur l'Angleterre. Avec "Ride A White Swan", il a défini les contours du glam classe, et avec "Hot Love" décroché son premier numéro un. La suite sera fugitive, mais intense. "Electric Warrior" est l'album iconique de T.Rex, un sans-faute, de la pochette intérieure (signée George Underwood) à la qualité des onze compositions. Marc exploite à fond ses talents dont il connaît les limites, invente le folk qui fait bander ("Cosmic Dancer", "Life's A Gas") et, avec une vraie rythmique (Steve Currie à la basse et Bill Legend aux fûts), il fait le coq rock ("Jeepster", "Get It On"). Les charts tremblent comme jamais depuis les Beatles, et le futile devient crucial.

"The Slider" *(1972)*

Début 1972, l'ambiance est moyenne pendant les quelques jours que T.Rex et Tony Visconti passent au château d'Hérouville. C'est Marc Bolan qui paie les séances (pour son propre label) et, le cognac dès le matin le rendant irascible, il flique son personnel à mort : hors de question de traîner à table. "The Slider" est encore plus pop que son prédécesseur, comme en attestent ses deux singles qui se classent aussitôt numéro un ("Telegram Sam", "Metal Guru"). Visconti a solidifié son mur de son à lui (les cordes doublent les riffs de guitare) et Bolan, songwriter au talent insolent ("Baby Boomerang", "Spaceball Ricochet"), tutoie les étoiles. Il en colle aussi sur ses joues dès qu'il grimpe sur les planches où, tout satiné et désormais perché sur des platform shoes, il caracole et minaude. Les gamins l'adorent et il sort par les trous de nez des parents et des vieux de la presse. En rock, c'est toujours bon signe.

Les gamins l'adorent et il sort par les trous de nez des parents et des vieux de la presse. En rock, c'est toujours bon signe

"Tanx" *(1973)*

Après quatre singles consécutifs classés numéro un en son pays, Marc Bolan cale à la deuxième place du Top avec ce qui est peut-être sa meilleure chanson : "Children Of The Revolution". A moins que ce ne soit "20th Century Boy", parue en 45 tours début 1973. Comme s'il en avait d'autres en réserve, elles ne figurent pas sur "Tanx", en partie enregistré en France, comme son prédécesseur. L'album reste digne, même s'il souffre d'une baisse de régime (alors que Bolan prend du poids...). Cette année-là et les deux suivantes, T.Rex va s'épuiser à essayer (en vain) de conquérir le marché américain, et son chanteur va y laisser des plumes et son trop-plein d'arrogance.

"Futuristic Dragon" *(1976)*

Ses mid-seventies d'errance artistique et la perte de Tony Visconti en chemin — parti (re)produire David Bowie — auraient pu être fatales à Marc Bolan mais, alors que personne n'aurait misé sur lui en 1976, il va réunir cette brassée de chansons honorables, sous le nom "Futuristic Dragon". Desservies par une production moyenne (la sienne), mais bénéficiant des présences de sa compagne Gloria Jones (aux chœurs) et de Jimmie "Bridge Over Troubled Water" Haskell aux arrangements de cordes, certaines compos vont tirer leur épingle d'un jeu dont il n'est plus maître ("Chrome Sitar", "New York City"). Car quoi que laisse entendre la pochette illustrée par George Underwood, Bolan ne chevauche plus grand-chose, et le voir souffler sur les dernières braises du glam des cendres duquel naît alors le punk n'inspire d'indulgence à aucun jury.

"Dandy In The Underworld" *(1977)*

Pas la peine d'exagérer : l'ultime album studio de T.Rex ne vaut pas "Abbey Road", le dernier des Beatles (oui, on sait "Let It Be" est sorti après, mais a été enregistré avant) et pas non plus "Blackstar" que Bowie, très chic, a fait déposer dans les bacs deux jours avant son grand départ. Sa chanson-titre, pourtant habilement tournée, n'a pas non plus atteint le haut des charts alors qu'elle avait tout pour. Mais voilà, un poil meilleur que son prédécesseur, "Dandy In The Underworld" a été synonyme de retour en grâce pour Bolan qui, adulé par de jeunes fauves, tournait avec les Damned au moment de sa sortie. Beaucoup de ses dernières chansons démontrent qu'il était incapable d'évoluer, mais il maîtrisait ce qu'il savait faire : du rock frimeur, du boogie de tête de gondole, de la poésie de pacotille comme on aurait aimé en apprendre à l'école. Petit Marc est mort le 16 septembre 1977 avant l'aube, alors qu'il reprenait du poil de la bête ; froissé dans de la tôle, avec quelques verres dans le nez, au pied d'un arbre, après avoir heurté un poteau du côté de Barnes. Gloria conduisait leur Mini 1275 GT (pas Cooper) et en a réchappé.

Photo Michael Putland/ Getty Images

Bolan rêve d'un futur flamboyant, mais s'installe dans la nostalgie

Citant T.Rex dans sa chanson "All The Young Dudes" (écrite pour Mott The Hoople), Bowie pousse plus loin l'outrance vestimentaire, l'étrangeté. Il continue de déclarer : *"Marc est mon seul ami dans le business"*, Bolan ne lui retourne pas le compliment : *"Sans manquer de respect à David, il est beaucoup trop tôt pour le mettre au même niveau que moi. Mais bon, je n'ai pas écouté ses derniers albums..."* *"Après* 'Electric Warrior', *l'innocence et l'innovation ont laissé place au calcul : T.Rex est devenu une formule"*, se désole Visconti. Une formule qui fonctionne encore à plein régime, avec "Telegram Sam", "Metal Guru", "Children Of The Revolution", "20th Century Boy"... "Tanx" reste en 1973 d'un niveau époustouflant, mais la pochette montre un chanteur empâté, un freak usé. Visconti s'inquiète, va lui rendre visite. *"Il me dit de me servir à boire dans le frigo. J'ouvre, il y avait dix bouteilles de champagne. Et un gros poulet ! Lui, le végétarien fanatique !"* L'ancien hippie voit désormais un monde en guerre : *"Je ne suis plus opposé à manger des animaux dans la mesure où, eux, ils se gêneraient pas pour nous bouffer"*. Une chose angoisse encore davantage Visconti : *"Sa façon de communiquer : du charabia."* L'été 1973, Bolan perd son dernier filet de sécurité : il se sépare de sa femme June. Puis sort avec Gloria Jones, sa fameuse choriste. Il cachait ses excès à June, pas à Gloria. Mickey Finn, aux congas : *"Backstage, je n'avais jamais vu de telles montagnes de cocaïne"*. Lors d'un concert à Portland, suite à un solo interminable en plein milieu de "Jeepster", Marc s'arrête pour accorder sa guitare, à plein volume : le bassiste et le batteur mettent fin à la chanson. Sortant de ses gonds, le chanteur fonce sur les deux musiciens et leur hurle devant le public : *"Vous êtes virés ! Virés !"*. En fait, c'est Warner qui vire T.Rex : *"Promouvoir Marc aux États-Unis nous coûte une fortune, des dépenses improductives."*

Marionnette grassouillette

Il faut changer d'air. Direction les studios Musicland, à Munich. Bolan promet un nouveau style, "*space age funk*", "*interstellar super soul*". Maintenant obsédé par la production, il rend Visconti chèvre. *"Je devais m'asseoir avec lui pour le regarder toute la nuit refaire un solo de guitare de quinze secondes."* Quand le producteur fait remarquer au musicien qu'il est désaccordé, Bolan lui tient tête : c'est lui qui sait. Il va jusqu'à amputer le tarif de Tony, qui touchera désormais un pourcent sur les royalties, au lieu de deux. "Zinc Alloy And The Hidden Riders Of Tomorrow" tout juste terminé, Visconti reçoit le coup de fil d'un gars qu'il a lancé : Bowie le réclame pour mixer "Diamond Dogs". Le producteur ne travaillera plus jamais avec Bolan. La presse flingue "Zinc Alloy And The Hidden Riders Of Tomorrow", qualifié de *"glittering chipolata sausage"*. Mickey Finn : *"Marc n'arrivait pas à changer de formule. Il le faisait dans sa tête, mais musicalement, ça restait trop similaire"*. Reste une solution : fuir. Il se barre avec Gloria, plus d'un an, passe de Paris à la Côte d'Azur, Nice, Monaco, l'Espagne, Londres, Chicago, Los Angeles. Le monde veut du Kiss, lui rêve de Can et Funkadelic. Il sort "Bolan's Zip Gun", personne ne s'en aperçoit, même pas lui, trop occupé à se défouler sur Gloria. *"Ses frustrations se retournaient contre moi, mais je comprenais combien ça pouvait être douloureux d'avoir été la star la plus adulée et, soudainement, plus personne n'aime ce que vous faites"*. Lennon met fin à son Lost Weekend, rentre à New York : Bolan prend sa place aux côtés d'Harry Nilsson, Ringo Starr et Keith Moon. Comment ingurgiter de telles quantités de cognac, vodka et bourbon ? En épongeant avec la coke. Marc ne relève ses narines que pour de rares déclarations qui laissent dubitatifs — *"Je reste bisexuel, mais je pense qu'en réalité, je suis quand même plus hétéro, parce que j'adore les nichons"*. Il annonce la mise en chantier de "Billy Super Duper", *"un teenage opéra punkisant,* 'Orange Mécanique' *au XXVe siècle"*, retourne à Munich. Steve Currie, bassiste, confie : *"Un soir, après une session, je le trouve dans le couloir de l'hôtel, en larmes : il sentait les vibrations des personnes massacrées par les nazis"*. Donovan le croise : *"Il me parle avec enthousiasme de ses projets avec Bowie, quand un docteur se pointe, lui baisse son froc en pleine discussion, lui pique le cul avec une aiguille géante. Marc a remis son fut' tout en continuant de me parler joyeusement"*. Gloria va accoucher, le couple revient s'installer à Londres pour la naissance de son enfant, Rolan. "Billy Super Duper" ne sort pas : à la place, l'honnête "Futuristic Dragon" — gros flop. Bolan rêve d'un futur flamboyant, mais s'installe dans la nostalgie et le révisionnisme : *"Ma chanson* 'London Boys' *parle de l'époque où, à quatorze ans, j'étais le roi des mods."* Il promet des albums grandioses, avant-gardistes, alors qu'il se fait traiter par les médias de *"vieille tarte fanée"*, de *"marionnette grassouillette"* et qu'il se prend un pain lors d'un concert à Manchester par un jeune qui lui hurle : *"Tu vaux rien par rapport à Bowie !"*

Drôle d'adieu

Voilà qu'explose maintenant un mouvement qui le fait définitivement passer pour un has been : *"Ce soi-disant truc punk, ça vend rien, les kids n'en veulent pas."* Changement de stratégie, Bolan décide de s'en attribuer la paternité : *"Le Godfather du punk, c'est moi"*. Pour lancer son nouvel album, "Dandy In The Underworld", il joue au Roxy, devant des Sex Pistols, embarquant pour sa tournée les Damned — les punks le rejoignent sur scène pour treize minutes dévastatrices de "Get It On". Marc retrouve de sa superbe, d'autant plus qu'il a maigri et stoppé les excès. On lui offre un show télé, "Marc", deux millions de téléspectateurs chaque semaine. Il invite Siouxsie And The Banshees, Generation X, The Jam, The Boomtown Rats, cabotinant, s'éclatant. Il n'y a qu'une émission où l'ambiance est moins relax : celle où Bowie vient chanter "Heroes". Lutte d'ego, chacun joue un morceau, et l'émission se termine en duo, avec Bolan qui trébuche hors cadre et Bowie qui rigole, enfin. Drôle d'adieu. Elvis meurt le 16 août 1977, Marc est sous le choc. *"Si je le rejoignais aujourd'hui, je n'obtiendrais qu'un paragraphe en page trois"*. Il le suit un mois plus tard et fait la une : *"Marc Bolan tué dans un accident de voiture."* Ils ont passé la soirée à faire la fête avec des amis, Gloria les ramenait à la maison, elle a percuté un arbre. A l'enterrement : David Bowie, effondré. Il a perdu un copain mais surtout son rival préféré. ★

Album *"Angelheaded Hipster – The Songs Of Marc Bolan & T.Rex" (BMG)*

Pour les fous du Bolan

Bien barré dans sa tête, réceptacle de ses propres contes et légendes, Marc Bolan a poussé le vice jusqu'à publier "The Warlock Of Love", chez Lupus, en 1969. En moins de soixante-dix pages de poésie, le barde faisait cohabiter créatures fantastiques et démons en tous genres. La presse va ironiser, mais l'objet, à l'époque, s'écoulera à près de cinquante mille copies, un record pour ce type de littérature, rédigée par un musicien encore loin d'être une vedette à l'époque. L'ouvrage a été réédité deux fois, mais seule la version originale est prisée des fans (comptez 750 euros pour un exemplaire en très bon état, et plus du quadruple avec une griffe de l'auteur). JS

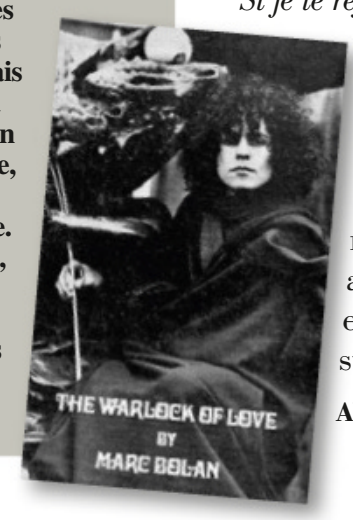


Photo Michael Putland/ Getty Images

On ne l'appelle que maestro

ENNIO MORRICONE

Le chef d'orchestre romain aux 500 musiques de film est mort à l'âge de 91 ans.

PAR PATRICK EUDELINE

C'ETAIT LOUIS ARMSTRONG ET PERSONNE D'AUTRE. Il y avait bien eu Bix Beiderbecke, — un Blanc… — Kid Ory ou King Oliver, le premier maître. Mais le roi, en ces glorieuses années trente, c'était Louis. Il avait fait sortir la trompette hors des fanfares et des bouges de Storyville. Il en avait fait… le jazz. Presque tout seul. Et il chantait comme personne. Louis Armstrong était le héros du père d'Ennio Morricone, Mario. Lui-même trompettiste. De jazz, certes… mais blanc comme Bix ou Paul Whiteman, et italien. A Rome, il joue dans les salons de thé de son quartier natal, le Trastevere, appartient à des fanfares de jazz comme à des combos de chanson napolitaine ou de musique de chambre. En fait, il joue partout, sans exclusive. Dès que cela peut faire vivre sa famille.

Né en 1928, le jeune Ennio a douze ans à peine quand son père l'inscrit à l'Académie nationale Sainte-Cécile de Rome. Il est le plus doué des cinq enfants. Le père lui a tout appris, piano comme bugle ou trompette. Ennio Morricone n'a pas vingt ans qu'il enchaîne les prix. Composition, arrangements, direction d'orchestre... C'est un musicien total. Déjà, c'est sa vie. Rien d'autre ne comptera. Il se lance en 1954. Musique légère et jazz facile sont dans l'air du temps. Rome ressemble à un film de Fellini et déjà, dans les caves, suivi par de nombreux ragazzi roulant en Paloma Flash ou Flandria, le jeune Celentano hurle comme Little Richard. Pardi ! Il sait qu'étant italien, pays du bel canto, il lui faut en rajouter pour être crédible. C'est la dolce vita. A Paris, c'est à Saint-Germain-des-Prés que les choses se mettent en place. Et bientôt, près de la Trinité.

Mais Ennio Morricone est loin de tout cela. Il rêve de musique spectrale, même si le terme n'existe pas encore, écoute donc Stockhausen, Ligeti et Berio, les précurseurs, veut dépasser les dodécaphonistes et s'intéresse aux balbutiements de la musique électronique. Il compose dans cet esprit. En 1966, il rejoindra le groupe de recherche avant-gardiste Nuova Consonanza alors même qu'il compose au quotidien twists et slows à gogo. Toute sa vie — comme Kurt Weill avant lui —, il fera la différence entre la musique de commande (les films et les chansons) et la musique absolue, composée sans frein, sans restriction ni diktat. Entre *musica assoluta* et *musica applicata*. Jamais, il ne renoncera à composer *pour lui.* Très vite, comme Pierre Schaeffer en France et Joe Meek en Angleterre, il travaille pour la radio. Il n'y a que là que ses excentricités peuvent être accueillies. La radio est en quête de sons nouveaux. Mais cela reste marginal.

Photo Mondadori/ Getty Images

Photo Luciano Viti/ Getty Images

“Et Pour Quelques Dollars De Plus”, “Le Bon, La Brute Et Le Truand” et “Il Etait Une Fois Dans L’Ouest”, imposent définitivement l’homme et le style

Bientôt, il vit le même dilemme que Kurt Weill quelques décennies plus tôt. L’avant-garde, et même la grande musique, ne fait pas vivre son homme et encore moins sa famille, surtout quand on ne veut pas être un simple interprète. Ce qu’on demande, c’est de la musique facile. Du moins en apparence. Alors, comme John Barry ou Burt Bacharach, il conjugue une harmonie sophistiquée — les jazz boppers en ce domaine semblent alors n’avoir aucune limite ! — et des mélodies, une construction plus familière à l’oreille.

Il est engagé par la RAI. Ce qui lui en ouvre des portes, c’est une multitude de chefs-d’œuvre qui sortent alors sans qu’Ennio s’en rende vraiment compte. Il fournit, et advienne que pourra. En fait, rock et twist ont tout bousculé via la radio toute puissante, Morricone — comme un Michel Legrand en France — se retrouve à travailler pour elles. “Se Telefonando” pour Mina (adapté ici par Françoise Hardy, “Je Changerais D’Avis”), “Fatti Mandare Dalla Mamma A Prendere Il Latte” pour Gianni Morandi, “Sapore Di Sale” pour Gino Paoli (et que l’on entend dans “5x2”, le film de François Ozon), “T’Ho Conosciuto”, “O Mio Signore” pour Edoardo Vianello, “Il Mondo” pour Jimmy Fontana (et ici par Hervé Vilard) ou même pour Paul Anka avec “Stasera Resta Con Me”. Que des hits ! Et des chefs-d’œuvre, certes. Des mélodies immortelles à un cœur de rocker. Et, quand même, des audaces harmoniques (ce piano bizarre dans l’immortel “Sapore Di Sale”, cette trompette...) parce qu’on ne se refait pas. Mais le dernier à être persuadé de cette originalité est Morricone lui-même. On lui propose sa première musique de film “Il Federale” de Luciano Salce. Pour Milva, diva mondiale, il compose

un album : “Dedicato A Milva Da Ennio Morricone”. Trop de violons sans aspérités, trop de passages parlés, de ballades banales, trop de... trop de tout. Une ou deux chansons (“Dio, Uno Di Noi” et son Hammond) sont à sauver, quelques idées d’arrangements, quelques échos outrés aussi, mais Morricone semble perdu pour la cause.

Après la tentation Las Vegas, c’est Sergio Leone qui le sauve. Il avait déjà fait appel à lui avec “Pour Une Poignée De Dollars” dès 1964, mais “Et Pour Quelques Dollars De Plus” avec son thème sifflé, “Le Bon, La Brute Et Le Truand” et “Il Etait Une Fois Dans L’Ouest”, surtout, imposent définitivement l’homme et le style. On retient bien sûr l’harmonica génialement faux (deux instruments ensemble), les merveilleuses guitares surf, les idées instrumentales et harmoniques qui fusent de toutes parts. Le plus fou, c’est que cela évoque le western et ses cow-boys. Irrémédiablement. Sans rien, pourtant, de vraiment américain, sans mélodies country, banjo ou souvenir des Appalaches. Cette musique de nulle part est à jamais celle du Grand Ouest même si, bien sûr, il y avait eu des précurseurs. Dimitri Tiomkin, Nelson Riddle ou Elmer Bernstein. Sans nul doute, Morricone les a écoutés, s’en est empli, mais ce qu’il crée à partir de “Pour Une Poignée De Dollars” est unique. Morricone éclate le style. Et le western dit *italien* lui en donne l’occasion. Les Américains se noient dans le classicisme, John Wayne est vieux,

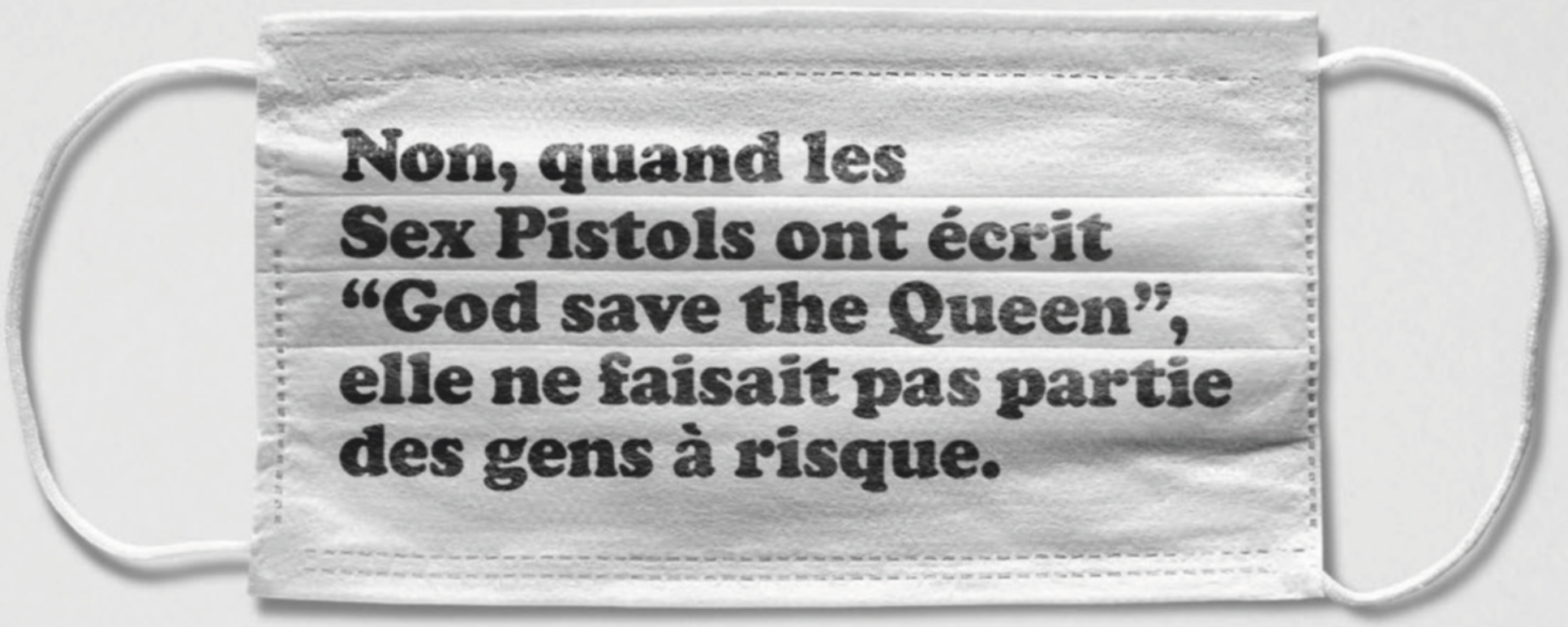
Cela évoque le western et ses cow-boys sans rien de vraiment américain

la seule issue semble de donner une couleur sociale au genre. Venger les Indiens, en somme. Le western italien, tout en rendant un hommage appuyé à l’âge d’or, lui, explose le genre. Tout paraît nouveau. Les longs manteaux de daim comme ce fameux harmonica. En deux ou trois ans, Morricone enchaîne les chefs-d’œuvre. Il travaille pour Bernardo Bertolucci, Pier Paolo Pasolini, Dario Argento ou Marco Bellocchio. On pense à “Il Etait Une Fois La Révolution”, “I Comme Icare”, “Le Clan Des Siciliens”, “Le Professionnel” (et son célébrissime “Chi Mai” qui illustrera, plus tard, la publicité Royal Canin et un sketch des Nuls...) au tube “Here’s To You” écrit pour le film “Sacco Et Vanzetti”, chanté par Joan Baez. Il y en a trop. Il n’arrête plus, collectionne les récompenses : Golden Globes, Grammy Awards et un Oscar pour “Les Huit Salopards”. Un autre, d’honneur, lui avait été décerné en 2007 pour l’ensemble de sa carrière. Infatigable, il sera encore là pour Tarantino alors que les années 2000 sont largement entamées. “Django Unchained” et “Les Huit Salopards” bénéficient de musiques originales. Déjà, pour “Inglourious Basterds” notamment, Quentin Tarantino avait utilisé quelques mélodies préexistantes du maestro.

Mais, le temps passant, Morricone ressent le besoin de faire entendre sa propre musique, celle que depuis toujours il écrit et compose, comme les “Concerto Pour Orchestre”, “Concerto Pour Flûte Et Violoncelle”, sa “Cantate Pour L’Europe” composée en 1988, ou ”Terzo Concerto” pour guitare, marimba et cordes créé par l’Orchestre symphonique français dirigé par Laurent Petitgirard, un ancien du Golf Drouot... A partir de 2001, il arrête donc presque totalement de composer pour le cinéma et se consacre à la direction d’orchestre. Il entame une tournée musicale avec des dates européennes à Vérone, Paris, Londres, au Royal Albert Hall en 2003, puis dans le monde entier. Le public, bien sûr, attend ses tubes et la musique classique, somptueuse mais difficile du Maestro le laisse coi. Guère suicidaire, Morricone prend soin, quand même, de placer quelques-uns de ses thèmes les plus connus, réorchestrés. Comme ceux de “Mission” ou de “Cinema Paradiso”. Il fait cependant l’impasse sur l’harmonica, les percussions et les guitares électriques sur ses tubes et ses slows... L’homme est connu pour son exigence et son caractère difficile, son mépris des journalistes qui ne connaîtraient pas suffisamment son œuvre. On ne l’appelle que maestro. On dit que Louis de Funès, pour son rôle dans “L’Homme Orchestre”, se serait inspiré de lui. Et bien sûr, Michel Polnareff lui rend hommage dans sa partition de “La Folie Des Grandeurs” en reprenant volontairement tous les clichés du maître.

Ennio Morricone meurt le 6 juillet 2020, des suites d’une chute où il se cassa le fémur. Il avait quatre-vingt-onze ans, était resté marié plus de soixante ans — depuis 1956 — avec la même femme dont il eut quatre enfants, tous musiciens. Les années soixante et soixante-dix avaient glissé sur lui. Seuls comptèrent, pour cet homme, la musique, le travail, la page blanche de la prochaine partition. ★

DDB



rock&folk radio

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

rocknfolk.com

Télécharger dans l'App Store

DISPONIBLE SUR Google Play

deezer

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

Le grand album pop

The Lemon Twigs

“SONGS FOR THE GENERAL PUBLIC”

4AD/ BEGGARS

Vous reprendrez bien un peu de sucre ? Repoussé plusieurs fois depuis la début de la crise sanitaire, “Songs For The General Public” est le grand album pop que le talent des Lemon Twigs nous laissait entrevoir depuis leurs débuts. C’est aussi celui qu’ils auraient probablement mieux fait de sortir dans la foulée de leur premier disque. En 2018, après avoir *fait Hollywood*, les frères D’Addario avaient décidé de s’attaquer à Broadway en proposant avec “Go To School” un album-concept ambitieux imaginé comme une comédie musicale. Les frangins s’étaient laissé consumer par l’enthousiasme de leur jeunesse et le besoin de prouver au monde que leur talent prodigieusement précoce ne faisait pas d’eux — à l’instar du héros de leur disque — des singes savants. Ce faisant, ils avaient un peu perdu en chemin ce qui était leur attrait initial (qualité des mélodies, orchestrations magiques, virtuosité au service de la chanson) pour une théâtralité outrancière et des élans romantiques trop appuyés. “Songs For The General Public” marque donc un certain retour à l’essentiel. Aujourd’hui, les Lemon Twigs ne sont plus deux jeunes chiens fous mais des hommes, adultes, concentrés sur leur idéal pop. Deux frères rivaux obsédés par les années 70, en quête de la chanson parfaite, et qui repoussent leurs limites pour surpasser l’autre. D’un côté il y a Brian, le grand frère, posé et discret. De l’autre, Michael, le petit turbulent aux coiffures excentriques et au caractère extraverti. Le grand jeu aujourd’hui à l’écoute d’un album des Lemon Twigs demeure de deviner qui écrit quoi en cherchant les indices disséminés dans les morceaux. La voix, bien sûr, est encore le meilleur moyen de discerner chez qui a germé la mélodie. Et puis, avec l’habitude, on se délecte des tics de chacun. Sans surprise, Brian propose les chansons les plus sucrées et romantiques (“Live In The Favor Of Tomorrow”, “Somebody Loving You”, “The One”) tandis que Michael délivre les morceaux les plus directs qu’il chante avec une attitude rock’n’roll qui frôle parfois le grotesque (“Hell On Wheels”, “Fight”, “Leather Together”). C’est, comme toujours chez Lemon Twigs, un album fabuleusement anachronique qui sonne comme s’il avait été enregistré en 1974. Un festival de refrains et de gimmicks accrocheurs où glam, soft rock et power pop se bousculent dans une glorieuse symphonie d’harmonies divines, de signatures rythmiques décoiffantes, de synthétiseurs vintage et de solos de guitare flamboyants. Les frères D’Addario ont écrit, enregistré et produit l’album dans leur home-studio de Long Island, installé comme il se doit dans la maison de leurs parents. Leur mentor Jonathan Rado, une fois de plus, vient offrir un coup de main amical, mais semble moins impliqué que précédemment. “Songs For The General Public” est gavé de chansons pop de trois minutes rigoureusement sélectionnées parmi la soixantaine que le duo avait en stock, avec comme critère de choix l’évidence mélodique. Ces chansons ont ensuite été peaufinées afin de leur offrir l’écrin qui donne le plus d’éclat à leurs mélodies. “Songs For The General Public” sonne ainsi comme le futur album emblématique de Lemon Twigs. Celui qu’on citera dans vingt ans quand on nous demandera quel est leur classique, leur album-type, celui qui synthétise le mieux leur première période avant qu’ils ne partent peut-être dans de nouvelles contrées aventureuses. Un idéal de pop sucrée et concise qui réussit la performance de ne jamais écœurer. ✪✪✪✪

ERIC DELSART

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Erasure

"The Neon"

MUTE RECORDS/ PIAS

On connaît la recette, et elle n'a guère changé pour Vince Clarke depuis "Who Needs Love Like That", single sorti en 1985, quatre ans après le premier album de Depeche Mode, trois ans après le duo Yazoo (avec Alison Moyet) et deux ans après The Assembly : des accords mineurs au synthétiseur et une voix pleine de spleen, le tout dans un contexte pop délicieusement suranné. Pour ce dix-huitième album studio (dix-neuf si l'on compte la réécriture symphonique de "World Be Gone" en "World Beyond"), Vince et son chanteur partenaire Andy Bell creusent le sillon qui leur a fait vendre vingt-cinq millions d'albums et écrire deux cents morceaux. Le premier single "Hey Now (Think I Got A Feeling)", flamboyant et très eighties, est comme un message

envoyé à la *fan base* : on ne change pas une recette qui fonctionne. Et c'est, de fait, avec plaisir que l'on découvre les dix compositions de ce délicieux album. "Shot A Satellite" à la Eurythmics période "Sweet Dreams", "Nerves Of Steel" et ses enluminures façon Kraftwerk, "Kid You're Not Alone" et ses paroles intimistes sur fond de séquences tournant au ralenti : autant de témoignages du savoir-faire d'Erasure, le groupe pour qui le temps s'arrêta un jour des années 1980 et qui décline depuis son talent pour les chansons pop électroniques. Pas d'Auto-Tune (en tout cas pas utilisé de façon caricaturale), peu de concessions au son d'aujourd'hui, pas non plus d'invités extravagants (pas d'invités du tout, d'ailleurs), juste une petite entreprise artisanale, celle d'un couple musical qui préfère évoluer au ralenti et façonner des chansons électro-pop dansantes et chatoyantes. Voilà trente-cinq ans que ça dure et ça continue, encore et encore. ✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Yello

"Point"

UNIVERSAL

Fondé en 1979, Yello est un duo zurichois formé par Boris Blank, ex-routier converti aux synthés, et Dieter Meier, le plus cool des millionnaires mais avant tout, un artiste conceptuel multimédia. Ces deux iconoclastes sans aucune formation musicale ont inventé leur propre grammaire qui, à son tour, a influencé des générations de musiciens. Yello, ce sont des compositions d'un style unique construites autour de boucles musicales réalisées avec des logiciels actuels qui ont supplanté les Fairlight et bandes magnétiques de jadis. Ce sont aussi les prestations inimitables de Meier, basées sur des onomatopées, allitérations et autres syncopes vocales rugueuses, mais suaves. Quatorze albums (du très underground Ralph Records au très mainstream Universal) n'ont pas entamé l'ADN de Yello qui aligne ici de surréalistes tubes potentiels avec une fantaisie pince-sans-rire que l'on retrouve, entre autres, sur "Wada Duba", le premier single extrait de l'album. Il ne faut pas chercher à traduire les paroles : *"I jump out of the bottle, I do the double bubble, White ubble bubble ubble. White u-bubble ubble"*. Tout est question de musique des mots. "The Vanishing Of Peter Strong" et son côté "Quatrième Dimension",

le très dansant façon Kraftwerk "Arthur Spark", le blues électronique "Big Boy's Blues", le thème romantique "Spinning My Mind", la fausse musique de western, "Hot Pan", le jazz urbain de "Rush For Joe" et, enfin, "Siren Singing" avec la voix angélique de la Chinoise Fifi Rong. Tout cet ensemble offre un voyage groovy où l'on retrouve son âme d'enfant. ✪✪✪

JEAN-EMMANUEL DELUXE

Toots And The Maytals

"Got To Be Tough"

TROJAN JAMAICA/ BMG

1962, année de l'indépendance de la Jamaïque. Frederick *Toots* Hibbert, vingt ans, fonde son groupe The Maytals et enregistre au mythique Studio One. Le succès devient mondial avec la signature chez Island en 1971, et il participe à la BO du film "The Harder They Come" (notamment avec "Pressure Drop", plus tard repris par The Clash). Sa version du standard de Richard Berry "Louie Louie" (extrait du formidable album "Funky Kingston") lui vaut l'amour des fans de R&B. Sa voix rauque et puissante lui permet en effet de s'éloigner des codes du reggae, et ce "Got To Be Tough" en est une nouvelle preuve. "Just Brutal" à la rythmique urgente est du pur rhythm'n'blues épicé de

cuivres en rut, tandis que "Good Thing That You Call" est une sorte de ballade rock. Pour autant, le reggae n'est pas délaissé : le morceau qui donne son titre à l'album est du pur skank, avec la batterie du vieux loup Sly Dunbar en guise de solide colonne vertébrale. La surprise est de retrouver le fils de Ringo Starr et ex-batteur d'Oasis, Zak Starkey, à la guitare. Un featuring d'apparence insolite, mais logique pour ce musicien fan de reggae depuis qu'il découvrit Burning Spear à l'âge de douze ans, et qui a lancé en début d'année un nouveau label, Trojan Jamaica. "Warning Warning" retrouve un groove qui rappelle celui de l'âge d'or du reggae, et cet album fort réussi montre que le dancehall digital et brutal du 21ème siècle n'a pas complètement annihilé l'esprit roots des années Marley. D'ailleurs, la présence d'un unique invité vocal, Ziggy Marley, sur "Three Little Birds", fait le lien avec ce reggae à l'ancienne, classique et mélodique. A soixante-dix-sept ans, Toots a toujours le feu sacré, et la voix qui va avec. ✪✪✪

OLIVIER CACHIN

My Morning Jacket

"The Waterfall II"

ATO RECORDS

On conserve un souvenir mitigé de "The Waterfall", paru voici cinq ans. Une grandiloquence à laquelle le groupe de Louisville ne nous avait guère habitués, de jolies choses aussi, dans la deuxième partie, plus dépouillée, plus humaine. Les sessions à Stinson Beach, en Californie, avaient été prolifiques, et l'existence d'un *deuxième album* n'était pas un mystère. Il arrive aujourd'hui, à la faveur de l'écoute inopinée (un iPod en mode aléatoire) par Jim James de "Spinning My Wheels", première chanson du disque. Une ballade soul aux antipodes des moments les plus chargés du premier volet. Tout s'y distingue par la simplicité : progression d'accords, mélodie, douce-amère et belle, jusqu'aux paroles décrivant un sentiment de tourner en rond et dans le vide. Cette sobriété vaut pour une grande partie de l'album : point de riffs rugissants, mais des grooves lents, profonds, beaucoup d'espace et des solos de guitare en nombre, mais mélodiques et onctueux. James, chanteur et exclusif compositeur, restait déterminé, à l'époque, à concilier sonorités urbaines noires et ferveur mélodique à la Beach Boys. La pièce retombe parfois d'un côté

("Magic Bullet", très Prince), parfois de l'autre ("Beautifl Love (Wasn't Enough)"), très pop californienne), ou contient à elle seule ces deux facettes ("Still Thinkin' ", "Climbing The Ladder"). "Feel You" s'égare vers le soft rock et "Wasted", sur la fin, renoue avec une certaine emphase, mais débouche sur deux derniers morceaux très épurés, dont le splendide "The First Time". Sur cet ensemble habité par la désillusion amoureuse, la voix de James, claire ou en falsetto, est divine d'un bout à l'autre. ✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Dent May

“Late Checkout”

CARPARK RECORDS/ BIGWAX

Dent May, gamin fort doué basé à l’origine à Jackson, dans le Mississippi, et dont les premières tentatives furent enregistrées avec les moyens du bord — en contraste avec ses influences de Lee Hazlewood à Serge Gainsbourg —, croisa la route d’Animal Collective alors en pleine ascension. Désormais signé sur Carpark, une subdivision de Warner, il a pu s’installer à Los Angeles et monter son propre studio, le Honeymoon Suite. Enfin en phase avec ses héros de Laurel Canyon — de Harry Nilsson à Carole King via Randy Newman —, le musicien âgé de trente-cinq ans, offre ce “Late Checkout”, album de pop FM totalement californienne, mais avec suffisamment d’esprit et de décalage pour plaire autant aux fans de Georges Lang

qu’aux lecteurs branchés de Pitchfork. Musicalement, l’album est une belle collection de mélodies aux climats variés passant du tube doux amer (“I Could Use A Miracle”) à la ballade romantique up tempo (“Sea Salt & Caramel”). Bien que multi-instrumentiste, May a embelli ses chansons en invitant une section de cuivres, de cordes et de percussions, ainsi que des chœurs. Tout comme Randy Newman, May évite les impudeurs, préférant habiller son spleen par la politesse de l’humour. “Didn’t Get The Invite” traite du très hollywoodien problème de ne pas avoir été invité à une soirée mondaine. “Bungalow Heaven” évoque l’impatience de devenir un retraité de station balnéaire. Tandis que “Pour Another Round” parlera à tous ceux qui ont passé des moments d’ivresse entre amis avec le fol espoir d’arrêter le temps. Voilà l’album d’un moderne été sans fin. ✪✪✪✪

JEAN-EMMANUEL DELUXE

CeeLo Green

“CeeLo Green Is Thomas Callaway”

BMG

Les grands albums soul des années 2000 ne furent pas légion. C’est ce ciel trop serein que traversa en 2006 la météore “Crazy”, single comme il en surgit un tous les dix ans. Le public découvrait alors, effaré, la voix criarde et surexpressive de CeeLo Green, la moitié du tandem Gnarls Barkley, dont l’association avec le bricoleur Danger Mouse engendra deux chefs-d’œuvre jumeaux, “St. Elsewhere” et “The Odd Couple”, parfaits de la première à la dernière bobine (“Smiley Faces”, “Who’s Gonna Save My Soul”, “A Little Better”...). Depuis lors, après le surestimé “Lady Killer”, CeeLo Green a semblé vouloir emprunter tous les raccourcis vers une ringardisation accélérée : consacrer un single invraisemblable à Beyoncé (“Jay-Z’s Girl”), distribuer des câlins dans The Voice et élire résidence à Vegas. Le dernier accident industriel en date, “Heart Blanche”, s’encombrait même de l’Auto-Tune : autant photoshoper le grain de beauté de Marilyn. Cet excellent nouvel album signe un double retour vers les rivages de la santé mentale et de l’inspiration. La production de Dan Auerbach n’y est pas étrangère. Enregistré live à Nashville, avec des pointures de la ville et de Muscle Shoals, tout sonne superbement. “Little Mama”

est une merveille de berceuse country-soul, aussi euphorisante que le gospel “Lead Me”. Avec ses percussions, son piano néo-orléanais et ses ponctuations de guitare à la Duane Allman, “Doing It All Together” pourrait être le “Everyday People” de la génération Black Lives Matter. Sur “The Way”, déluge western d’orgues et de cuivres, le chant de CeeLo Green se fait profond comme jamais. Plus classique et moins dérangé, “CeeLo Green Is Thomas Callaway” est largement le meilleur album solo de son auteur. ✪✪✪✪

VIANNEY G.

JD Simo

“JD Simo”

CROWS FEET RECORDS

Alors que se profile le cinquantième anniversaire du tragique trépas de Jimi Hendrix, son spectre irradie toujours autant. JD Simo, natif de Chicago, s’est fait connaître à la tête d’un power trio mettant en valeur sa prolixe virtuosité, fortement inspirée par le cosmique gaucher. Hélas, on s’est vite aperçu que Simo n’était probablement pas un compositeur à la hauteur de son talent d’instrumentiste, et ses trois long-formats comptabilisés jusqu’ici en pâtissaient. Ce colosse, adepte de la Gibson Les Paul, a décidé d’y remédier en faisant appel pour la première fois à un producteur, et pas n’importe lequel : Eddie Spear, ancien homme lige de Third Man Records, aux impeccables accointances (Jack White, All Them Witches, Marcus King Band).

La captation évidemment analogique, avec un son massif, et le résultat probant. Sur “The Movement” et “One Of Those Days”, la transformation qui s’opère fait songer aux Black Keys de “Brothers” : voix de fausset, groove imparable, clochettes. Les soli, toujours aussi foudroyants, s’avèrent plus concis. Symbole de cette évolution vers des rythmes plus syncopés, Simo déballe une très moite reprise de “Out Of Sight” (James Brown) et une autre tonitruante de “Hyperbolicsyllabicsesquedalymistic” (Isaac Hayes). Le heavy blues est toujours présent, comme en attestent la suramplifiée “Higher Plane”, dominée par une slide tranchante, la très *hendrixienne* “Anna Lee” (Earl Hooker), ainsi qu’une tellurique version de “Soul Of A Man“ (Blind Willie Johnson). L’équilibre est appréciable sur cette offrande, à la fois vive et ramassée, d’un étincelant bretteur qui s’avère autrement plus excitant que Joe Bonamassa. ✪✪✪1/2

JONATHAN WITT

The Streets

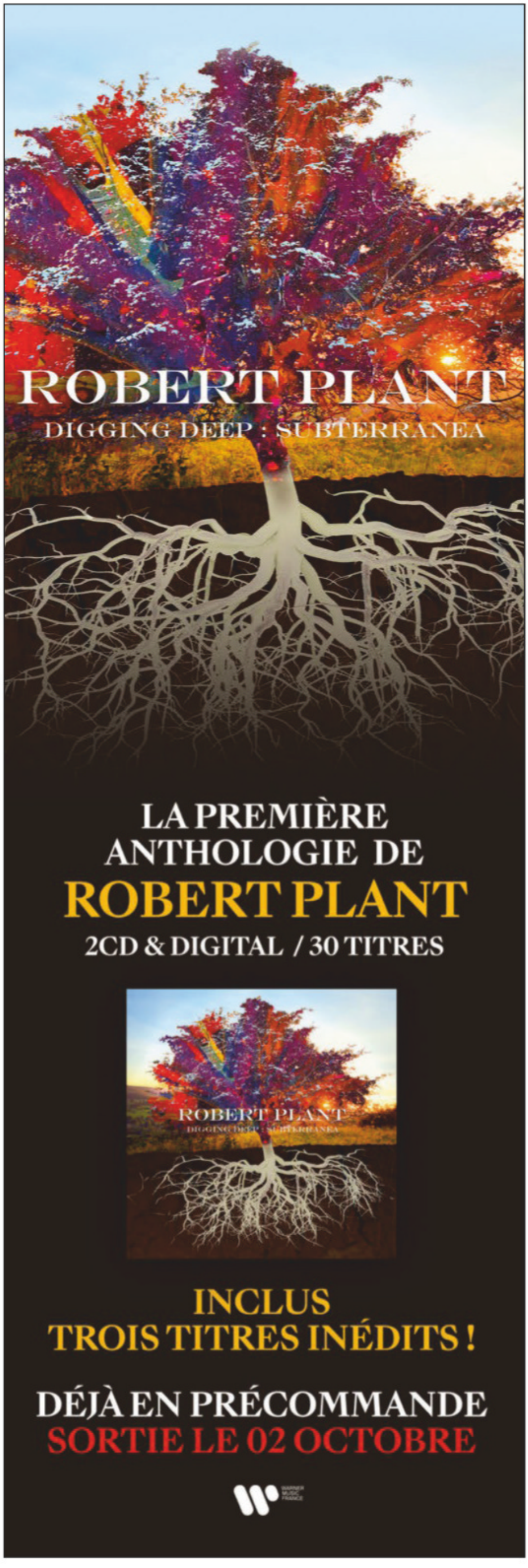
“None Of Us Are Getting Out Of This Life Alive”

ISLAND

Bien avant le coronavirus, Mike Skinner avait disparu des radars. Depuis pratiquement dix ans. Plus ou moins rangé des voitures après des disques un peu moins bons, le sage poète de la rue s’est occupé de sa fille, d’un club, et s’est attelé à quelques projets musicaux. Le DJ de Birmingham, qui souffre du syndrome de fatigue chronique, renoue aujourd’hui avec le son funk alternatif de The Streets, l’un des groupes les plus importants et sous-estimés d’Angleterre. Honnête, lucide et avec de bonnes idées derrière ses claviers, Skinner opère aujourd’hui sur Instagram, approche DIY et vidéos filmées sur son iPhone à l’appui. Comme souvent avec lui, il est question de téléphone portable. Sous un titre fédérateur qui renvoie à Jim Morrison, et avec un humour foudroyant qui rappelle celui de Ian Dury *(“You know I’d give you my kidney/ Just don’t ever take my charger”)*, le maître des paroles ne néglige pas sa musique minimaliste qui pousse à monter le son dès “Call My Phone Thinking I’m Doing Nothing Better” avec Tame Impala. S’il ne devait s’agir au départ que d’une mixtape, le projet s’est étoffé à force de collaborations avec Idles ou Chris Lorenzo, pour la drumandbass frénétique de “Take Me As I Am” qui

clôture ce sixième album du collectif abstrait et colle la honte à tout le rap français. Entre-temps, c’est à travers des duos avec la crème de la scène hip-hop de Londres, Greentea Peng, Donae’o ou Ms Banks, que ça se passe. Pour beaucoup, Mike Skinner ne pourra jamais faire mieux que “Original Pirate Material” en 2002. On obtient pourtant 2020 en inversant les chiffres. ✪✪✪✪

VINCENT HANON



Disques pop rock

The Waterboys

"Good Luck, Seeker"

COOKING VINYL

"Il n'y a aucune différence entre Mike Scott et les Waterboys." Ces paroles de Mike Scott sont confirmées par l'histoire du groupe irlando-écossais dont il est le seul membre permanent depuis sa création en 1983. Le guitariste et chanteur à la voix grave et éraillée a réuni autour de lui un grand nombre de musiciens au fil de ses variations stylistiques. Pour le quatorzième album des Waterboys, le huitième après la reformation de 2000, il s'est entouré d'une vieille connaissance, le violoniste Steve Wickham, adepte du fuzz fiddle, du batteur Ralph Salmins, de Paul Brown aux claviers, d'Aongus Ralston à la basse, et de nombreuses contributions ponctuelles. Produit par Scott et Brown, "Good Luck, Seeker" renouvelle les thématiques chères aux productions

des Waterboys, déclinant les quatorze chansons en autant de récits intimes, la belle reprise du "Why Should I Love You?" de Kate Bush, d'un hommage aux figures de la littérature ou du cinéma, "Dennis Hopper", voix déformée et sonorités métalliques, et d'un zeste de dance music, "Freak Street", ou de soul avec cuivres "The Soul Singer", choisi comme single. Mais c'est dans un lyrisme invoquant le symbolisme, les voyages initiatiques, l'ésotérisme et le mysticisme que, entre rock rageur et folk, les Waterboys ont trouvé leur forme d'expression la plus aboutie sans l'emphase et la grandiloquence qui ont parfois plombé U2. "The Land Of Sunset", "Low Down In The Broom", "Everchanging", "Postcard From The Celtic Dreamtime", évocation des dieux anciens, "Good Luck, Seeker" et surtout le long, flamboyant et épique "My Wanderings In The Weary Land" illuminé par le violon fuzz de Steve Wickham, en sont de vivifiantes illustrations interprétées avec un enthousiasme indéfectible. ✪✪✪1/2

PHILIPPE THIEYRE

Bebel Gilberto

"Agora"

PIAS

Sur la plage reste la voix de Bebel Gilberto. "Agora", le titre de son nouvel album, signifie *désormais* en portugais. Depuis "Tudo" en 2014, la chanteuse brésilo-américaine a eu la douleur de perdre son meilleur ami et ses parents coup sur coup : sa mère, la chanteuse Miúcha en 2018, suivie de son père, le guitariste iconique João Gilberto, sept mois plus tard. Bebel, qui a grandi entre Rio de Janeiro et New York, a forcément de qui tenir. Elle est également la nièce de l'artiste Chico Buarque. Incroyablement créative et aventureuse, la vocaliste a toujours su se présenter simplement, afin de mieux s'affranchir et trouver son propre style : le jazzanova. Sa voix latine ensorcelante (une seule chanson est ici en anglais) a su l'imposer internationalement comme l'ambassadrice d'une bossa nova légèrement électronique et transcendantale. Après six ans de silence, on retrouve avec énormément de plaisir Bebel Gilberto pour un nouvel épisode, remarquablement produit par Thomas Bartlett (Norah Jones, St Vincent, Sufjan Stevens...), plus mature mais toujours aussi mélancoliquement mystique. Personne ne le fait mieux qu'elle sur des chansons aussi *jamesbondiennes* que "Na Cara" ou "Deixa". Dommage pourtant que tout ne soit pas du même acabit.

"Agora" n'atteint, en effet, que partiellement son but, et l'ambiance lounge langoureuse traîne parfois un peu en longueur sur la fin. N'empêche, sa musique voluptueuse agit toujours comme un purifiant de l'âme et donne ce sentiment d'être en vacances perpétuelles à savourer une caïpirinha en scrutant l'horizon. ✪✪✪

VINCENT HANON

LA Witch

“Play With Fire”

SUICIDE SQUEEZE RECORDS

Symbole de la persécution absolue, la sorcière est devenue, par un retournement singulier, un emblème omniprésent du féminisme de la troisième vague. De cette puissance invaincue, les rockeuses sont parmi les plus dignes héritières. En fait de messe noire, les Californiennes de LA Witch donnent plutôt dans le sabbat lysergique. Leur premier album éponyme de 2017, suivi du LP “Octubre” en 2018, ravivent l’esprit des Nuggets avec une conviction indéniable, ainsi qu’une certaine idée du cool féminin à guitares, bien résumée par le clip de “Drive Your Car” (hommage au “Faster, Pussycat! Kill! Kill!”). Bardé de références sans en être trop encombré, LA Witch bricole depuis ses débuts un psychédélisme fauché

et toxique. La chanteuse-guitariste Sade Sanchez, qui en entretien parle de sa Vox Viper de 1968 avec une passion de mécanicien, en tire des mélodies aigrelettes et obsédantes (“Heart Of Darkness”, “Get Lost”, “Brian”) noyées sous la reverb. Leur nouvel album, “Play With Fire”, composé avec une rapidité bienvenue, est tout aussi économe. La rythmique (Irita Pai à la basse, Ellie English à la batterie) est délibérément primitive, même si “Dark Horse” s’autorise un break à mi-parcours, suivi d’un solo *cipollinien* en liberté et d’une accélération à la “Psychotic Reaction”, et qu’un orgue ou des castagnettes (sur les excellents “Gen-Z” et “Maybe The Weather”) agrémentent ici et là l’ordinaire. Parolière laconique, Sade Sanchez est surtout une chanteuse à la morgue idéale pour le genre, comme une Hope Sandoval aux crocs apparents. Logiquement, la France, patrie d’adoption du Gun Club (autre influence angeline majeure du groupe, dont témoigne la pochette voodoo façon “Fire Of Love”) devrait adorer. ✪✪✪1/2

VIANNEY G.

Fantastic Negrito

“Have You Lost Your Mind Yet?”

BLACKBALL UNIVERSE/ COOKING VINYL

Au moment où l’Amérique se voit confrontée à un nouveau cauchemar racial, Fantastic Negrito se demande si son pays n’a pas perdu la boule. Le guitariste et chanteur d’Oakland qualifie son univers de *black roots music*, avec slide et samples, sur un quatrième album aussi explosif que visionnaire. Du niveau d’un Prince, avec lequel il partageait au début le même manager, l’excentrique musicien écrit et produit, mais se révèle aussi être un six-cordiste expressif. La trajectoire étonnante de Xavier Dphrepaulezz dessine une musique aussi exubérante que sa personnalité. Elevé strictement comme musulman sunnite, il devient musicien de rues découvrant les joies du sexe et de la drogue, puis signe alors un deal d’un million de dollars avec Interscope, avant de manquer de mourir dans un accident de voiture qui le laisse trois semaines dans le coma. Pour “Have You Lost Your Mind Yet?”, Fantastic Negrito balance d’abord une jam torride au refrain à reprendre en chœur sur un groove moite renvoyant à Parliament, avant de virer gospel avec Tarriona, de Tank And The Bangas. L’incroyable complainte soul “How Long?”, en mémoire à George Floyd, souligne aussi qu’il s’agit d’un disque politique, avec un message évoquant

le meilleur de Sly Stone. L’ambiance part ensuite hip-hop avec l’appui de E-40, puis rock bluesy avec le guitariste Masa Kohama. La place manque pour évoquer le reste de cet album qui fait vibrer du début à la fin. De la messe pour temps présent, mais d’abord de la médecine intemporelle pour l’âme par un artiste fantastique qui tombe à pic. ✪✪✪✪

VINCENT HANON

Disques classic rock

Metallica

"S&M2"

BLACKENED

Et vogue le navire. Pour marquer le vingtième anniversaire de "S&M" (Symphony & Metallica), le quatuor jadis trash metal de la Bay Area sort un second album live enregistré à la maison avec l'orchestre de San Francisco. En proposant une nouvelle mouture de riffs heavy et de sons classiques, "S&M2" cerne bien son sujet : deux heures trente de yin et de yang, avec un épique équipage de soixante-dix musiciens. Le concept "S&M" originel viendrait de Cliff Burton, premier bassiste de Metallica tragiquement décédé, auquel un hommage à haute teneur émotionnelle se voit ici rendu à travers une relecture de "(Anesthesia) – Pulling Teeth" par le violoncelliste du San Francisco Symphony. En remplacement de Michael Kamen, disparu lui aussi

(en 2003), Edwin Outwater et Michael Tilson Thomas prennent la direction de l'orchestre, lequel place au milieu du concert des opus de Prokofiev et Mosolov. Pourquoi pas. Voilà un bail que Metallica utilise en ouverture de ses prestations un thème western de Morricone, et l'enchaînement "The Ecstasy Of Gold"/ "The Call Of Ktulu" fonctionne toujours à merveille. La formule est aussi efficace avec "The Outlaw Torn", "No Leaf Clover", ou sur cette surprenante version acoustique de "All Within My Hands" sur laquelle James Hetfield chante mieux que jamais. L'orchestre classique apporte de la profondeur aux ambiances tribales, renforçant l'effet dramatique de certaines chansons. La set-list est évidemment différente du premier "S&M", avec de larges extraits des trois albums studio sortis au 21ème siècle, et quelques *noirs classiques* à la fin. Une relecture qui comblera les initiés. ✪✪✪

VINCENT HANON

Robby Krieger

"The Ritual Begins At Sundown"

MASCOT RECORDS

Un nouvel album de Robby Krieger ? On rêve Doors et on se retrouve avec Frank Zappa. Dès la pochette, illustrée par une des peintures psychédéliques de Robby (sa nouvelle passion), on sature de couleurs. Musicalement, c'est la même chose, ça manque de sobriété. Il y a trop de tout. Le premier morceau s'appelle "What Was That?" et c'est exactement la question que l'on se pose une fois celui-ci terminé. *C'était quoi ?* Krieger est-il complètement *has been* ou furieusement en avance sur la prochaine tendance ? Le retour du jazz-rock ? Le génial guitariste des Doors est ici accompagné d'un groupe de pointures, des musiciens connus... des musiciens. Parce que le jazz-rock, ça a toujours été ça : de la musique pour musiciens. Ils sont ici emmenés par le bassiste Arthur Barrow, collaborateur de longue date de Robby, qui a également été l'accompagnateur de Zappa sur la fin de sa carrière. La musique, purement instrumentale, est à l'avenant : rythmes complexes, riffs de cuivres pétaradants, Fender Rhodes en cascades, on se croirait revenu en 1976. C'est assez épuisant et vain, mais le jeu de guitare slide de Krieger est superbe. D'ailleurs, deux morceaux complètement différents des autres se détachent du lot. "Slide Home", tout d'abord, plus calme, aérien, avec de la flûte et de

la slide, comme son titre l'indique. Et puis une nouvelle version de ce morceau quelque peu oublié des Doors, "Yes, The River Knows", à la très belle mélodie, originale, inimitable. Si tout le disque avait été comme ça... ✪✪1/2

STAN CUESTA

Chuck Prophet

"The Land That Time Forgot"

YEP ROC

Ancien guitariste et chanteur de Green On Red — de 1985 jusqu'à la dissolution en 1992 —, Chuck Prophet a construit une carrière solo de singer songwriter, de producteur et d'accompagnateur prolifique. "Temple Beautiful" en 2012 et "Bobby Fuller Died For Your Sins" en 2017 revisitaient des lieux et des personnalités emblématiques de la vie artistique de San Francisco. Pour "The Land That Time Forgot", titre d'un roman de science-fiction d'Edgar Rice Burroughs, quinzième album sous son nom, à la pochette affichant une nostalgie en noir et blanc, Chuck Prophet retrouve Stephanie Finch, sa femme, chant et claviers, James DePrato, guitares, Kurt Klipschutz, son alter ego en composition depuis 1993,

ainsi qu'une légion de contributeurs dont Tommy Dunbar des Rubinoos. Avec une touche country rock plus marquée, il réussit une fois encore à offrir douze chansons accrocheuses comme autant de courtes tranches de vie, aux arrangements impeccables, limpides, à l'élégance intemporelle. "Best Shirt On", "Marathon" et "Womankind" ressuscitent le temps de l'innocence avec leur mélange de power pop, de doo-wop et de call and response. "High As Johnny Thunders" est à la fois un hommage empli de mélancolie à Johnny Thunders, aux New York Dolls et aux détails qui auraient pu changer le cours d'une vie. La ballade "Paying My Respects To The Train" est un petit bijou country, alliance scintillante de la slide de James DePrato, du clavinet de Dave Sherman et de l'harmonium de Zach Djanikian. Plus rock, "Fast Kid", ou mid-tempo, "Love Doesn't Come From The Barrel Of A Gun", chaque titre apporte sa contribution à un ensemble fluide et compact qui, après avoir écorné les politiciens, "Nixonland", se termine par "Get Off The Stage", l'heure de sortir de la lumière. ✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

The Allman Betts Band

"Bless Your Heart"

BMG

Comme le dit le proverbe : bon sang ne saurait mentir. La constellation de talents nommée Allman Betts Band a été fondée l'an passé par les guitaristes Devon Allman et Duane Betts, amis depuis l'enfance, rejoints ensuite par le bassiste Berry Oakley Jr. Trois rejetons d'illustres membres des Allman Brothers (Gregg Allman, Dickey Betts et Berry Oakley), qui se sont ensuite entourés d'un aréopage d'élite avec spécialiste de la slide, claviériste et percussionniste. Un septette buriné, barbes et Stetson, qui a usiné son inaugural "Down To The River" aux légendaires studios Muscle Shoals avec Matt Ross-Spang (Rival Sons, Jason Isbell), ancien bras droit de Dave Cobb. Nos gaillards ont dû apprécier l'expérience puisqu'ils ont appliqué exactement la même recette pour graver ce "Bless Your Heart", dont la pochette évoque immanquablement celle de "Beggars Banquet". Au programme : un double album long de treize morceaux qui ne lésinent pas sur les joutes de Gibson. La voix ample et chaude de Devon fait merveille sur les ballades contemplatives, rurales, comme "Carolina Song" ou "Pale Horse Rider". Le timbre plus nasillard de Duane emmène la stonienne "King Crawler" (dopée par un saxophone

digne de "Brown Sugar"), la country bucolique de "Rivers Run" et surtout le sommet absolu "Ashes Of My Lovers", mémorable murder ballad western. Prenant un plaisir manifeste, la troupe s'offre une époustouflante jam de treize minutes ("Savannah's Dream"), un tube solaire et joyeux ("Magnolia Road") ou revisite le style Johnny Cash ("Much Obliged"). Un gargantuesque édifice, mené par un duo Allman/ Betts follement inspiré, qui prolonge avec classe l'héritage familial. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

“Angelheaded Hipster – The Songs Of Marc Bolan & T. Rex”

BMG

Enfonçons une porte ouverte : quand un album hommage rassemble près de trente artistes allant de Nick Cave à Kesha, en passant par Nena et Devendra Banhart, le résultat est forcément hétérogène. Cette compilation, produite par Hal Willner, qui a rendu l’âme peu de temps après l’avoir achevée, confirme la qualité des compositions de Marc Bolan. Même les titres obscurs, qui côtoient ici des classiques certifiés comme “Jeepster” (revu par Joan Jett) ou “Get It On” (adapté deux fois, par U2 avec Elton John en mode respectueux, et par David *New York Doll* Johansen, en mode boogie cuivré), font bonne figure. Ainsi, “Hippy Gumbo” version Beth Orton, jolie ballade neurasthénique,

et “The Street And Babe Shadow” par Elysian Fields, avec son piano à la “Aladdin Sane” et sa voix enrouée. Sans surprise, les reprises les plus concluantes sont celles des grands artistes. Nick Cave, impeccable dans sa relecture de “Cosmic Dancer”, et Marc Almond tapissant de violons et de trompette son adaptation de “Teenage Dream”. Mention spéciale à Maria McKee et Gavin Friday pour “She Was Born To Be My Unicorn/ Ride A White Swan”. Le pire : “I Love To Boogie” par King Khan. Sean Lennon, accompagné de Charlotte Kemp Muhl pour “Mambo Sun”, fait mieux que son demi-frère Julian, accompagné de Victoria Williams pour “Pilgrim’s Tale”. Nul doute qu’à quelques années près, on aurait eu droit à une flamboyante reprise par son ami David Bowie, qui jadis revisita “20th Century Boy”, d’ailleurs curieusement absent de cette compilation un tantinet anecdotique et certes trop longue, mais qui a le mérite de faire vivre le répertoire du farfadet cosmique, petit ange électrique parti trop tôt. ✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Jerry Joseph

“The Beautiful Madness”

DECOR RECORDS

C’est ce qui s’appelle porter la plume dans la plaie. Plage huit de cet album, Jerry Joseph déroule l’histoire d’un confédéré irréductible, qui a défendu son bout de terre durant quatre-vingts ans et n’entend rendre de comptes à personne *(“Jesus was a white man, and he promised us we could rule”)*. Dans l’Amérique de l’été 2020, cette plongée dans la tête d’un suprémaciste blanc a quelque chose de vertigineux. Un peu plus tôt, sur “Sugar Smacks”, et avec une rythmique grondante, presque tribale, Joseph précisait sa vision du monde dans un texte halluciné entremêlant Lester Bangs, Flannery O’Connor, Joe Strummer et les fascistes de la Maison-Blanche *(“It’a fucking scary world/ When you can’t tell a priest from a pig”)*. Jerry Joseph, cinquante-neuf ans, n’est pas un songwriter confortable. L’homme a publié une vingtaine d’albums, mené plusieurs groupes, surmonté une addiction à l’héroïne, persisté à écrire, à tourner, lorsque les factures s’accumulaient. Sa petite notoriété lui vient de l’admiration de ses pairs : Widespread Panic, qui a repris une demi-douzaine de ses chansons ou les Drive-By Truckers qui font ici office de backing band cinq étoiles, renforcés par une vieille connaissance, l’émérite Jason Isbell.

Il faut donc entendre Joseph dévider ses textes molotov avec une urgence folle, un phrasé hypnotique, et entrer en lévitation par la grâce de la rythmique, comme sur “Days of Heaven” (“The River” de Springsteen sans le pathos) ou “Black Star Line”, un hommage tendre à David Bowie qui est aussi une méditation sur les rêves de jeunesse et leur anéantissement. “The Beautiful Madness” est le premier album de Jerry Joseph distribué en Europe. Passer à côté serait une mauvaise idée. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Ball

“Like You Are... I Once Was... Like I Am – You Will Never Be”

HORNY/ SUBLIMINAL SOUNDS

A l’évidence, le sulfureux sillon du satanisme a encore de sanglantes nuits devant lui. Voilà déjà trois années que les énigmatiques Suédois de Ball ont fomenté un premier album ébouriffant, démonstration fuligineuse de proto-hard rock stoogien. Face à une notoriété grandissante, Ball a cultivé son anonymat, ne daignant pas apparaître sur scène. En revanche, il a publié un épais grimoire (“Debauched – Witchery And Devilry”) recensant des centaines de visuels mêlant sexe et occultisme captés vers la fin des années soixante. Ball déclare aussi avoir fondé un couvent dirigé par *“la Grande Prêtresse Satana”* et avoir réalisé ce second opus car *“accomplir sa volonté, c’est évoquer des visions de sang cramoisi et de*

chair crue qui imprègnent l’esprit des auditeurs et déclenchent une réponse luciférienne lascive.” Humour grinçant ? Probablement, mais le plus délectable reste le contenu proposé. Dans la serpentine lignée de son prédécesseur, ce long-format propose un rock saturé, sale et primitif, dominé par la voix caverneuse, théâtrale et ricaneuse de Syrék Ball, ainsi qu’une guitare égrenant des riffs sinistres installant une transe entêtante, avant d’exploser en d’orgasmiques soli, saignants à souhait : “Black Magic” ou “Tonight’s The Night”... Ball parfait ce style hallucinogène lors d’impressionnants apex : “Fyre Eyes” et son final space rock, la démente “Sacred Snow”, ainsi que la rumination maniaque de la chromée “Debauched”. A l’arrivée, les Scandinaves clouent sans ménagement un nouveau manifeste à la folie délicieusement seventies, crade et subversif, qui devrait leur permettre de convertir sans peine de multiples adeptes. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Deep Purple

“Whoosh!”

EARMUSIC/ VERYCORDS

On est plus nombreux qu’on ne veut bien le reconnaître à avoir adoré ce groupe populaire, braillard, hard et baroque, flirtant avec le mauvais goût, mais ô combien enthousiasmant ! Pour secouer sa tignasse devant la glace en jouant de l’air guitar, en 1972, il n’y avait pas mieux. Mais quid en 2020 ? Pour ceux qui ont lâché l’affaire vers cette époque-là... c’est compliqué. Ritchie Blackmore, le tyran du groupe, son véritable génie, a jeté l’éponge. Son pire ennemi, Ian Gillan, le chanteur à la voix incroyable — qu’il n’a malheureusement plus — a pris le pouvoir. Un guitariste fonctionnel, Steve Morse, occupe la place de Blackmore. Là où ce dernier était flamboyant, extravagant — souvent trop —, Morse est transparent. Un guitariste pour magazine de guitares. Jon Lord, l’organiste à l’inimitable son de Hammond, mort en 2012, avait déjà été remplacé par un clampin dont l’histoire ne retiendra pas le nom. Restent Gillan, Roger Glover, le bassiste, et Ian Paice, le meilleur batteur du monde, seul rescapé du groupe original des sixties. Ce qui fait quand même trois cinquièmes de la formation mythique, dite Mark II, responsable des grands classiques que sont “In Rock”, “Machine Head” et autre “Made In Japan”, albums indépassables. Le son caractéristique de cette époque a bien sûr disparu.

Le disque est pourtant produit par Bob Ezrin, lui-même champion de l’emphase baroque confinant au sublime. Mais voilà, Deep Purple a voulu faire un disque varié. Là, il y a des synthés, des chœurs, c’est très pop — dans le sens américain du terme, grosse variété. Flirtant toujours avec le mauvais goût, donc, mais plus le même. ✪✪1/2

STAN CUESTA

Disques français

Emily Loizeau

"Run Run Run – Hommage A Lou Reed"

LES EDITIONS DE LA DERNIÈRE PLUIE – DECEMBER SQUARE/ DIFFER-ANT

Cette fascination des chanteurs français pour le Velvet Underground... "Les Enfants Du Velvet", avec Taxi Girl, Etienne Daho, Graziella De Michelle, les Rita Mitsouko, Marc Seberg et Aliss Terrell, en 1985. Leur génération avait grandi avec le mythe. Le manque. En avait fait un idéal inatteignable. Quelque chose qui purifierait notre variété nationale — dans les années 1980, on pensait beaucoup comme ça. Mais ça continue. Emily Loizeau est plus jeune. Elle est l'héritière. Une belle chanteuse, douée, produisant des disques assez réussis. Après, le spectacle et l'album hommage au Velvet, Rodolphe Burger l'avait déjà fait. OK, ce coup-ci c'est Lou Reed,

mais c'est pareil. L'originalité, ici, consiste à intercaler des textes de Lou entre les chansons, lus par une actrice. Bonne idée. Et à jouer quelques titres plus récents, comme "Sword Of Damocles", ou plus inattendus, comme "Chelsea Girl". A part ça, c'est le songbook classique : "Sunday Morning", "Femme Fatale", "Pale Blue Eyes", "Walk On The Wild Side". C'est imparable. Surtout joué comme ça, respectueusement, avec un piano et une guitare. Repris à l'accordéon ou par une fanfare, ça serait horrible, mais il y aurait une prise de risque. Des spectacles comme celui-ci, entre performance et théâtre subventionné, ne sont-ils pas en train de clouer le cercueil du rock ? Lou et le Velvet étaient dérangeants. Ici, tout est rassurant. Cette musique est entrée au musée. Ce n'est pas la faute d'Emily Loizeau, c'est l'époque qui veut ça. Ce disque est très agréable, ça n'est pas le problème. Le problème, c'est ce qu'il représente. Lou Reed au théâtre. Le grand poète. Le recueillement. *Chut devant !* Silence. La messe.

✪✪✪

STAN CUESTA

Hugues Aufray

"Autoportrait"

FONTANA/ UNIVERSAL

Dans les années soixante, Hugues Aufray acquit la notoriété en adaptant en français des airs traditionnels — et "Santiano" n'est que l'arbre qui cache la forêt de transcriptions réussies de negro spirituals ou de chansons folk — avant qu'il n'entreprenne de populariser dans l'Hexagone le monument Dylan. Ses errances du côté de la variété et la récupération boy-scout de ses hymnes ont brouillé son image mais, à quatre-vingt onze ans, il vient revendiquer sa place en renouant avec ses racines. Entouré d'une pléiade de musiciens chevronnés qui entretiennent la fibre country-folk à grand renfort de guitares acoustiques ou électriques, de banjo, de Dobro, d'harmonica, d'hélicon, de cuivres, de piano bastringue et d'accordéon, il revisite quatre anciens succès (mais pas les meilleurs, comme le très lacrymal "Stewball") et, surtout, il reprend à sa façon huit morceaux traditionnels américains. Il en a assuré personnellement l'adaptation en français en respectant l'esprit original : les chansons sont autant de reflets de la vie des forçats de l'*american way of life*, les éclopés, les miséreux, les chômeurs, les matelots quémandant leur paie, les poseurs de rails. Il chante ces tranches de vie d'une voix limpide et convaincue qui, au diapason de son environnement orchestral, retrouve

dans ses meilleurs moments le souffle original des maîtres du folk US ("La Matilda", "La Ballade De John Henry", "Dan Tucker") et parvient même à étonner quand, au final ("Y'A Un Homme Qui Rôde Et Qui Prend Des Noms"), il célèbre la mémoire des victimes du Klu Klux Klan avec une sobriété exemplaire, seulement accompagné par un harmonica et la guitare aérienne de Michael Jones. ✪✪✪

H.M.

Jean-François Pauvros

“A Tort Et Au Travers”

NATO

A l’instar de Dominique Grimaud, Gilbert Artman ou Albert Marcœur, Jean-François Pauvros appartient à cette espèce indéfinissable de musiciens pour qui les rencontres, la liberté artistique, l’improvisation sont les moteurs de toute création, de toute production. Depuis son premier disque en 1976, il ne cesse d’alterner entre projets sous son nom, en duo, en trio et en groupes, Catalogue avec Jac Berrocal et Gilbert Artman, Marteau Rouge, auxquels se rajoutent musiques de films et collaborations avec des écrivains. A l’occasion de ce nouvel album pour le label Nato, il est accompagné d’Antonin Rayon, de différents claviers et de Mark Kerr, batteur entre autres pour Elliott Murphy, Rita Mitsouko, et parfois Simple Minds.

Aux guitares, qu’il triture comme Jimmy Page avec un archet, et au chant récitatif sur deux titres, “Zigomar” et “Les Ponts” sur un poème d’Arthur Rimbaud, Jean-François Pauvros ne propose ni une musique calibrée, ni une longue improvisation entre free rock et jazz expérimental, mais neuf morceaux structurés sur lesquels les trois musiciens, se complétant parfaitement, varient les ambiances et les rythmes. On imagine déjà Pauvros jouant sur scène à plein volume, comme il en a l’habitude, les instrumentaux “Ailes”, parfois proches d’un hard rock débridé, et “La Mer Lèche Les Pieds Des Enfants Oubliés” porté par la puissance rythmique des percussions et une guitare en fusion *hendrixienne*. Chanté par Mark Kerr, “Wish For Long” est une ballade pop rock alors que “Les Ponts” est empreint d’une lenteur magnifique et émouvante. “A Tort Et Au Travers” est un beau disque hors des modes, à écouter sans idées préconçues. ✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

La Caravane Passe

“Nomadic Spirit”

AT(H)OME/ SONY MUSIC

Depuis vingt ans, La Caravane Passe défend activement une perspective transculturelle. Le sixième album studio du quintette est réalisé par son chanteur Toma qui, après avoir co-écrit et produit le dernier album de Rachid Taha (à la mémoire duquel ce disque est dédié), s’est associé pour l’occasion avec le producteur réputé Sodi (Négresses Vertes, Fela Kuti, Mano Negra). Les onze morceaux révèlent les traces de quatre années de tournée internationale à travers leur texture même, et de nombreux intervenants cosmopolites sont mis à contribution par le quintette : des instrumentistes aussi divers qu’un percussionniste gnawa, une chanteuse de flamenco, un accordéoniste breton, un cymbaliste moldave, un trompettiste serbe, un cordiste malien, un quartette originaire des Balkans... Le projet prend ainsi une ampleur internationale qui aurait pu virer à la mosaïque et au collage touristique si le groupe ne le maintenait pas fermement, à quelques exceptions linguistiques près, dans le cadre de chansons francophones qui prennent le large avec gourmandise *(“J’m’envole pour l’exode exotique/ J’survole des tempêtes pacifiques”)*. Le grand brassage musical mêle musiques de l’Est et du Sud, met à contribution folklores et

influences diverses : cha-cha mutant (“Tchatchatchatcher”), envolée flamenco (“Mala Reputacion”), fibre tzigane (“Valse Manouche”), complainte populo (“Yougoslavie”), transe africaine (“Nomadic Spirit”), en les confrontant au hip-hop et à la chanson française pour élaborer une potion populaire, gouleyante et festive, qui est souvent irrésistible grâce à sa fluidité et sa propension à faire danser. ✪✪✪

H.M.

Réédition du mois

Cette musique qui a bouleversé des générations entières

"Monster Box Of Rockabilly"

Retroworld/ Floating World (Import Gibert Joseph)

Il y a quelques années était sorti un coffret de quarante CD, "Rockabilly Dynamite". Mille titres, c'est un peu beaucoup pour le commun des mortels. Celui qui paraît aujourd'hui est une bonne alternative : douze CD (seulement), et bien tassés... En dehors des spécialistes, le genre est relativement méconnu du grand public. On se borne aux enregistrements Sun — essentiels — et on considère que sa forme la plus pure est celle du trio : guitare acoustique, guitare électrique et contrebasse. Celle d'Elvis, Scotty et Bill. Mais la réalité est plus complexe. Il y a eu des chefs-d'œuvre avec de la batterie, du piano (Jerry Lee Lewis), des cuivres, de la basse électrique et même du violon. Il y a eu aussi des légendes de la country (George Jones, Johnny Horton) qui se sont frottés au style, et des chanteurs de rockabilly plus influencés par la country que par le blues, et inversement. Pour résumer, le genre est nettement plus varié et moins formaté que ce que l'on prétend. Après le Big Bang de chez Sun, l'univers rockab' s'est dilaté, des dizaines de micro-labels ont surgi, de nouvelles stars (Gene Vincent, Wanda Jackson, etc.) sont apparues, ainsi que d'autres plus obscures, responsables de quelques titres explosifs. C'était une musique crue, sauvage, épurée, révélant souvent de grands instrumentistes (Cliff Gallup, James Burton, Jerry Lee, entres autres). Ce coffret extraordinaire remplit parfaitement son office : il réunit les grands fondateurs (Carl Perkins, Roy Orbison, Buddy Holly, Gene Vincent, Eddie Cochran, le Killer), les grands artistes cultes (Charlie Rich, Johnny Burnette, Warren Smith, Jack Earls, The Phantom, Sleepy LaBeef, Sonny Burgess, Vince Taylor, Ronnie Hawkins, Billy Lee Riley, Wanda Jackson, Janis Martin, manque juste Charlie Feathers), les ténors de la country durant leurs incursions dans le style, et enfin des dizaines d'inconnus qui risquent pour beaucoup d'être des révélations. La variété incessante fait que, sans aller jusqu'à dire qu'on peut s'enfiler les douze CD dans leur intégralité, le plaisir est constamment renouvelé. Un livret brillant rédigé par le DJ Alan "Daddy-O"" Robinson rappelle la beauté et le côté très punk de cette musique qui a bouleversé des générations entières, des Beatles à Imelda May en passant par Jeff Beck, Richard Hawley ou, évidemment, les Stray Cats, sans parler de centaines de milliers de fans en France, en Angleterre, où cette musique a toujours été vénérée. En recontextualisant le genre, il souligne que le rockabilly a été une véritable révolution à une époque où la musique américaine (en dehors du jazz et de quelques rebelles de la country comme Hank Williams) était très lisse et souvent sirupeuse. C'est un point qu'il ne faut effectivement jamais oublier. On regrettera juste le visuel à l'esthétique psychobilly un peu hors de propos.

NICOLAS UNGEMUTH

PAR NICOLAS UNGEMUTH

On les a comparés à Big Star

Eno/ Cale

"WRONG WAY UP"

All Saints

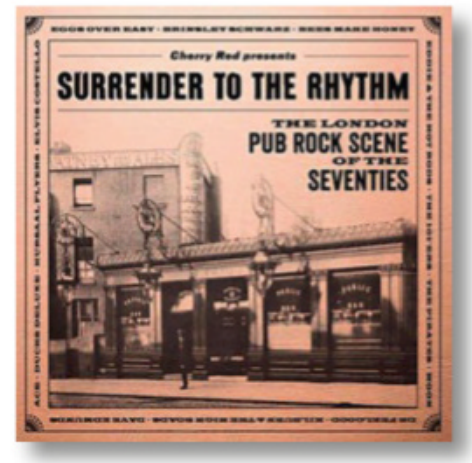
Question *curriculum vitae*, c'est du lourd : l'un a fait partie du Velvet Undeground, l'autre de Roxy Music. Les deux ont sorti en solo des albums splendides devenus légendaires. En 1990, ils s'associaient pour concocter "Wrong Way Up", un album qu'on avait mal compris et rejeté en bloc. Sonorités lisses et électroniques, ce n'était tout simplement pas ce que nous voulions écouter. Et pourtant, trente ans plus tard, si le son typique de la fin des années 80 ne fait toujours pas rêver, les chansons superbes sont une révélation. L'association des deux voix (Eno n'avait plus chanté depuis "Before And After Science") donne un album très beau malgré quelques rides sonores (le premier titre, "Lay My Love", surprenant, sonne presque comme du New Order). Mais sur des choses comme "Cordoba", le Gallois retrouve la grâce de ses plus grandes ballades ("You Know More Than I Know", "I Keep A Close Watch"). Dommage pour les guitares *cocotte*, mais la qualité des chansons fait tout pardonner.

Eno/ Wobble

"SPINNER"

All Saints

Cette fois, c'est avec un ancien punk qui a monté PiL avec son ami d'enfance John Lydon que Brian Eno a décidé de collaborer. Le résultat est moins probant car il s'agit d'une musique de film envoyée à Wobble (Jaki Liebezeit de Can est également de la partie) pour qu'il ajoute sa basse et plusieurs bidouillages. Les deux avaient une même passion pour les musiques du monde, mais Eno revient ici à ses manies *ambient*, il n'y a plus de chansons et, malgré tout le respect qui lui est dû, Jah Wobble n'est tout simplement pas John Cale.



Surrender To The Rhythm

"THE LONDON PUB ROCK SCENE OF THE SEVENTIES"

Cherry Red (Import Gibert Joseph)

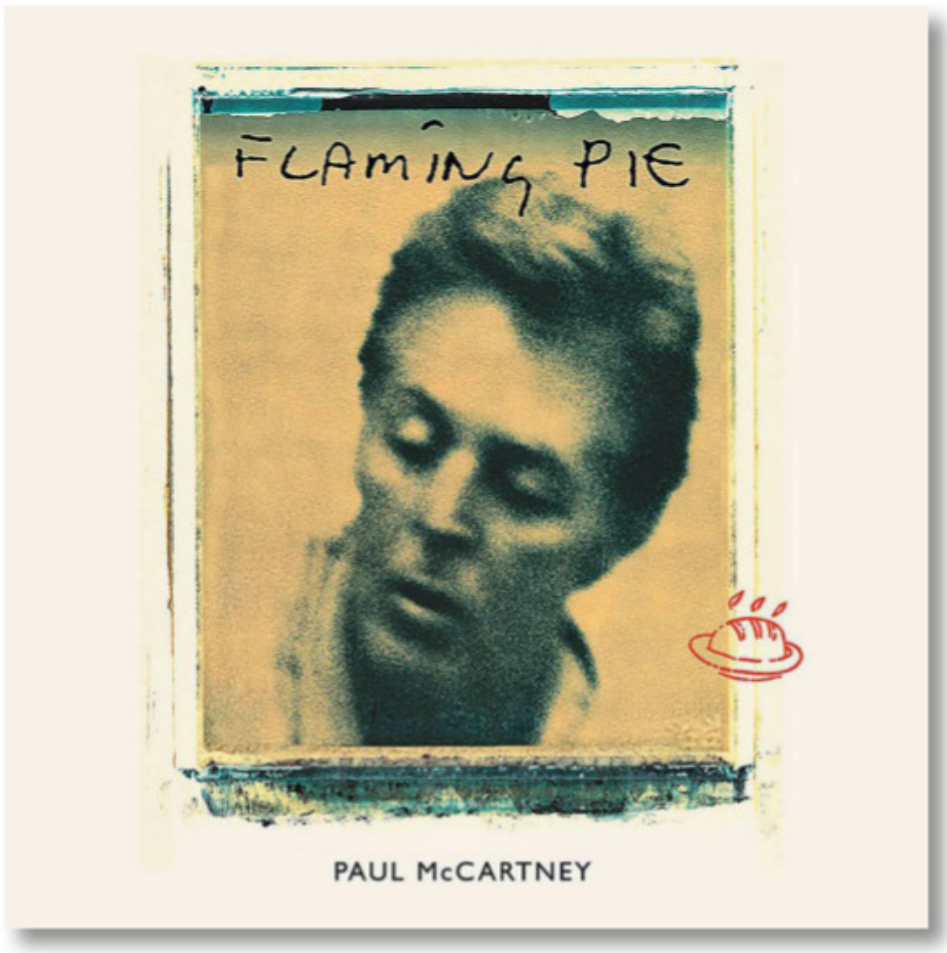
Tout a été dit sur la scène pub rock : comment elle est revenue aux racines R&B, comment elle s'est dépouillée du rock britannique (en particulier le prog rock de son temps) et comment elle a influencé la scène punk... Ce joli coffret de trois CD lui est consacré. Il est un peu bizarrement fichu : comme il fallait bien remplir les trois rondelles et que le pub rock n'a finalemment pas débouché sur tant de disques que cela, les compilateurs ont un peu tout mélangé. Il y a les classiques du genre, fort heureusement (Ducks Deluxe, Chilly Willi & The Red Hot Peppers, The Count Bishops, Kilburn & The High Roads de Ian Dury, les 101ers de Joe Strummer, Sean Tyla & His Gang, Eddie & The Hot Rods, Dr Feelgood), mais peut-on vraiment dire que Mott The Hoople, Satus Quo, Dave Edmunds, Chris Spedding, Elvis Costello, Thin Lizzy, les Heavy Metal Kids, Matchbox, Chris Rea, les Jam et les affreux Merton Parkas faisaient du pub rock ? Pas sûr...

The Scruffs

"TEENAGE TRAGEDIES 1974-1979"

Pop Supérette/ Mono-Tone

Groupe culte par excellence, les Scruffs ont sorti un unique album ("Wanna Meet The Scruffs?") en 1977, ainsi que quelques bricoles, le meilleur de tout cela étant réuni dans cette lumineuse compilation. On les a comparés à Big Star, à Chris Bell et aux Raspberries. Alex Chilton était fan, tout comme Teenage Fanclub et le grand Jim Dickinson, producteur du troisième Big Star et génie des studios Ardent, où ces anglophiles de Memphis ont beaucoup enregistré. Le résultat est une succession de morceaux très mélodiques mais jamais mièvres qui évoquent, en effet, le meilleur de la power pop et des créateurs de "September Gurls". Vivement recommandé.



Paul McCartney

"FLAMING PIE"

Capitol/ Universal

Pour les fans du grand mélodiste, et Dieu sait qu'ils sont légion, le dixième album de McCartney compte parmi les meilleurs. Conçu en pleine Britpop, alors que le revival Beatles était à son zénith et que la série "Anthology" faisait beaucoup parler d'elle, Macca a annoncé qu'il préparait un disque dans l'esprit de son premier groupe. Dans le même temps, il apprenait que sa femme Linda avait un cancer du sein. Mais, courageux comme toujours, l'homme s'est attelé à la tâche et a finalement terminé cet album bancal, hésitant entre jolies ballades et rock anodin, jouant avec son pote Steve Miller, valsant entre chansons dépouillées et grosse artillerie, et choisissant l'obsédé des Beatles Jeff Lynne pour emballer le tout. En fin de compte, "Flaming Pie" est un album assez touchant, même s'il n'atteint pas la grandeur de "Chaos And Creation In The Backyard", paru huit ans plus tard. Cette version anniversaire sort avec de nombreux inédits et versions primitives de certains titres parfois meilleures que les officielles.

Them

"BELFAST GYPSIES"

Grapefruit (Import Gibert Joseph)

D'abord intitulés Other Them, puis Belfast Gypsies (pour compliquer l'histoire, cela dépendait des pays), quelques survivants du groupe de Van Morrison avec un nouveau chanteur ultra-violent nommé Jackie McAuley ont décidé de reprendre le flambeau. Pour ce faire, ils ont été encouragés par Kim Fowley qui a produit la majorité de leurs titres et leur a demandé de faire du Them en plus explosif. Le résultat, sans compositions marquantes, est une explosion de garage à l'irlandaise. Ça décrasse les tympans.

The Everly Brothers

"DOWN IN THE BOTTOM – THE COUNTRY ROCK SESSIONS 1966-1968"

Grapefruit (Import Gibert Joseph)

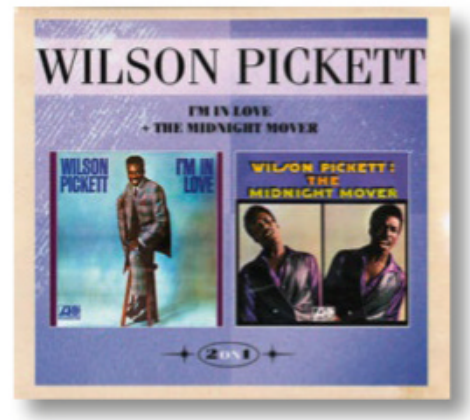
En 1966, les Everly Brothers étaient, comme le précise le titre de cette triple compilation, *au fond du trou*. Ringardisés par la British Invasion et le psychédélisme west coast, Don et Phil ont décidé de revenir à leurs racines. Mais lorsqu'on évoque ces "Country Rock Sessions", il ne faut pas penser à Poco ou aux Byrds de "Sweetheart Of The Rodeo". Sur ces trois disques, les Everly reprennent, certes, Don Gibson, Merle Haggard ou Hank Snow, mais également Fats Domino, Buddy Holly, les Moody Blues, Jimmy Webb, Carole King et Gerry Goffin, ou le "Mercy, Mercy, Mercy" de Joe Zawinul. Leurs harmonies divines et la crème des musiciens de studio (Glen Campbell, Hal Blaine, etc.) font de cette triple compilation un must pour les fans tant le duo sait s'approprier des morceaux très connus avec un rare génie : il suffit d'écouter "My Elusive Dreams" pour s'en convaincre.

Wilson Pickett

"I'M IN LOVE" + "THE MIDNIGHT MOVER"

Edsel (Import Gibert Joseph)

De tous les soulmen, il était le plus sauvage. Sur scène il détruisait tout : même pour tout l'or du monde, personne n'aurait souhaité passer après lui, c'était l'humiliation garantie. Après plusieurs albums déments, souvent enregistrés aux studios Fame de Muscle Shoals ("The Wicked Pickett" et "The Sound Of Wilson Pickett"), le grand shouter est parti à Memphis, aux studios American (ceux du come-back d'Elvis). Jerry Wexler s'était fâché avec le patron de Fame après des embrouilles avec le mari et manager d'Aretha Franklin. American comptait plusieurs anciens de Muscle Shoals, la déception ne fut donc pas au rendez-vous.

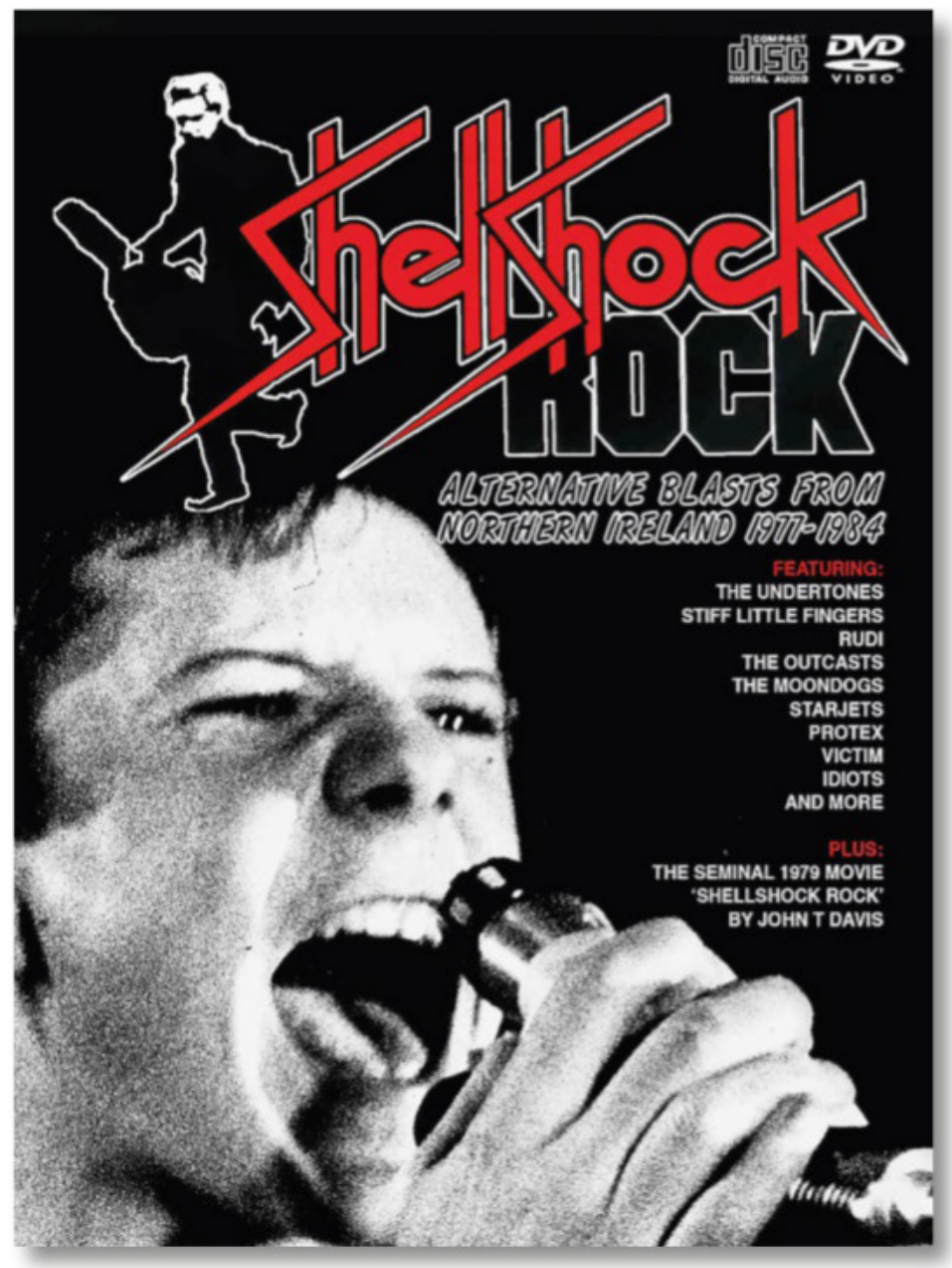


Sur ces deux albums réunis en un CD, Pickett a surpris ses fans en sortant des ballades sonnant comme le meilleur de ce que l'on nomme la deep soul (voir sa version de "Bring It On Home To Me"). On y découvre un chanteur aussi expressif et poignant que James Carr ou Otis Redding. Que les admirateurs de ces grands classiques ne se découragent pas d'avance pour autant : Pickett envoie encore un gros paquet de ses furies habituelles qui font presque passer James Brown pour un timoré.

"The Shellshock Rock"

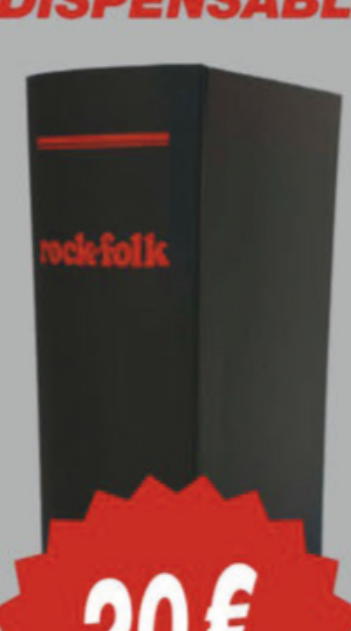
Cherry Red (Import Gibert Joseph)

Le titre est tiré d'un film rare (inclus en DVD dans le coffret) consacré à la scène punk de Belfast. Les jeunes gens locaux ont mis un peu de temps à s'y mettre mais, vu le climat ambiant, ils avaient des raisons d'être en colère. On y retrouve les Undertones, presque pop, Stiff Little Fingers, très énervés (leurs singles "Alternative Ulster" et "Suspect Device" sont devenus des classiques, ainsi que Rudi, groupe tellement apprécié par Paul Weller qu'il lui a confié la première partie des Jam. Enfin, arrivent les Outcasts, très crus et débutants, dont le premier album sonnait comme du Ramones joué au ralenti, mais à la fraîcheur et à la naïveté touchantes ("Self Conscious Over You", inclus ici). Les autres sont inconnus et rarement aussi bons, mais intéresseront les *complétistes* du punk en provenance du Royaume-Uni. ❐



rock&folk

L'ÉCRIN INDISPENSABLE



20 € + frais de port

Tous les anciens numéros sont sur **boutiquelariviere.fr**

BON DE COMMANDE

à retourner avec votre règlement à :

Rock&Folk - VPC - 45 ave. du Général Leclerc
60643 Chantilly cedex

Email :

Nom : Prénom :

Adresse : CP :

Ville :

Tél. :

Ci-joint mon règlement à l'ordre des Editions Larivière ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N°

Expire le : Je note les 3 derniers chiffres au dos de ma Carte Bancaire:

Signature et date obligatoires VROFP20

Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant.
Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

N° ou Ecrin	Prix
Frais de port	
Total	

*Frais de port : 2,50 € par revue et 6,90 € par écrin
DOM-TOM, Etranger nous contacter
au + 33 43 44 62 43 79

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

Bowie semble à nouveau plus intéressé par la musique que par le CAC 40

David Bowie

"EARTHLING"

Arista / BMG

UN SIMPLE MORTEL PEUT-IL SE PERMETTRE D'EVALUER LE TRAVAIL D'UN TEL DIEU ? Oui : critiquer la religion Bowie reste possible — même si toute son œuvre, d'un seul bloc, trône aujourd'hui sur un piédestal. Il faut avouer qu'il a aligné les chefs-d'œuvre. Davantage que les couillonnades. Qui pourtant existent, en nombre conséquent — "Never Let Me Down", "Black Tie White Noise", "Hours…", "Labyrinth", "Pin Ups"… Glorifier les deux albums de Tin Machine ? La mauvaise foi a ses limites. Il faut creuser pour déterrer des albums réellement sous-estimés. "Tonight", 1984 ? Pas si horrible, pas de quoi non plus dénoncer un crime de lèse-majesté. "David Bowie", 1967 ? Charmant, mais sans grande personnalité. "Heathen", 2002 ? Excellent, mais c'est plutôt acquis. Il y a le cas "Let's Dance", 1983, un disque fantastique et déprécié, mais surtout par la critique — le public, moins à côté de ses pompes, lui a fait un triomphe. Alors, un vrai Bowie sous-estimé ? Il existe : "Earthling", 1997.

En 1995, après dix ans d'égarements et pantalonnades, la star sort du tunnel. Brian Eno le remet sur les rails avec "1.Outside", disque gavant, tapageur, mais où Bowie semble à nouveau plus intéressé par la musique que par le CAC 40. Au milieu de morceaux inégaux, le tétanisant "I'm Deranged". L'idée de "Earthling", c'est pousser l'électronique plus loin, avec uniquement des titres du calibre de "I'm Deranged". "1.Outside" est le brouillon, "Earthling" l'accomplissement, grâce à un miracle : le songwriter Bowie retrouve un pic d'inspiration. Les versions live ou acoustique le prouveront : on a ici affaire à des chansons classiques, impressionnantes. Il suffit de dépasser l'habillage cyberpunk, qui a rebuté les fans de "Ziggy Stardust", mais aussi ceux de "Low" — Bowie poussant le bouchon très loin avec sa nouvelle lubie drum'n'bass. Alors que toute la britpop, Pulp et Blur en tête, le cite comme héros ultime, lui écoute Goldie, Aphex Twin, Underworld, A Guy Called Gerald, Adam F ; le co-compositeur de l'album, Reeves Gabrels clamant son admiration pour Prodigy ; Mark Plati, troisième larron du dossier, s'étant fait connaître en bossant pour des pointures de la house music, Arthur Baker et Junior Vasquez. Gabrels, dans le livre "Starman" confie : *"C'était une époque excitante, chacun regardait autour de soi, je me suis dit :* 'Bordel, c'est la fin du millénaire, on va pas jouer comme si on était dans les Rolling Stones !' *On a décidé de changer notre façon de procéder."* Voilà donc le trio expérimentant sur ordinateur pour façonner des choses aussi hallucinantes que "Battle For Britain (The Letter)", morceau en corrélation avec la pochette — Bowie dans un imper aux couleurs de l'Union Jack. *"Suis-je toujours vraiment britannique, alors que je n'ai pas vécu en Grande-Bretagne depuis 1974 ? Cette guerre intérieure me taraude, comme elle fait rage chez la plupart des expatriés."* Bowie demande à Mike Garson de s'inspirer de Stravinsky pour sa partie de piano, syncopes soulignées par la guitare tranchante de Gabrels. Au milieu, un clin d'œil à "Diamond Dogs", le son de vinyle rayé, ici remplacé par celui d'un CD qui saute. Au-dessus, une mélodie et un chant impérieux. Presque aussi époustouflant, "Telling Lies" : *"J'ai essayé une vingtaine d'approches et d'arrangements différents avant de m'arrêter à cet hybride rock agressif/drum'n'bass."* Il y a aussi "Little Wonder", que David Bowie compare à "Warszawa", alors que la ligne de synthé évoque plutôt "Heroes" ; "I'm Afraid Of Americans", co-écrite avec Eno, sur l'impérialisme culturel ; "Seven Years In Tibet", avec une version chantée en mandarin, *"inspirée par l'autobiographie de Heinrich Harrer, que j'avais lue à 19 ans. Je voulais jeter ce morceau, mais Reeves l'a rebossé de son côté, juxtaposant Stax avec les Pixies, le transformant en quelque chose d'absolument magique."* Autre sommet : "Dead Man Walking", en hommage à Susan Sarandon, sa partenaire dans "Les Prédateurs", qualifiée par le chanteur de *"pure dynamite"*, l'autre source d'inspiration étant Neil Young : *"J'ai participé à son concert caritatif pour la Bridge School et ça m'a fasciné : son énergie défie l'âge"* — l'occasion pour l'Anglais, à partir d'un riff auto-pompé sur "The Supermen", de parler vieillissement : *"Maintenant, je suis plus âgé que les films / Plus sage que les rêves"*. "Earthling" sort alors que Bowie fête ses 50 ans. Il est épinglé comme le disque de sa *midlife crisis*, celui où la popstar force un peu trop la veine jeune et branché. Et alors ? *Rester dans le coup a toujours été son moteur*. Ici, il réinvente "Scary Monsters" façon technoïde, clamant : *"Je suis ton avenir, je suis demain, je suis la fin"*. La fin, ce sera "Blackstar", version jazz et funèbre de "Earthling" qui, lui, s'impose comme l'album du flamboyant sursaut : *"A travers les chromosomes de l'espace et du temps/ Je suis rapide comme une mauvaise infection/ Cherchant frénétiquement la résurrection"*. ★

Photo Getty Images

Première parution : 3 février 1997

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Entre deux tournées des Dogs

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Rééditions

Joy Division
“Closer”
Factory

Anniversaire oblige, le second album de Joy Division revient sur les platines (sur un joli disque transparent) quarante ans après sa sortie. A la différence de “Unknown Pleasures” l’an dernier, on n’a pas droit ici à une relecture de la pochette. L’album posthume de Joy Division est réédité dans toute sa sobriété originelle. Chef-d’œuvre de post-punk caverneux (“Isolation”), il reste l’un des albums les plus glaçants de tous les temps, un classique absolu à la hauteur de sa légende.

PJ Harvey
“Dry” “Dry – Demos”
Island/ UMC

Quand l’Anglaise PJ Harvey est arrivée sur la scène rock en 1992 avec ses textes à vif portés par des guitares abrasives, le choc fut immédiat. Comme son nom l’indique, “Dry” est un album sec, sans fioritures, d’une intensité folle (“Dress”). La réédition de ce premier album emblématique est accompagnée d’une nouvelle publication, “Dry – Demos”, au nom explicite. On se souvient que les premières éditions limitées de l’album (qui se monnayent aujourd’hui à des centaines d’euros) contenaient ces versions primitives acoustiques de l’album. Celles-ci sont aujourd’hui rééditées comme un véritable album et s’avèrent tout aussi passionnantes que le produit fini.

Chainsaw
“Funny Feast”
Cameleon

C’était en 1995, entre deux tournées des Dogs, Dominique Laboubée monta avec quelques vieux potes rouennais Chainsaw, un side-project dans lequel il ne tenait que la guitare, laissant le chant à l’excellent Michel Bouloché. De son vivant, le groupe n’a publié qu’un EP en 2000 et disséminé des morceaux sur quelques compilations, avant la disparition brutale de Laboubée en 2002. Cette anthologie rassemble tous les morceaux de ce très bon groupe punk garage trop méconnu.

Etienne Daho
“Surf”
Parlophone

Ambassadeur du Disquaire Day cette année, Etienne Daho a publié en vinyle un projet qui dormait depuis plus de quinze ans. “Surf”, album de reprises, voit le musicien rennais s’essayer avec brio à des versions surprenantes. Une face B chérie des fans d’Air (“The Way You Look Tonight”), un titre mineur de Pink Floyd (“Cirrus Minor”), un titre des Beach Boys tardif (sublime “Falling In Love” écrit par Dennis Wilson)... Daho séduit par ses choix éclectiques. Plusieurs titres étaient déjà connus, mais les retrouver réunis ici offre un regard nouveau et une cohérence qui font de “Surf” une belle réussite.

The Paul Butterfield Blues Band
“The Paul Butterfield Blues Band”
Music On Vinyl

Venus de la scène des clubs de Chicago, l’harmoniciste Paul Butterfield et son orchestre — qui contenait notamment une section rythmique empruntée à Howlin’ Wolf, et le formidable soliste Mike Bloomfield — formaient sans doute le meilleur groupe de blues rock du milieu des années soixante. Sorti peu après leur passage tonitruant au Newport Festival, où ils avaient impressionnés Bob Dylan au point que ce dernier leur demanda de les accompagner le lendemain pour un concert électrique resté historique. Le premier album de ces cinq musiciens est un chef-d’œuvre de blues interprété avec une énergie rock, et un des albums les plus influents de son époque.

Photo Bruno Berbessou

Kim Fowley
“Living In The Streets”
Mono-Tone/ Munster

Parue à l’origine en 1977, cette compilation fameuse, centrée autour du légendaire Kim Fowley, est sans doute un point d’entrée idéal pour les néophytes désirant découvrir l’œuvre de celui qui s’était autoproclamé *“Dorian Gray du rock’n’roll”*. Du bubblegum (“Motorboat”) au *biker psych* (“Thunder Road”, adoubé par la guitare de Mars Bonfire, auteur de “Born To Be Wild” avec Steppenwolf) en passant par le folk de “Living In The Streets”, tous les genres sur lesquels ce faussaire de génie a tenté de capitaliser (en les publiant sous des pseudonymes tels que King Lizard ou Jimmy Jukebox) sont réunis ici. Une réédition superbe, notamment grâce aux notes de pochette de l’érudit Mike Stax.

Ich Bin
“Obéis !”
Replica

Publié pour la première fois en 2006, le premier et unique album d’Ich Bin est entouré d’une aura de mystère depuis sa parution. La question alors était : *“Qui sont ces furieux de la boîte à rythmes qui prétendent s’être rencontrés dans une usine chimique en Corse ?”* Car “Obéis !” est un disque fou, dans lequel des synthétiseurs interlopes mettent en exergue des textes au nihilisme grinçant (“Méthanol”) et à l’humour provocateur. Si on en sait davantage depuis sur l’identité de ces musiciens alsaciens, leur album, devenu un véritable objet de culte, recèle toujours une atmosphère sulfureuse et inquiétante.

Nouveautés

Liam Gallagher
“MTV Unplugged”
Warner

Dispute entre frangins, Noel qui chante laborieusement tandis que Liam l’insulte depuis le balcon : le concert acoustique d’Oasis à MTV en 1996 demeure un des moments les plus emblématiques de la capacité du groupe à s’autodétruire. Près de vingt-cinq ans après cet acte manqué, Liam a droit à sa revanche. Très en voix, porté par des violons divins, il évite les scies trop entendues d’Oasis pour se concentrer sur ses meilleurs singles solos (“Wall Of Glass”, “Once”) et ses chansons préférées parmi son immense répertoire (“Some Might Say”, “Stand By Me”, “Champagne Supernova”, et même la face B, “Sad Song”).

Marie Klock
“Marie Klock”
La Face Cachée

Personnage haut en couleur à l’humour déjanté et au sens de la formule ravageur, Marie Klock vient de publier l’ovni musical le plus étonnant de l’année. Sous sa pochette surprenante — qui se place avec panache dans le top dix des plus obscènes de tous les temps — se cache un disque de pop synthétique minimaliste sur lequel la chanteuse s’amuse à choquer l’auditeur avec jubilation. Ça pourrait être de la variété faussement subversive, mais les textes drôles et perçants laissent percevoir une vulnérabilité qui rend le personnage encore plus attachant (“Solitaire”).

45 tours

Cramped !!! - Vol. 2
“Songs The Lord Taught The Cramps”
Kizmiaz

Sept ans après un premier volume magnifique, Kizmiaz publie une nouvelle lettre d’amour au groupe auquel il doit son nom. Encore une fois, l’objet proposé par le label nantais est un livre-disque de trente-quatre pages illustrées de dessins, photos de disques rares et collages. Quatre groupes du label reprennent des classiques garage et rock’n’roll que les Cramps ont aidé à populariser (les excellents Charm Bag sur “Hang Up” des garageux Wailers).

Double Cheese
“Mash Potatoes”
Le Cèpe/ Warrior Pillow

Une recherche de ce single sur Google offrira probablement un résultat décevant, mais l’écoute de ses deux faces devrait réjouir les amateurs de rock garage psychédélique : lourde et lancinante, “Mash Potatoes” montre la face psyché du groupe, la fuzz vrombissante de “The Ants” situe le groupe en zone garage. Le tout s’avère diablement efficace.

Police Control
“EP”
Croq/ Mac

Quatre ans après un premier EP à la couleur garage rock (formidable “Sentimental”), Police Control opère son retour avec trois titres qui font la part belle aux synthétiseurs et aux guitares carillonnantes. Plus influencée par Daho que Segall, la nouvelle esthétique du groupe séduit avec son approche pop décomplexée (“Noyé”). ❑

Discographisme_35

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"Strange Days"

The Doors

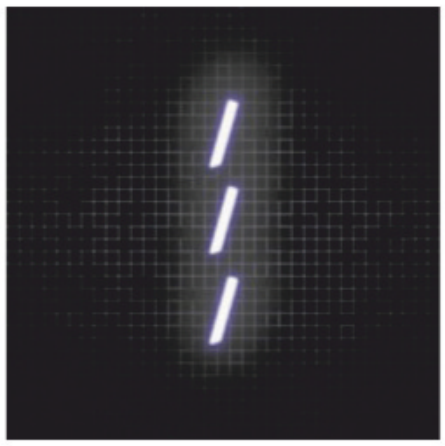
Première parution : 25 septembre 1967

En août 1965, assis dans un coin du garage de la famille Manczarek, le garçon timide qu'est Jim Morrison observe John Densmore s'installer derrière la batterie. Puis, Ray Manzarek et ses frères se lancent dans un morceau en cours d'élaboration, "Break On Through (To The Other Side)", pour juger de la pertinence du jeu de Densmore. Alors, Jim les rejoint et, progressivement, laisse son animalité prendre le dessus, devenant un autre. Si ce sentiment d'étrangeté vis-à-vis de lui, vis-à-vis du monde habite Morrison, il ne l'a pas encore conceptualisé. L'osmose entre Ray, le claviériste, John et Jim croît au fil des répétitions. Rapidement, Robby Krieger, un ami de Densmore, les rejoint pour tenir la guitare parce que les frères de Ray ont lâché l'affaire. Le quatuor est au complet et il le restera. Un an plus tard, les Doors se sont constitué un répertoire original et conséquent qu'ils ont expérimenté dans de nombreux clubs de Los Angeles, notamment au Whisky A Go Go. Et un soir, ils enthousiasment Jac Holzman, le patron d'Elektra, venu chercher de nouveaux talents californiens. Pour leur premier album, William Harvey, le directeur artistique d'Elektra, contacte un photographe renommé car il sait que l'image d'un groupe occupe désormais une part importante dans son succès. Guy Webster a déjà à son actif trois pochettes iconiques : "If You Can Believe Your Eyes And Ears" des Mama's And The Papa's (qui sera censurée) ; "Sounds Of Silence" de Simon & Garfunkel et "Aftermath" des Rolling Stones. Après une journée de shooting dans différents endroits de Los Angeles, William Harvey retient les clichés en clair-obscur, plus propices à exprimer l'ambiance sombre des textes et de la musique du groupe. Et il choisit de mettre en gros plan un portrait angélique de Jim, pensif. Les trois autres membres, en format réduit, occupent l'espace à droite de la pochette et sont vus en légère plongée sortant de la pénombre. Ils affichent une mine grave et semblent une émanation de Jim. Le nom des Doors, qui occupe un tiers de la pochette, est conçu comme un logo et accompagnera le groupe durant toute sa carrière. Morrison est profondément irrité par cette pochette qui lui attribue une place prédominante par rapport à celle du groupe. Il est particulièrement attaché à la notion d'équité qui donne à chacun un statut égalitaire. De plus, son épaule sans T-shirt, laissant imaginer qu'il peut être torse nu, met démesurément en avant son sex-appeal.

La photo du verso de la pochette réalisée par Joel Brodsky servira pour une immense affiche publicitaire — la première du genre — sur le Sunset Strip. En file indienne, Ray, Robby et John observent d'un air menaçant l'objectif, alors que Jim, de profil, l'expression plus douce, regarde l'horizon. A nouveau, l'attention est portée sur le chanteur. Les nombreux concerts et le succès du second single "Light My Fire", raccourci de quatre minutes pour des raisons commerciales, positionnent les Doors comme la nouvelle sensation rock dans laquelle Jim est un élément de premier plan. Ce succès métamorphose Morrison, qui devient plus expansif sur scène et prend conscience de son magnétisme qu'il utilise autant pour rendre hystérique le public que pour séduire les femmes. Néanmoins, Morrison entretient un rapport ambigu avec son image qu'il ne cesse de façonner pour en tirer bénéfice, mais qu'il rejette également, la trouvant trop réductrice au regard du statut de poète rock qu'il entend incarner. Aussi, lorsque la réalisation de la pochette du deuxième album se concrétise, Morrison refuse catégoriquement de paraître sur celle-ci, à moins qu'il ne soit entouré d'une meute de chiens. Avec cette mise en scène, il souhaite exprimer métaphoriquement l'idée de Dieu (God) qui est en anglais l'anagramme de chien (Dog). Passé cette plaisanterie estudiantine, il donne toutefois une indication précieuse à Harvey et Brodsky, les orientant vers une parade de monstres. Si Morrison évoque Fellini et "La Strada", il a très certainement à l'esprit "L'Albatros" de Baudelaire, *"comique et laid"* ici-bas, mais *"prince des nuées"* dans l'azur. En effet, le chanteur sent son art incompris et souillé par le show-business. Pour travailler dans le calme, Joel Brodsky choisit une petite impasse new-yorkaise, Sniffen Court, située au 152 de la 36ème rue, entre Lexington et la 3ème Avenue. Pour sa parade, il a convoqué deux acteurs nains, Lester Janus et son frère jumeau, Stanley, (qu'on voit mendier au dos de la pochette auprès de la styliste Zazel Lovén), un Hercule (le videur du Friars Club), un couple d'acrobates complété par Frank Kollegy, l'assistant de Brodsky qui s'est improvisé jongleur, et le chauffeur de taxi qui joue de la trompette. Cette parade de *monstres* échappés d'un cirque fauché est très certainement l'image la plus juste que Morrison se fait de son groupe : des poètes traités en pitres, en saltimbanques. Cette rue à la lumière blafarde où il n'y a guère de joie en dehors du rire forcé du nain transpose également le sentiment intérieur d'un Morrison torturé, dépressif, défiant la mort en permanence par sa consommation excessive de drogues et d'alcool, par ses attitudes autodestructives (danser sur les toits, conduire défoncé à vive allure...). Cette étrangeté est également celle du monde perçu. En effet, le titre de l'album et de la première chanson évoque une époque anxiogène liée au climat social et politique peu enthousiasmant (Vietnam, assassinat de Kennedy, émeutes raciales, fin du rêve hippie...). Mais elle renseigne également sur le sentiment d'isolement qu'éprouve Morrison avec le monde qui l'entoure ("People Are Strange"). Outre l'étrangeté, il y a un désir d'effacement puisque la pochette ne comporte ni le nom du groupe, ni le titre de l'album. Seule une affiche publicitaire, placardée sur un mur de la ruelle, reprenant la photo du verso du premier disque, barré d'un bandeau "Strange Days" (ajouté lors de la photocomposition) renseigne l'acheteur. Ce choix esthétique novateur atteste, certes de l'assurance du groupe dans sa notoriété, mais il révèle aussi le désir d'effacement de Morrison. Ce qu'il fera quatre ans plus tard en quittant les Doors pour s'installer à Paris où il disparaîtra définitivement. ■

Amour tendance queer

Bien que minoritaires, les albums uniquement instrumentaux sont un genre en soi. C'est le cas de trois des huit sélectionnés du mois parmi les trente-trois parvenus à la rédaction, et, ce n'est sans doute pas un hasard s'ils mentionnent parmi leurs influences des musiques comme le jazz ou la techno.



Après trois EP, **This Is Shit** publie son premier album. Fondé en 2016, le trio parisien revendique l'étiquette rock techno : en fait, la structure et la tonalité des morceaux penchent nettement du côté des musiques électroniques, tout comme leur parti pris onirique et dansant, ou le recours aux synthés, claviers et boucles. Mais la composition même du groupe (batterie-basse-guitare) le relie à un certain rock, tout comme son aspect énervé et ses influences à chercher du côté de Prodigy ou Nine Inch Nail *("III", Upton Park, facebook.com/ThisIsShitMusic, distribution L'Autre Distribution).*

A ses débuts à Berlin en 2009, **Electric Vocuhila** était un duo saxophone-batterie. Trois ans plus tard, basé à Tours au sein du collectif artistique Capsul Collectif, il évolue en quartet avec l'intégration d'un bassiste et d'un guitariste. Son troisième album est hypnotique et exubérant : totalement instrumental, il fonctionne sur la base de motifs répétitifs qui sont autant d'incitations à la danse, et se situe au croisement des musiques africaines et du jazz-rock en unissant volonté mélodique et culture de la transe *("Palaces", Capsul Records, vocuhila.wordpresse.com, distribution L'Autre Distribution).*

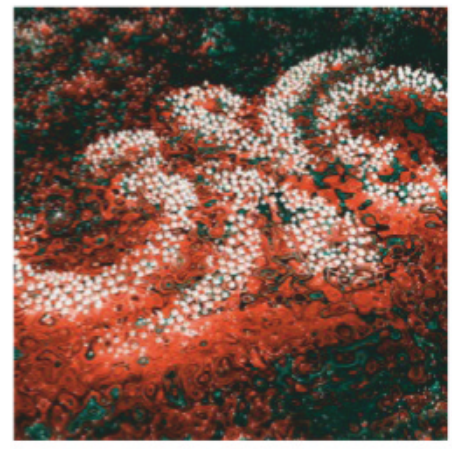
Depuis trois ans, **David Krakauer & Kathleen Tagg** forment un duo étonnant : d'un côté un clarinettiste américain féru de musique klezmer, de l'autre une pianiste et arrangeuse originaire d'Afrique du Sud. Leur album est une fascinante mixture qui s'apparente autant au jazz qu'à la musique classique et klezmer ou à une expérience d'avant-garde teintée d'électro : élaborée à partir de leurs deux instruments soutenus par des boucles et des samples, elle échappe aux classifications avec une inventivité foisonnante *("Breath & Hammer", Table Pouding Records, krakauertaggduo.com, distribution L'Autre Distribution).*

Si leur premier album ne date que de 2016, **Toybloïd** est en germe depuis treize ans. Dans ce trio parisien et anglophone, ce sont les filles qui mènent la danse, avec pour chanteuse-guitariste la fille du défunt Stéphane Sirkis, même si les influences musicales n'ont rien à voir avec celles d'Indochine. Son nouvel album est placé sous le signe thématique de l'amour tendance queer, illustré par une pochette au lesbianisme affiché ; avec une efficacité concise, il aligne treize morceaux affûtés et survoltés qui célèbrent un rock garage débridé et excitant *("Modern Love",* Toybloïd Records/*KMS Records, facebook.com/toybloïd, distribution Sony).*

Pendant plus de vingt ans, **Paco Duke** a été le leader du Blues Power Band qui, en multipliant les concerts, s'est affirmé comme une valeur sûre de la scène blues française. Pour son projet solo, il a conservé la section rythmique de son groupe tout en prenant en charge les guitares et la voix. A travers ses compositions en anglais, il démontre davantage ses talents de guitariste que de chanteur et manifeste une passion communicative pour le blues électrique, popularisé en d'autres temps par Johnny Winter, Albert King ou Jimmy Page *("Only Dreams Come True", Paco Duke Music, facebook.com/pacodukemusic, distribution Inouïe Distribution).*

Le titre du second album de **Silence Radio** est un pied de nez. Ce quintette de Lorient, né en 2011 sous le nom de No Man's Land, a pris sa nouvelle identité en 2015 et milite en faveur d'un rock menacé de disparition *("Où est le feu / Des guitares acérées / Place aux machines / Aux sons téléphonés")* mais dont il participe à la résurrection sous l'égide flamboyante de Rage Against The Machine et surtout de Noir Désir : du groupe bordelais, il reprend l'énergie échevelée, les guitares sous tension, le chant passionné et les textes francophones à références littéraires *("Le Rock Est Mort", Nevez Productions, silenceradio.bzh, distribution Inouïe Distribution).*

En vingt-huit ans d'existence, **Oscar Nip** (de Paris) a su préserver son état d'urgence initial. Evoluant actuellement en duo ou trio, il reste fidèle dans son huitième album à son goût de la haute énergie et des textes français bien ficelés *("Qui veut de mes larmes / Qui veut de mes drames / Qui veut de mon corps / Qui veut de moi encore"),* même si un peu d'électro vient parfois teinter sa passion pour les grosses guitares. Entre envolées mélodiques et refrains éructés, les quatorze morceaux font le grand écart entre racines punk ou hardcore et tentations pop-rock, tout en privilégiant l'électrochoc *("La Nuit Des Arcs-En-Ciel", Hyenas Records, oscarnip.com).*



Installé à Nantes depuis cinq ans, **Niqolah Seeva** est un adepte de la fusion transculturelle : ce prof de guitare s'était installé un an au Maroc pour s'imprégner de la culture locale, apprendre à jouer du oud et modifier son nom. Au terme d'expériences en solo ou en groupe (avec Orange Blossom), il œuvre depuis trois ans avec le quintette l'Hybrid Orchestra : ensemble, ils ont enregistré ces morceaux métissés qui évoluent entre jazz-rock et musique arabe et mettent en valeur l'instrument (la Guit'Arabia) et la langue (mélange d'anglais et d'arabe) qu'il a créés *("3NE", Vlad, facebook.com/niqolah.seeva, distribution Absilone/ Socadisc/ Believe).* ❑

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Une référence aux crimes racistes de l'époque

BLACK MERDA

VENU DE L'OMBRAGEUSE DETROIT, Black Merda était un gang précurseur, fervent défenseur de la cause afro-américaine sous couvert d'hymnes funk, *hendrixiens* en diable. Une approche radicale qui ne l'a pas aidé à l'époque, malgré deux passionnants opus.

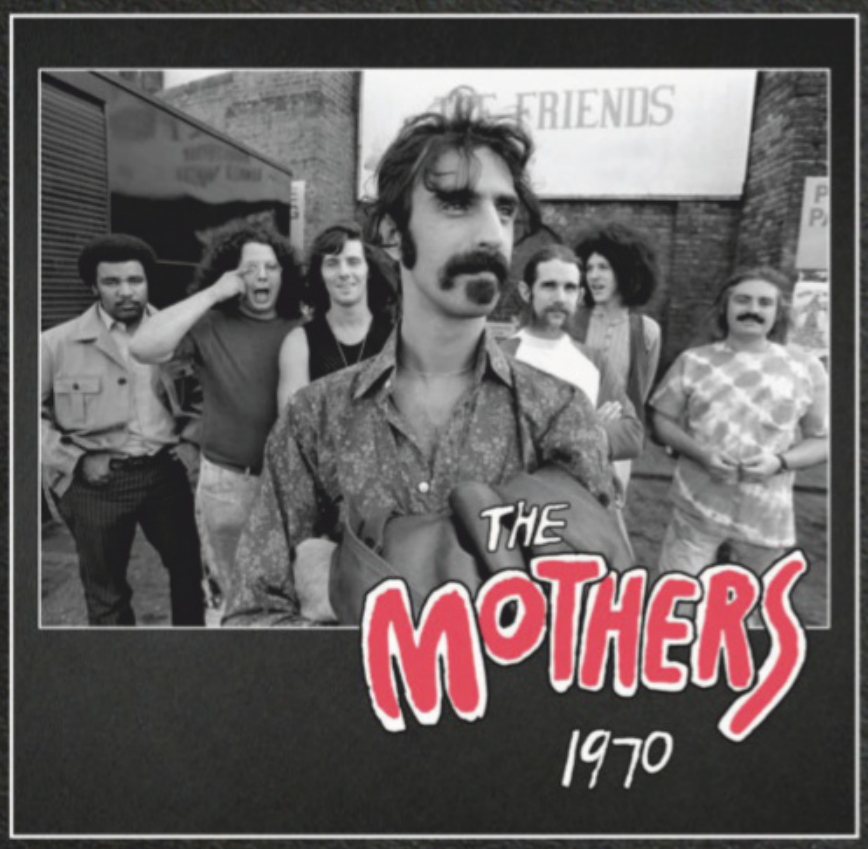
Originaire de l'Etat du Mississippi, la famille de VC Lamont Veasey monte à Detroit alors qu'il est encore gosse. Comme pour tant d'autres, l'Epiphanie se produit à la vue d'Elvis Presley se trémoussant dans le poste de télévision. Rivé au lit par une fièvre de cheval, le gamin réclame une guitare comme cadeau de guérison. Son rusé paternel négocie, en échange d'une bouteille, celle d'un baladin itinérant rond comme une queue de pelle. VC s'immerge dans le blues, puis croise le chemin d'Anthony "Wolf" Hawkins en 1960. Les deux adolescents pratiquent intensément, l'oreille collée à la radio, puis se produisent dans la région. Leur réputation enfle, au point que les studios locaux les embauchent pour quelques piges. Ce faisant, ils s'acoquinent avec Tyrone Hite, batteur et chanteur. Le trio devient The Impacts, puis The Soul Agents, et accompagne de très nombreuses pointures : Edwin Starr, Wilson Pickett ou Joe Tex. Un beau jour, en parcourant un canard de l'État de Washington, VC est frappé par un cliché de Jimi Hendrix en grande tenue d'apparat, chemise à jabot et boa : *"Qui est ce clown ?"*, pense-t-il immédiatement. Un an plus tard, il met la main sur "Are You Experienced" en chinant dans les bacs d'une échoppe texane. Reconnaissant le flamboyant escogriffe, il décide d'acquérir la chose, pour s'octroyer une bonne tranche de rigolade. Nos gonzes posent la galette sur la platine, allument un joint et... c'est le choc, immense : "Foxy Lady". VC ne se moque plus. Les Soul Agents décident alors de tout changer : approche musicale désormais funk et psychédélique, textes urbains et engagés, coupes afro, fringues chamarrées, et nouveau patronyme. Charles Hawkins, frangin d'Anthony, rejoint le groupe et souffle Murder Incorporated, mais VC opte finalement pour Black Murder, puis Black Merda, en argot. Une référence aux crimes racistes de l'époque, perpétrés par le Ku Klux Klan. Les Black Merda tournent avec Edwin Starr et les Temptations. Eddie Kendricks tente de les pistonner et leur présente Ellington "Fugi" Jordan (qui a coécrit "I'd Rather Go Blind" pour Etta James), et avec qui ils gravent un single (l'hypnotique "Mary, Don't Take Me On No Bad Trip"), puis un extraordinaire album, syncopé et flamboyant, finalement publié en 1997 par Funky Delicacies. Par son entremise, ils rencontrent Marshall Chess, puis signent avec la prestigieuse maison de Chicago. La presse classe alors Black Merda comme figure de proue du mouvement "black rock", aux côtés de Funkadelic et des Bar-Kays. Ils s'attellent à leur premier opus, publié en 1970 chez Chess, et dont le son s'avère quelque peu caverneux. Dès "Prophet", Black Merda confirme sa parenté avec l'œuvre de Jimi Hendrix : voix nonchalante, guitares cinglantes au groove implacable, rythmique ultra-déliée. Le gang y ajoute un discours social, antiraciste, que l'on retrouve aussi sur le manifeste "Ashamed", l'un des moments forts de l'album. L'emblématique "Cynthy-Ruth" possède un refrain entêtant, tandis que "Think Of Me" est une délicieuse parenthèse folk. "Reality", enfin, est un R&B tout aussi aérien que grinçant. Cet excellent disque ne s'écoule pas, miné par une promotion insuffisante et une aura de soufre. Black Merda se contente du circuit des salles réservées aux Afro-Américains, mais passe tout de même par la fameuse Grande Ballroom. Les quatre rockers décampent pour Los Angeles afin d'y retrouver Fugi, Eric Burdon et War. Effarés par les addictions galopantes de leur ex-bienfaiteur, ils repartent pour la Motor City, mais sans Tyrone Hite, démissionnaire. Le trio restant usine alors un second album, avec l'expérimenté Gene Barge comme producteur, qui amène Rob Crowder aux fûts. Le premier offre une captation cristalline et des arrangements chics, le second sa frappe rigoureuse, métronomique. "Long Burn The Fire" est publié sur Janus (qui a fusionné avec Chess après leur vente à GRT) en 1972, sous l'étiquette Mer-da, moins subversive. De même que l'inaugurale "For You", ballade sirupeuse aux violons grandiloquents et aux chœurs soul. L'acerbe "The Folks From Mother's Mixer" renoue ensuite avec le style du précédent effort, tout comme l'édifiante "Sometimes I Wish" *("Pourquoi devons-nous vivre dans la peur ?")*. Il s'agit de deux des sommets du disque, avec la protest song blues "Lying" et "I Got A Woman", illuminée par un étincelant solo d'Hopkins. Malgré sa qualité, "Long Burn The Fire" n'est pas davantage poussé. Hawkins et VC jettent l'éponge et se consacrent à leur carrière en studio. Une reformation aura finalement lieu en 2005, suite à laquelle la reconnaissance finit par arriver : Ja Rule et Kanye West samplent respectivement "Lying" et "Cynthy-Ruth". ❑

FRANK ZAPPA

THE MOTHERS 1970

- COFFRET 4CD -

70 titres inédits issus de séances aux studios Trident à Londres, et de concerts.



DECCA

Nouveau

LE MAGAZINE DE L'ART DE VIVRE À LA CAMPAGNE

ACTUELLEMENT
EN KIOSQUE

COLLECTION rock&folk #15

PAR PHILIPPE THIEYRE

Pub rock, rock, country rock, punk, new wave et pop

J'aimerais connaître le parcours de NICK LOWE, un musicien que je trouve trop méconnu en France.
Yves *(courriel)*

En cinquante ans, à travers ses disques, ses compositions et ses productions, Nick Lowe a laissé sa marque sur le pub rock, le rock, le country rock, le punk, la new wave, la pop, le tout avec un sens de l'humour et de la dérision jamais démenti. Né le 24 mars 1949 à Walton-On-Thames, Angleterre, Nicholas Drain Lowe commence sa carrière de musicien en 1964, avec son ami le guitariste et pianiste Brinsley Schwarz, au sein des Sounds + 1, pour une tournée des bases britanniques en Allemagne. En 1967, Schwarz forme Three's A Crowd, qui prend le nom de Kippington Lodge. Après deux singles pop rock, il propose à Lowe de le rejoindre comme bassiste et chanteur. Bob Andrews, claviers, et Billy Rankin, batterie, complètent la nouvelle formation qui, en 1969, après trois autres singles sans succès, opte pour le nom de Brinsley Schwarz. L'opération promotionnelle du premier album ayant tourné au fiasco, Schwarz restera toujours à la marge des hit-parades mais deviendra une référence du pub rock aux côtés de Dr Feelgood, Ducks Deluxe, Kilburn & The High Roads et Chilli Willi And The Red Hot Peppers. Le groupe se sépare en 1975 et Lowe devient le bassiste du guitariste et chanteur Dave Edmunds, "Subtle As A Flying Mallet" (1975), "Get It" (1977), "Tracks On Wax 4" (1978), "Repeat When Necessary" (1979), "Twangin..." (1981). Parallèlement, après l'éphémère Spick Ace & The Blue Sharks avec Martin Stone, il sort un premier 45 tours, "So It Goes", en août 1976, première parution du label Stiff, puis en 1977 le EP "Bowi". Engagé comme producteur maison par Stiff, Nick Lowe produit "New Rose" des Damned, paru le 22 octobre 1976, considéré comme le premier single punk britannique, puis l'album "Damned Damned Damned" (1977). Suivront : Graham Parker And The Rumor, dont le guitariste est Brinsley Schwarz, "Howlin Wind" (1976), "Stick To Me" (1977) ; les cinq premiers albums d'Elvis Costello ; Wreckless Eric ; Dr Feelgood, "Be Seing You" (1977) ; Mickey Juup ; Richard Hell & The Voidoids, le single "The Kid With The Replaceable Head" (1979) ; les Pretenders, "Stop Your Sobbing" (1979), leur premier single ; Sean Tyla ; sa femme Carlene Carter, la fille de June et la belle-fille de Johnny Cash qui reprendra deux de ses compositions "Without Love" et "The Beast In Me" ; Paul Carrack ; John Hiatt, "Riding With The King" (1983) ; The Fabulous Thunderbirds "T-Bird Rhythm" (1982), etc.

En mars 1978 paraît "Jesus Of Cool", qui bénéficie d'une presse élogieuse, tout comme "Labour Of Lust" l'année suivante. En 1979, Dave Edmunds et Nick Lowe décident d'enregistrer un album, "Seconds Of Pleasure" avec Billy Bremner, lead guitare et Terry Williams, de Man, batterie, sous le nom de Rockpile, titre du premier album solo de Dave Edmunds. A la fin de Rockpile, en 1981, Lowe reprend le chemin des studios en tant que producteur et artiste solo avec "Nick The Knife", accompagné par Billy Bremner, Terry Williams et Paul Carrack. En 1987, il joue de la basse sur "Bring The Family" de John Hiatt, auquel participent également le guitariste Ry Cooder et le batteur Jim Keltner. Ces quatre musiciens se retrouvent en 1991 dans Little Village le temps d'un unique album, "Little Village" (1992). La chanson "(What's So Funny 'Bout) Peace, Love And Understanding", écrite à l'époque de Brinsley Schwarz, déjà un hit pour Elvis Costello en 1978, est reprise par le chanteur de jazz Curtis Stigers pour la BO du film "The Bodyguard". Celle-ci s'étant écoulée à 45 millions d'exemplaires dans le monde a assuré de confortables revenus à Nick Lowe. En 2019, il tournait avec Los Straitjackets, une formation instrumentale de rock'n'roll et de surf dont les musiciens portent des masques de catcheurs mexicains. ❑

Top 4

Brinsley Schwarz
"Nervous On The Road" *(1972)*

Le guitariste Ian Gomm est venu étoffer le son des quatre membres fondateurs après "Despite It All". Bien que ses prestations scéniques aient fait la réputation de Brinsley Schwarz, "Nervous On The Road" n'est pas un album live, mais a été enregistré aux Rockfield Studios. Huit des dix titres ont été écrits par Nick Lowe entre rock'n'roll, "Surrender To The Rhythm", country rock, "Why, Why, Why, Why, Why", et ballades, "Don't Loose Your Grip On Love", brillante démonstration de l'esprit pub rock.

Nick Lowe
"Jesus Of Cool" *(1978)*

"Music For Money" et "Rollers Show" donnent le ton d'un album dont les textes sont une attaque frontale et sarcastique de l'industrie du disque corrompue par l'argent et la médiocrité. Si "(I Love The Sound Of) Breaking Glass" entre dans les charts britanniques, tous les morceaux sont des hits potentiels tant la qualité et l'énergie dégagée sont constantes. Dave Edmunds, qui a cosigné "Little Hitler", apparaît en photo sur la pochette et joue de la guitare. Aux USA, pour ne pas avoir de problèmes avec Jésus, le titre de l'album a été remplacé par son sous-titre, "Pure Pop For Now People".

Nick Lowe
"Labour Of Lust" *(1979)*

Ce deuxième album débute très fort avec "Cruel To Be Kind", sans doute la chanson la plus connue de Lowe. Une merveille pop rock aux intonations soul composée à l'origine par Lowe et Ian Gomm pour "It's All Over Now". "Switch Board Susan", un rock'n'roll écrit par Mickey Jupp, est un autre succès. Comme "Repeat When Necessary" de Dave Edmunds, "Labour Of Lust" est enregistré avec Rockpile. L'album révèle une succession de morceaux addictifs comme "Cracking Up", "Born Fighter" ou "Dose Of You".

Nick Lowe
"Dig My Mood" *(1998)*

Avec son fidèle complice Geraint Watkins, claviers et accordéon, Nick Lowe la joue très gentleman anglais. "Faithless Lover" est une ballade mélancolique suave comme du Richard Hawley avant l'heure. Les onze autres morceaux oscillent entre perfection pop, "Lonesome Reverie", et touches de soul, de country rock et de blues, "Cold Grey Light Of Dawn" de Ivory Joe Hunter, avec cette classe et cet humour qui lui sont propres, "Man That I've Become". "Dig My Mood" est un disque à redécouvrir.

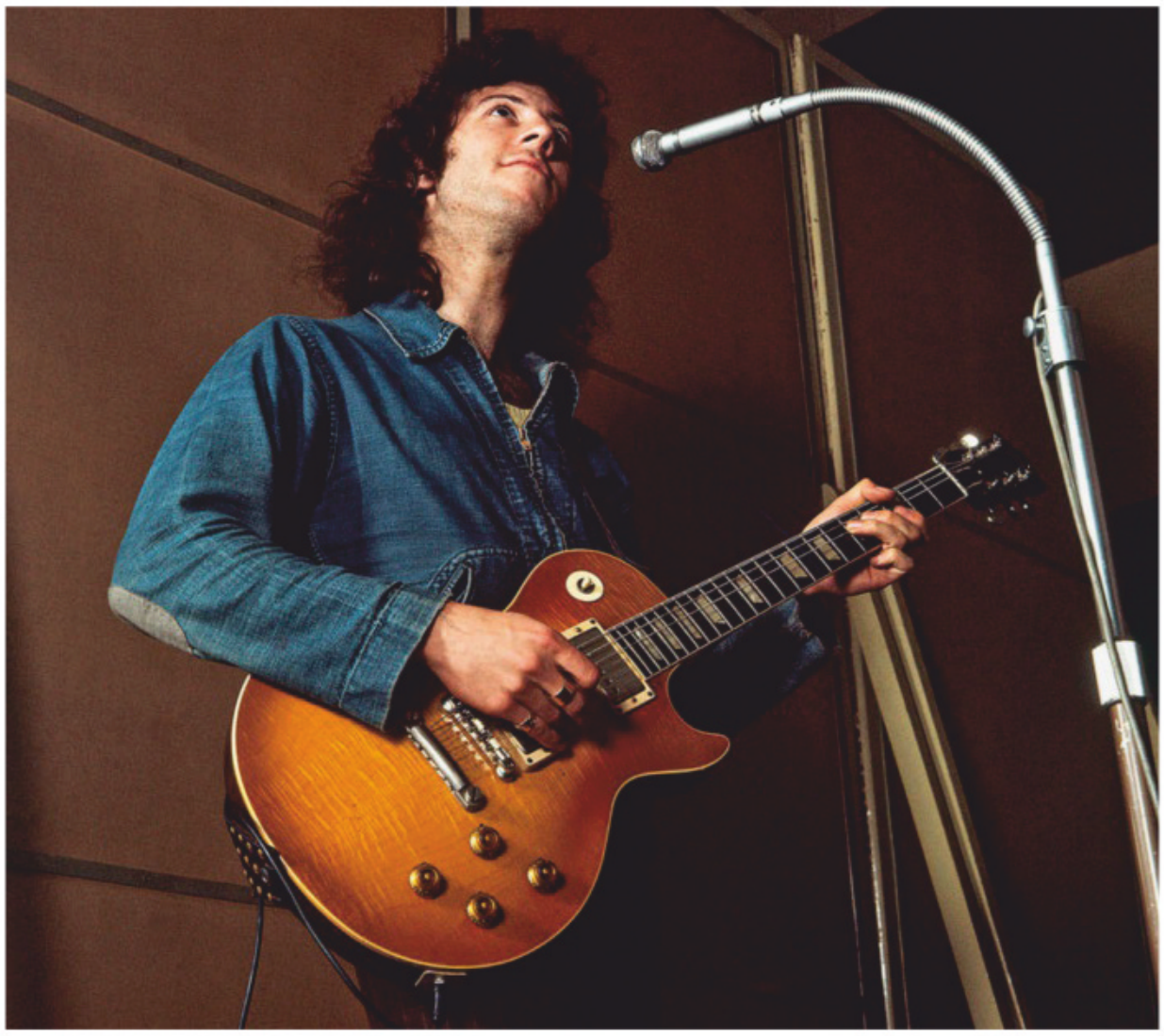
DISCOGRAPHIE

Brinsley Schwarz : "Brinsley Schwarz" *(1970)* ; "Despite It All" *(1970)* ; "Silver Pistol" *(1972)* ; "Nervous On The Road" *(1972)* ; "Please Don't Ever Change" *(1973)* ; "The New Favourites Of... Brinsley Schwarz" *(1974)* incluant "(What's So Funny 'Bout) Peace Love And Understanding" ; "It's All Over Now" *(1988)*, datant de 1974.
Solo : "Jesus Of Cool" *(1978)* ; "Labour Of Lust" *(1979)* ; "Nick The Knife" *(1982)* ; "The Abominable Showman" *(1983)* ; "Nick Love And His Cowboy Outfit" *(1984)* ; "The Rose Of England" *(1985)* ; "Pinker And Prouder Than Previous" *(1988)* ; "Party Of One" *(1990)* ; "The Impossible Bird" *(1994)* ; "Dig My Mood" *(1998)* ; "The Convincer" *(2001)* ; "Untouched Takeaway" *(2004)*, live ; "At My Age" *(2007)* ; "The Old Magic" *(2011)* ; "Quality Street (A Seasonal Selection For All The Family)" *(2013)* ; "The Quality Holiday Revue Live" avec les Straitjackets *(2015)*.
Compilation : "The Doings (The Solo Years)" *(1999)*, coffret 4 CD.

Photo Archives Rock&Folk

Peter Green 1946 – 2020

Le fantastique, mais perturbé guitariste et fondateur de Fleetwood Mac est mort pendant son sommeil le 25 juillet 2020, à Canvey Island.



NÉ PETER ALLEN GREENBAUM LE 29 OCTOBRE 1946, dans le quartier de Bethnal Green, à Londres, il s'initie aux rudiments de la guitare grâce à un de ses frères, Mike, qui sera présent à ses côtés tout au long de sa carrière. Autodidacte, il se perfectionne si vite, en écoutant notamment Hank Marvin des Shadows, qu'il passe semi-pro en 1961, tout en demeurant apprenti-boucher. D'abord bassiste pour d'obscurs combos, il devient, en décembre 1965, le guitariste des Peter B's Looners de Peter Bardens, le batteur est Mick Fleetwood. En juillet 1966, lorsque sort l'historique "Blues Breakers With Eric Clapton" de John Mayall, Clapton a déjà quitté les Bluesbreakers pour Cream. Pour le remplacer, Mayall appelle Peter Green, qu'il avait déjà testé lors de quatre concerts en octobre 1965. Avec John McVie, basse, et Aynsley Dunbar, batterie, il fait oublier son prédécesseur en imposant son propre style grâce à la réussite de "A Hard Road" paru en février 1967. En outre, il chante sur deux titres, mieux que Clapton, et apporte deux compositions dont l'instrumental "The Supernatural", représentatif de son jeu de guitare sur une Gibson Les Paul, en mode mineur avec une utilisation récurrente du vibrato. Il privilégie la clarté et le velouté des sonorités, rejetant tout effet trop démonstratif ou superflu.

En mai 1967, le nouveau batteur des Bluesbreakers, Mick Fleetwood, est viré en raison de son alcoolisme. Green part alors avec lui pour former le Peter Green's Fleetwood Mac, recrutant le guitariste Jeremy Spencer pour le soulager de la pression médiatique, mais l'entente avec ce dernier ne sera jamais très bonne, et Bob Brunning à la basse, en attendant l'arrivée de John McVie en septembre. Le dimanche 13 août 1967, au National Jazz Blues Festival de Windsor, Peter Green's Fleetwood Mac reçoit une ovation pour son premier concert et l'album qui suit, "Fleetwood Mac" en février 1968, propulse le groupe, dorénavant baptisé Fleetwood Mac, dans le Top 5 des charts britanniques. Entre 1968 et 1970, Peter Green est au sommet de sa gloire en Grande-Bretagne et en Europe. Adoubé par les grands bluesmen américains comme un des leurs, il réalise un rêve en enregistrant "Blues Jam At Chess" dans les studios Chess de Chicago. D'autre part, s'éloignant des codes du blues, il signe une série de singles mémorables : "Black Magic Woman", "Albatross", "Man Of The World", "Oh Well", "Rattlesnake Shake", "The Green Manalishi (With The Two Prong Crown)", dernière réalisation de Green avec Fleetwood Mac. En septembre 1969, le superbe album "Then Play On", dont Spencer est quasi-ment absent cédant la place à Danny Kirwan, conforte la position de Fleetwood Mac parmi les formations majeures de l'époque.

Fossoyeur

Seul gros problème, l'absorption régulière de LSD modifie l'apparence physique et abîme le mental de Peter Green, qui porte désormais longue barbe et crucifix. Refusant d'être une superstar, il est obsédé par l'idée de se débarrasser de l'argent gagné. A Munich, le 22 mars 1970, il accompagne Uschi Obermaier (mannequin et activiste allemande) à une fête de la Highfisch-Kommune. Complétement défoncé, il refuse de reprendre la tournée, finit par céder mais, le 28 mai, après un concert à la Roundhouse de Londres, la rupture est définitive. Après un disque solo improvisé, "The End Of The Game", et quelques apparitions sporadiques en 1970, il devient un temps fossoyeur, puis est arrêté pour avoir menacé son comptable qui voulait lui verser ses royalties, le tout ponctué de séjours en clinique psychiatrique pour soigner sa schizophrénie par des électrochocs. A la surprise générale, il renaît en 1979 avec la parution de l'excellent "In The Skies", suivi de cinq autres albums, avant de replonger dans la dépression. Nouveau come-back en 1997 avec le Splinter Group, et huit albums de blues jusqu'en 2004, dont "The Robert Johnson Songbook"et "Reaching The Cold 100". En concert, refusant la position centrale, il offre la place à Nigel Watson. Parfois, l'air absent, il ne faisait qu'effleurer le manche de sa guitare au grand désarroi des spectateurs...

PHILIPPE THIEYRE

18+

WHAT IS AVAXHOME?

AVAXHOME-

the biggest Internet portal, providing you various content: brand new books, trending movies, fresh magazines, hot games, recent software, latest music releases.

Unlimited satisfaction one low price
Cheap constant access to piping hot media
Protect your downloadings from Big brother
Safer, than torrent-trackers

18 years of seamless operation and our users' satisfaction

All languages
Brand new content
One site

AVXLIVE.ICU

AvaxHome - Your End Place

We have everything for all of your needs. Just open https://avxlive.icu

Dominic Sonic 1964 – 2020

Pirate à l'abordage du rock français depuis quatre décennies, **l'électrique Breton** vient de tirer sa révérence.

Photos Dalle

RENNES, DECEMBRE 2002. Un chanteur à l'allure féline se glisse sur scène. Derrière lui, il y a Ron et Scott Asheton, mais aussi Mike Watt et J Mascis. La veille, ils ont répété trois chansons, mais n'en feront finalement qu'une. "No Fun". Quelques mois avant qu'Iggy Pop n'aie vent du projet et réactive The Stooges, la petite bande vole de lieu en lieu avec un invité chaque soir. Et ce soir-là, c'est au tour de Dominic de tenir le micro. En ville, tout le monde l'aime, Sonic. Acteur majeur de la scène rennaise, c'est un habitué des Trans, mais aussi un personnage emblématique des Vieilles Charrues.

Chauffeur pour Ray Charles

Dominique Garreau est né le 11 novembre 1964 à Dinan. Il joue à seize ans dans Kalashnikov, avec lequel il sort "USSR In Back", EP 4 titres en 1985. Le quatuor donne plus de trois cents concerts, fait quelques télés et figure au générique de "Inspecteur Lavardin", film de Claude Chabrol. Kalash, avec le batteur Tonio Marinescu et son frère Martin Perrault, c'est le chaos de la jeunesse, de la picole et la dope, mais aussi un son ouvertement stoogien qui collera à la peau de Sonic jusqu'au bout. C'est le cas de pas mal de groupes à l'époque, mais peu vont oser le faire en français. Même lui hésite. Il se montre pourtant plus convaincant quand il chante dans sa langue maternelle qu'en anglais. Seule exception, "When My Tears Run Cold", sur le label bruxellois Crammed Discs, qui devient en 1989 son unique hit. L'album, "Cold Tears", fera l'effet d'une bombe à fragmentation. Dominic Sonic possède le doigté nécessaire pour composer de vraies bonnes chansons comme "La Loi Des Pauvres Gens" et son orgue de Barbarie outrageusement baloche. Sonic écrit des textes désabusés qui peuvent sembler abscons, mais qui se révèlent vite limpides et rappellent Bashung. Les deux hommes devaient d'ailleurs travailler ensemble. Ça ne collera pas : "*et que ne durent que les moments doux*" sur "Osez Joséphine" a beau être une trouvaille de Sonic, leur collaboration en restera là. S'ensuivront deux bons albums chez Barclay, "Dominic Sonic" et "Les Leurres" aux ambiances inspirées par The Gun Club, lesquels ne rencontrent pas le succès escompté. De "Tout Est Normal" à "Ils Dorment Encore", les réussites ne manquent pourtant pas. Sortis entre 1997 et 2015, ses trois derniers albums passent plus ou moins inaperçus, et c'est injuste. Ses six disques en solo font partie de ceux qu'on ne cessera de redécouvrir. Chemin faisant, Sonic, qui avait aussi été chauffeur pour Ray Charles, tourneur pour le groupe proto-punk américain The Sonics et régisseur pour Déportivo en France, participe à d'autres projets parallèles comme Les Nus ou Sonic Machine, avec des membres de Bikini Machine.

Ses ailes étaient prêtes

Deux disques devraient bientôt voir le jour : une compilation acoustique avec de nombreux invités comme Didier Wampas, Mike Watt, Mona Soyoc, Laetitia Shériff et Mellano, ainsi qu'un album électrique avec sa guitare rouge acide, des textes de l'écrivain Jean Echenoz et de Miossec, dont il avait terminé l'enregistrement quelques jours avant son décès. Sa disparition, à 55 ans, a suscité une vive émotion et pas seulement en Bretagne. Tous les représentants de la chanson française y sont aussi allés de leur hommage à la figure underground. Même la maire de Rennes l'a salué. Dixit sa compagne : *"Dominic est parti. Ses ailes étaient prêtes. Elles sont noires avec des têtes de mort."* Que chantait-il dans "Les Leurres", déjà ? *"Etre un artiste, c'est mourir seul chez soi. N'être qu'une œuvre posthume appréciée des bourgeois"*. Doux rêveur, épicurien élégant, Dominic Sonic restait d'abord un rockeur. Un rocker, en anglais dans le texte, avec une voix gouailleuse qui évoquait souvent la mort. La sienne, on ne l'a pas vue venir. C'est le 23 juillet, chez lui, à Pantin, que le crabe a gagné et que Dominic a quitté la Terre pour rejoindre son étoile sonique.

VINCENT HANON

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous... Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire N°8 : John Winston Ono Lennon contre les services de l'immigration américaine

Il était une fois Lennon en Amérique

LENNON CRIAIT SI FORT que les garde-côtes d'Ellis Island l'entendirent. Un cri primal, le premier, le cri du cœur, celui du mal, de l'abandon, du pire. Dire non, ce subtil plaisir réservé aux nourrissons. Abandonné par son père, rejeté par une mère qu'il *"n'avait jamais eue"*, élevé par sa tante, le jeune garçon de Liverpool montrait une appétence évidente à la rébellion. Posture ? Certainement pas ! John Lennon n'avait pas *"le renoncement sceptique à trouver un sens au monde."* Ce monde, il le ferait sien, mais pas tout seul, avec trois autres garçons pas comme les autres mais un peu comme tout le monde. A Hambourg, entre les putes et les soudards, les Beatles étaient en route pour la postérité bien sûr, mais surtout pour l'Histoire, celle de la musique, celle du monde, la grande histoire de l'homme. Sur un plan politique, tout avait commencé aux Etats-Unis en 1964. En fanfare ! Le jeune homme à lunettes louchait encore un peu. Néanmoins, le jeune homme sans besicles commençait à s'épaissir, il lisait beaucoup, parfois il recrachait son repas sans l'avoir digéré ; citant les sociologues de la Nouvelle Ecole, il avait cru bon d'avancer que les Beatles étaient plus populaires que Jésus. Il ne pensait pas à mal. Dans son esprit, la démonstration était mathématique autant que diabolique. Mais depuis le Procès du Singe qui opposa en 1925 le procureur Bryan, réfutant les théories de l'évolution de Darwin, à l'avocat Clarence Darrow, défenseur de son partisan le professeur Scopes, le Sud ségrégationniste ne goûtait pas vraiment ce genre de sortie. Pour la Bible Belt, le coup était en dessous de la ceinture et les autodafés fleurissaient comme dans la vieille Europe. Lennon s'était justifié, plutôt mal, mais il avait montré de la bonne volonté. Ses relations avec les femmes avaient toujours été compliquées. La seule, la vraie, serait étrangère. Exit les petites filles de Londres. Lennon, quoique myope, voyait plus loin. Il plébiscitait l'étrange, le beau bizarre. Celle ou celui qui vient d'ailleurs. Le barbare, quoi. Tout à coup, tous ses troubles semblaient loin. Car lorsqu'il franchit les marches de la galerie Indica, il contempla l'œuvre de Yoko. Au-dessus de sa tête était inscrit le dernier mot de l'enfant : YES. Un oui affirmatif, assertif, celui qui fige, qui permet le dépassement. N'avoir d'autre but que d'aller toujours plus haut, aimer, aimer l'artiste autant que la femme. C'était elle. La femme, l'amante, la mère, l'amie.

1969. Lennon avait grandi et il en avait assez de jouer au Beatle poli, soumis, discipliné. Joseph était allé en Egypte. Napoléon, amoureux de Joséphine, était aussi allé jusqu'en Egypte. Lennon, lui, s'était épris de New York City. Avant de traverser l'Atlantique, les deux tourtereaux visitaient l'Europe. Héros postmodernes, traqués par une meute de journalistes, ils *marketaient* leur existence avec courage et détermination. Après tout, pourquoi ne pas protester allongés, ou confinés dans un sac ? Dormir les yeux ouverts est déjà un acte de résistance. A la vérité, Lennon se prenait beaucoup plus au sérieux qu'il ne voulait le faire accroire. Comme tous les idéalistes, il ne supportait pas la contradiction et, en échange, la contradiction ne le tolérait pas vraiment. Sa guerre à lui serait la paix, une paix totale et indiscutable. Il la chantait, voulait lui donner une chance et une chanson. A l'évidence, il ciblait le Vietnam. Il arrivait enfin. Les violons de Dvořák hurlaient à l'unisson pour l'accueillir. Puis, il y eut le concert pour John Sinclair. Décembre 1971. Lennon montait au créneau et, en un tournemain, la victime de l'establishment retrouvait sa liberté et celle de toute une génération. Sinclair avait été condamné à dix ans de prison et placé en quartier de haute sécurité pour avoir donné deux joints à une policière en civil. L'Amérique avait toujours eu un problème avec les portions. Avec les proportions aussi. Plus l'Amérique se méfiait de Lennon, plus il semblait la chérir. Yoko et John avaient inventé un nouveau mode de protestation : la communication totale. Dans une société de contrôle, le concept ne pouvait que prospérer. New York était le point focal de l'intelligentsia, Lennon voulait en être, coûte que coûte. Mais celui-ci n'était qu'anglais, c'était là son moindre mal. Il accompagnait Yoko, qui tentait de récupérer une fille d'un premier mariage auprès d'un mari qui n'hésitait pas à la lui voler sous son nez. Lennon ne connaissait que trop bien le cri intestinal, l'arrachement, le départ de la mère. Il avait Yoko désormais,

Photo Getty Images

et la mère-patrie : l'Amérique. Le credo de cette femme aux millions d'enfants n'était-il pas la poursuite du bonheur ? Et la poursuite du bonheur n'était-elle pas un droit inaliénable ? Oui, sauf lorsque celle-ci entrait en conflit avec l'horrible Nixon. Nixon était un voyou. De la pire espèce, caché dans un manteau de valeurs périmées, considérant John Lennon comme un punk du pire acabit. Comment pouvait-il supporter que l'on s'engage ? L'engagement, c'est un existentialisme, c'est-à-dire que l'engagement rend l'homme responsable de ses actes. Ce n'était pas le moment de philosopher. Depuis peu, les 18-21 ans s'étaient vu accorder le droit de vote ; il était hors de question que Lennon les influençât et permît *in fine* l'élection de McGovern, le démocrate le plus démocrate de cette histoire. Le FBI suit John à la trace. La tâche est difficile : Lennon est partout. En 1972, il enchaîne les slogans comme des mantras. L'idéalisme lui sort par les oreilles. Le Vietnam encore et toujours : la nouvelle guerre de Sécession ; nœud gordien des seventies. Richie contre Johnny ? Nixon dérape. Lennon n'est plus le bienvenu. Lui et Yoko doivent quitter le pays sous quinze jours. Le soleil se couche. Le temps est compté.

Leon Wildes aime beaucoup l'opéra. On dit qu'il connaît sur le bout des doigts le livret du "Dybbuk", l'œuvre de Solomon Epstein. Leon Wildes, c'est une inspiration et une expiration. Quelqu'un qui sort de notre profondeur, qui sort de notre nuit. Marqué par la lecture du texte, Leon ne pouvait que s'orienter vers le droit de l'immigration. Lorsque son camarade de promotion l'invite à jeter un œil sur le cas Lennon, il avoue ne pas savoir qui il est. Convoqué par le couple, il croit avoir rencontré Jack Lemmon et sa compagne japonaise… Peu importe, Wildes est retenu par Yoko qui le juge pédagogue et digeste. C'est que les Lennon sont des clients envahissants ; depuis que John a mis un pied dans le cabinet du docteur Janov, il a besoin de parler, d'échanger. Wildes impose une condition : il ne travaille pas le jour de shabbat. Dans un premier temps, il propose de demander de brefs reports de la date d'expulsion. Pour gagner du temps, pour chercher l'argument séminal, le gravier dans la chaussure du juge. Si Lennon est chassé, c'est en raison de sa condamnation à Londres en 1968 pour possession de résine de cannabis. La loi américaine est claire. Elle interdit toute personne condamnée pour possession de marijuana ou de narcotiques de se voir attribuer le sésame. Wildes perçoit la première brèche : la résine de cannabis n'est, au sens du droit américain, ni de la marijuana, ni un narcotique. Wildes veut faire tomber l'Etat. Il s'aperçoit que de nombreux dossiers sont estampillés non essentiels et classés dans les entrailles de l'administration, lorsqu'ils concernent des cas *compliqués*. Au nom de la liberté d'information, Wildes exige d'avoir en main ces documents interdits. Son téléphone est sur écoute. Pour ne pas être compris, il parle à ses proches en yiddish. L'argument prend. Le dossier Lennon est truffé de mémos intimant aux autorités compétentes de bouter l'artiste, considéré comme politiquement gênant, hors des USA ; ce qui est tout à fait contraire au Premier amendement de la Constitution. L'immigration ne peut que plier. Le client et son avocat sortent triomphants. C'est la dernière audience. Le 9 octobre 1976, Lennon, trente-six ans, célèbre son anniversaire, la naissance de son fils et l'obtention de sa green card. La carte verte avait toujours été bleue, et les rêves du musicien, tout à coup, prirent des couleurs très vives. Quelques années plus tard, un homme du peuple mettait fin à ses jours, brusquement, sans crier gare, le fils maudit tombait sur le bitume, dans les bras de sa mère. *"L'art est la seule chose qui résiste à la mort"* ? Pas seulement. Le droit également. Depuis, le cas Lennon a fait jurisprudence. Il a notamment servi de base légale à l'administration Obama pour permettre à plus de 580 000 immigrés entrés illégalement aux États-Unis d'y poursuivre leur séjour. Et Trump ne peut rien y faire. ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Humanité bordélique

Effacer L'Historique

De Gustave Kervern et Benoît Delépine

Quel est le rapport entre Delépine, Kervern et le bigleux Woody Allen, le pornocrate John B Root et le républicain Clint Eastwood ?

Les deux trublions de Groland, tout comme les trois cinéastes précités, réussissent à fournir un film annuellement. Ce qui tient du miracle quand on sait qu'il faut en moyenne entre trois et quatre ans pour monter un long-métrage. Mais nos Laurel et Hardy de la chaîne cryptée ont un secret : leurs films coûtent beaucoup moins chers à produire qu'une comédie cynique à 15 millions d'euros produite par Thomas Langmann. Leurs films marchent donc. Surtout en regard de leur notoriété à la *Hara-Kiri* et de leur casting de plus en plus fourni. Avec des comédiens (et *diennes*... écriture inclusive oblige... Sinon, c'est procès, condamnation) qui, comme naguère chez Lelouch ou Mocky, se bousculeraient presque à leur portillon pour apparaître dans leurs œuvres. Certes, Kervern et Delépine ne sont ni Hitchcock, ni Kubrick, ni Fellini (ni même Max Pécas), mais leurs intentions sont si humainement pacifiques, si engagées sur l'ironie du monde, si décadentes sur les aberrations obligées du quotidien qu'on ne peut que se reconnaître dans l'état d'un monde si délétère que même l'extraterrestre de Roswell en reste coi ! A coups d' "Avida", "Saint Amour", "Mammuth" et "Le Grand Soir", ils ont installé un univers que l'on pourrait rapprocher des films d'Aki Kaurismäki : un cinéma sociétal pas pénible dans lequel largage sentimental et pétage de plombs surréaliste sont passés par le tamis d'une certaine poésie de la vie. Comme si on ne pouvait finalement rien faire face aux petits, moyens (et gros quand même) malheurs du quotidien fabriqués par un dieu de la bêtise depuis la nuit des temps. Dernier exemple : "Effacer L'Historique". L'historique de quoi ? Eh bien de la bêtise humaine précisément. Principalement celle des réseaux sociaux et d'Internet auxquels sont confrontés trois personnages : Marie, trentenaire à la ramasse totale, qui voudrait que la sextape de sa partie de jambes en l'air avec un amant de passage soit effacée ; Bertrand, qui rêve de retrouver à l'autre bout du monde une *"créature des îles"* avec laquelle il entretient un contact virtuel depuis des lustres. Et Christine qui flippe parce qu'elle n'a pas le nombre de likes suffisant pour son service de voiturage. Ces trois Français moyens décident alors de s'unir pour partir en guerre contre les géants d'Internet qui mettent leurs vies sens dessus dessous. Evidemment, leur périple utopique pour réduire les GAFA à néant tient du combat perdu d'avance. Pire que Don Quichotte contre les moulins à vent. Comme dans la plupart de leurs précédents films, Kervern et Delépine traitent le sujet sous la forme d'un road movie mélancolique où la gaucherie des protagonistes provoque chez le spectateur un mélange, adéquat et bien dosé, entre rire à froid et émotion retenue, moquerie légère et compassion sincère. Car tous (et toutes !) se reconnaîtront forcément dans ces personnages obsédés par les achats compulsifs sur le Net et les doses frustrantes de petits cœurs sur les réseaux sociaux. Pour faire passer la sauce de cette humanité bordélique, les deux réalisateurs ont fait appel à des acteurs vraiment proches de la *vraie* vie. A commencer par Blanche Gardin et Corinne Masiero dont les passifs de vies compliquées (l'asile pour la première, SDF pour la seconde) aident probablement à apporter une émotion (et un rire) authentique à leurs personnages. Idem pour les guests qui ont tous l'esprit qu'il faut. Esprit belge (Bouli Lanners), esprit cinglé (Michel Houellebecq), esprit bipolaire (Benoît Poelvoorde) ou esprit Bernard Menez (Vincent Lacoste). Tout ça afin qu' "Effacer L'Historique" ne reste définitivement pas... effaçable *(en salles le 26 août).* ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Flic ripou et petit truand sympa

Beyond The Sky

Beyond The Sky

Certes “Beyond The Sky” n’a pas la portée euphorisante d’autres grands films d’abductés (terme signifiant *Terriens capturés par des extraterrestres*) comme “Rencontres Du Troisième Type” ou “Fire In The Sky”, les deux chefs-d’œuvre du genre, le film reste suffisamment plaisant pour les férus de série B de science-fiction et, surtout, pour les fanas d’ovnis qui y retrouveront tous les phénomènes psychologiques liés à l’abduction, donc. Y compris cette interrogation principale : ceci est-il réellement arrivé ? Une question que se pose le principal protagoniste qui, témoin de l’enlèvement de sa mère par un ovni quand il était enfant, finit par se demander si celle-ci n’a tout simplement pas quitté le domicile conjugal. Suite à sa rencontre avec une éventuelle abductée lors d’une convention d’ufologues passionnés, ses certitudes sont mises à mal. Et si ces créatures des étoiles existaient bel et bien ? En mélangeant toutes ces interrogations à quelques légendes indiennes locales et à des phénomènes scientifiques dits de *faux souvenirs,* le réalisateur Fulvio Sestito bascule dans la mystification engagée. Jusqu’à un final proche, visuellement, de certains posters kitschs (mais cool) de science-fiction vintage des années 70 (*disponible sur FilmoTV).*

Seberg

Seberg

Devenue une icône de la Nouvelle Vague suite à son rôle de vendeuse de journaux dans “A Bout De Souffle”, l’Américaine Jean Seberg aura tourné une quarantaine de films dont aucun n’aura eu la portée mythique du classique de Jean-Luc Godard. La même Jean Seberg qui aura usé de son aura de star pour des engagements politiques à gauche (façon Jane Fonda) en défendant les causes des Amérindiens et, surtout, des Black Panthers, dès la fin des années 60. Ce qui lui vaudra de se faire littéralement pourrir la vie par le FBI qui la mettra constamment sur écoute. Jusqu’à la rendre totalement paranoïaque. C’est sur cette partie de sa vie que le réalisateur Benedict Andrew se focalise. Ou comment une actrice de renom qui a tout (gloire, mari aimant, argent) voit sa vie réduite à néant à cause de ses désirs utopistes d’une société plus juste. Dans le rôle titre, Kristen Stewart est formidable. Tour à tour engagée, fragile et désespérée, elle compose une Jean Seberg plus vraie que nature, dont la foi en un monde meilleur était finalement plus important que la filmographie *(disponible sur Amazon Prime).*

THE FLAMING LIPS

NOUVEL ALBUM
AMERICAN HEAD
DISPONIBLE LE 11 SEPTEMBRE

PIAS BELLA UNION

Balle Perdue

Balle Perdue

Débarqué sur Netflix en presque toute discrétion à la fin du printemps, “Balle Perdue”, premier long-métrage de Guillaume Pierret, a créé sa petite surprise cool. Pas spécialement pour son scénario basique sur fond de flic ripou et de petit truand sympa en quête de rédemption, mais sur sa ténacité à proposer un pur film d’action nerveux et efficace. Une authentique série B assumée. Impressionnant dans ses séquences d’action (bastons au corps à corps, course-poursuite de bagnoles, cascades limites kamikazes), “Balle Perdue” fonctionne surtout grâce à sa générosité. Epuré, sans gras et sans dialogues à la Audiard (comme c’est souvent le cas dans les polars français), le film ressemble finalement à ce que pouvait produire Roger Corman dans les sixties, lorsqu’il carburait à fond à coups de petits polars d’exploitation où les bagnoles froissées avaient plus d’importance que les sentiments abscons. Et ça marche ! La preuve : en moins d’un mois, “Balle Perdue” a cumulé pas moins de trente-sept millions de visionnages à travers le monde. Le plus gros carton pour un film français sur Netflix. Reste plus qu’à espérer que Guillaume Pierret soit appelé par Hollywood pour signer un nouvel épisode de la saga “Fast & Furious”. Qu’il rendra moins beauf et plus frenchie *(disponible sur Netflix)*. ❏

L’Etrange Festival

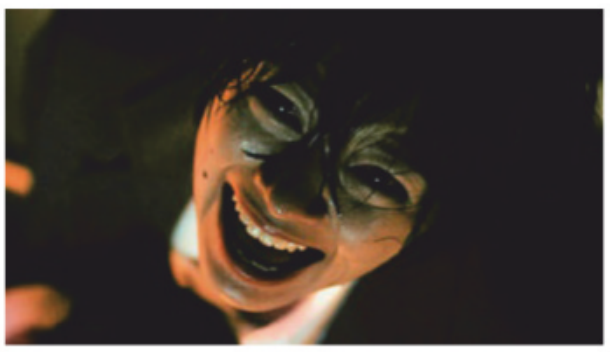
En décembre, c’est Noël. En avril, c’est Pâques. Et en septembre, c’est l’Etrange Festival. Un rite annuel qui permet au spectateur de se laver les mirettes (ou se les salir, suivant ses goûts) via une programmation comme d’habitude gargantuesque. *“Se faire bousculer par des films et des idées qu’on ne soupçonnait pas avant de rentrer dans la salle”* comme le précisait Jean-Pierre Dionnet à qui l’Etrange Festival avait donné carte blanche l’année dernière. Cette année, on peut déjà annoncer quelques bizarreries comme “Possessor” du fils de David Cronenberg (Brandon) qui, au vu du pitch, semble avoir les mêmes obsessions que son père (une organisation secrète utilise une technique neurologique pour habiter les corps d’autrui), “Relic” de Natalie Erika James où une mère et sa fille sont confrontées à des forces occultes dans une maison familiale, ou encore “Shakespeare’s Shitstorm”, dernière déjanterie de Lloyd Kaufman, roi de la série Z gore-provo-démocrate des années 80 (“The Toxic Avenger”). Avec en bonus quelques reprises allant de “Larmes De Clown”, classique du cinéma muet déjanté, jusqu’à l’indispensable “Tommy” de Ken Russell dans lequel Roger Daltrey, extirpé des Who, joue un messie newage vouant une fascination aux miroirs et aux flippers. Et tout ça, entre le 2 et le 13 septembre au Forum Des Images, à Paris.

Tommy

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Et c'est reparti pour un tour dans la maison de la peur

Ju-On Origins



S'il y a un pays qui peut nous faire croire facilement à l'existence des fantômes, c'est bien le Japon ! Les spectres, morts revenants à la vie, et autres Yūrei (âmes en berne car trop remplies de chagrin, de colère et de regrets) font ainsi partie du folklore maudit du Pays du Soleil Levant, jusqu'à en imprégner son cinéma. Dès 1964, les quatre histoires fantomatiques de "Kwaïdan" de Masaki Kobayashi, où posent les bases de ces revenants japonais qui vont hanter longtemps le cinéma de la patrie de Godzilla. Surtout à la fin des années 90 où la J-Horror (terme désignant la littérature et le cinéma d'horreur au Japon) reprend du galon avec deux séries de films qui relancent la mode des fantômes bridés. D'abord "Ring", de Hideo Nakata, et sa cassette vidéo maudite provoquant au bout d'une semaine la mort de celui qui la regarde. Porté par son succès dans les salles (et surtout en VHS) du monde entier, "Ring" aura droit à une trilogie et deux remakes américains. Et puis "Ju-On" au pitch on ne peut plus clair : toute personne franchissant le paillasson d'une maison maudite d'un recoin de Tokyo est aussitôt frappée par une malédiction. "Ju-On" lance la mode (tout comme "Ring") de ces fantômes féminins à la peau blanchâtre, au visage entièrement recouvert par de longs cheveux noirs et aux membres semblant se désosser à chacun de leurs pas. "Ju-On" fait un tel carton dans les consciences troublées que son concepteur, Takashi Shimizu, devient abonné presque à vie à la franchise. Il réalise un premier "Ju-On" et sa suite en l'an 2000. Tourne ensuite un remake plus friqué ("Ju-On : The Grudge", le plus connu) et sa suite en 2003. Puis, à la demande du producteur-réalisateur Sam Raimi (monsieur "Evil Dead"), signe un remake américain l'année suivante. Et même la suite du remake américain en 2006 ! Shimizu finit quand même par abandonner la saga pour se consacrer à d'autres films restés assez confidentiels et refuse (à moins qu'on ne l'ait pas contacté...) de réaliser "Ju-On : Origins" pour le compte de Netflix. En six épisodes de vingt-huit minutes (ce qui change des mille deux cent soixante-quinze saisons de trois heures de "Game Of Thrones"), "Ju-On : Origins" assure autant que les meilleures versions ciné. Car égale en effroi carabiné, égale en ambiance mortifère insidieuse, égale en malédiction ancestrale crédible. Et c'est reparti pour un tour dans la maison de la peur. Bien loin du dernier remake (consternant) américain sorti en début d'année en salles, "Ju-On : Origins" retrouve toute la pureté effrayante du cinéma de Shimizu. En jouant davantage sur le malaise ambiant que sur les insupportables effets chocs de *jump scare* (effet de montage putassier pour faire sursauter le spectateur) propres au cinéma d'horreur contemporain. Et en installant ses personnages dans un réalisme psychologique torturé avec crise d'adolescence, femme battue par son mari et trauma familial, "Ju-On : Origins" distille la peur dans un quotidien lambda. Entre fait divers crapouilleux et rythme de vie partant à vau-l'eau. Tout, finalement, pour que l'un des principaux protagonistes de la série, un chasseur de phénomènes paranormaux, puisse *"convaincre un monde incrédule que le cauchemar a déjà commencé..."* (*en diffusion sur Netflix*) ❑

Death Warmed Up

(Extralucid Films)

Bien avant "Le Seigneur Des Anneaux" et "Le Hobbit", Peter Jackson signait en 1987 et en 1992 deux des films les plus gore de tous les temps : "Bad Taste" et "Braindead". Sauf que, contrairement à la légende, il n'était pas le premier Néo-Zélandais à s'attaquer aux geysers de sang sur pellicule. En 1984, un certain David Blyth signait déjà le bien barré "Death Warmed Up". Soit un savant fou transformant des êtres humains lobotomisés en machines à tuer. Plus foutraque que les Peter Jackson, à la limite du B et du Z, "Death Warmed Up" n'en est pas moins hystériquement fun. Avec de la trépanation outrancière et des corps qui éclatent dans tous les sens. Très représentatif d'un certain cinéma d'horreur des années 80 où l'atteinte à la dignité humaine se faisait dans un esprit débonnaire, "Death Warmed Up" ressort aujourd'hui en version collector, trois décennies après son passage remarqué en VHS chez le mythique éditeur René Château, dans la collection culte "Les Films Que Vous Ne Verrez Jamais A La Télévision".

Images

PAR JERÔME SOLIGNY

Streaming/ DVD/ Blu-ray

“Personne ne veut vieillir, mais personne ne veut mourir jeune !”

“Keith Richards – Under The Influence”

Netflix

On connaissait Morgan Neville pour ses documentaires sur Brian Wilson, Sam Phillips, Muddy Waters ou Iggy & The Stooges lorsque, en 2013, il a fait encore plus fort avec “Twenty Feet From Stardom”, à la gloire des choristes, ces femmes (et quelques hommes...) dont les voix surlignent celles des vedettes sur bien des disques (ainsi qu’en live) et sans qui, certains tubes majeurs de l’histoire de la pop n’en auraient peut-être jamais été (au hasard, “Walk On The Wild Side” de Lou Reed). Au début de la deuxième décennie des années 2000, profitant de ce que les Rolling Stones étaient en hibernation, et alors que Keith Richards n’en revenait pas du succès de son autobiographie “Life”, le réalisateur américain lui a proposé de prolonger, en images, ce coup d’œil dans le rétroviseur. “Under The Influence” n’est pas exhaustif, mais Neville y brosse un portrait attachant du riffeur dont la verticalité est un mystère pour la science, mais moins encore que la qualité de ses prestations avec les Stones, dont la plupart — ceux qui les ont vus la dernière fois ne démentiront pas — tiennent du miracle. On a donc droit à Richards chez lui (il possède, entre autres, une résidence anglaise dans le Sussex — depuis 1966 — et une autre à Weston, dans le Connecticut) et en studio tandis qu’il travaillait sur son troisième album solo, “Crosseyed Heart”, enregistré avec les X-Pensive Winos et coproduit (comme les précédents) par le batteur Steve Jordan. Keith n’est pas Audiard, mais il n’y a pas que sa guitare qui soit accordée en open-tuning. En effet, l’essentiel de ce qu’il croasse mériterait de figurer dans un livre d’adages et de maximes rock, notamment lorsqu’il cause du temps qui passe : *“Personne ne veut vieillir, mais personne ne veut mourir jeune !”* Sans surprise, il insiste sur son amour du blues, du folk et du reggae, et ranime quelques souvenirs d’enfance et de la conquête des USA par les Rolling Stones au milieu des années soixante, tout en ressassant des secrets de fabrication de chansons du groupe, qu’il rend plus jouissifs que ne l’ont fait tous les manieurs de plume dont c’est pourtant le métier. Le temps, c’est sûr, est de son côté.

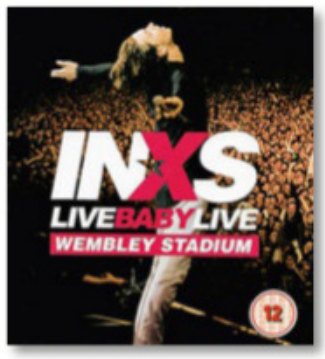
“The Other One : The Long, Strange Trip Of Bob Weir”

Netflix

Dans le Grateful Dead, Bob Weir, c’était l’autre. Le guitariste qui n’était pas Jerry Garcia. C’est à lui que Mike Fleiss (réalisateur de “God Bless Ozzy Osbourne”, pas une mince affaire non plus, sur les écrans en 2011) a décidé de consacrer ce documentaire dans lequel Weir revient sur ses primes années (altérées par la

dyslexie), ses débuts avec le Dead et sa relation avec Garcia, assez éloignée de l'idée que les Deadheads eux-mêmes s'en faisaient. Certaines images d'archives et séquences sont saisissantes (lorsque Bob revient à Haight-Ashbury, dans la maison où le groupe vivait en communauté) et les autres intervenants, ex-collègues survivants ou personnalités du rock (Perry Farrell, Jorma Kaukonen, Sammy Hagar) interviennent à bon escient. Bob Weir rappelle qu'à ses débuts, Grateful Dead jouait dans des clubs de strip-tease, mais que les filles, contraintes de se dévêtir en se trémoussant sur des morceaux de quinze minutes, trouvaient naturellement le temps longuet. Présenté au Tribeca Film Festival en 2014, "The Other One : The Long, Strange Trip Of Bob Weir" est disponible sur Netflix depuis quelque temps, et même les non-amateurs de la formation de San Francisco, réputée pour ses concerts marathon, y trouveront leur compte. Ce documentaire est synonyme d'immersion totale dans une ère dont ne subsiste qu'un paquet de vinyles aux pochettes souvent cornées, des affiches de concert plus psychédéliques les unes que les autres et pas mal de rêves dézingués.

INXS
"Live Baby Live"
Eagle Vision/ Universal

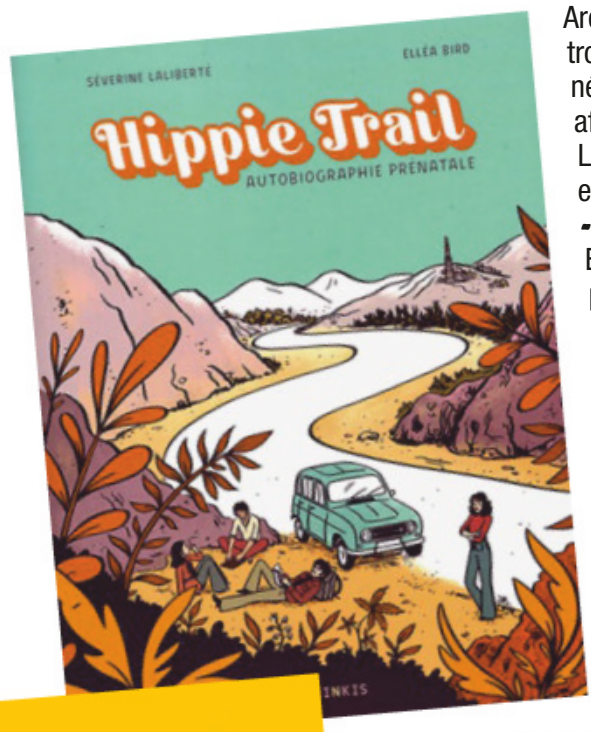


Plus de concerts dignes de ce nom, des cinémas impraticables : les temps sont graves et il ne reste que l'écran personnel pour apprécier la musique vivante, celle qui respire et qui bouge. Bon, pour goûter ce concert donné par le dernier grand groupe de rock australien (en termes de notoriété au moins...) le 13 juillet 1991 à Wembley, devant près de soixante-quinze-mille personnes, il est recommandé d'avoir un écran panoramique et l'équipement en son surround qui va avec au lieu d'une tablette connectée sur le néant. Car, qu'on aime ou pas INXS, on remarque d'emblée le soin particulier apporté à la restauration de cette prestation, mythique pour bien des fans car on y voit Michael Hutchence et sa bande (dont les trois frères Farriss) au top de leur forme. Non pas pour la dernière fois, mais, comme on l'a rappelé ici il y a quelques mois à l'occasion de la chronique du film "Mystify" sur le chanteur, celui-ci, au cours de la décennie allait accumuler les déboires (chimiques, sentimentaux) pour finalement, le 22 novembre 1997, tirer lui-même le rideau noir sur sa propre vie. "Live Baby Live" est aujourd'hui proposé, dans son édition la plus sérieuse, en Blu-ray 4K qui implique de le visionner sur un écran aux mêmes spécificités. La meilleure version du son proposée est la norme Dolby Atmos qui porte bien son nom car on entend tout, et bien mieux que si on y avait été. Filmée par David Mallet, un des vidéastes majeurs de la fin du siècle dernier, cette prestation repose évidemment sur le jeu de scène de Hutchence, mais les autres (notamment le guitariste-saxophoniste Kirk Pengilly et Garry Gary Beers à la basse) font plaisir à regarder. Il faut se souvenir qu'à cette époque — peu après la sortie de "X", le successeur de "Kick", l'album phénoménal, sur le plan commercial, du groupe —, INXS, les boots dans l'écume, surfait haut sur le tsunami. Musicalement, la formation carburait plein pot et balançait un rock dru qui a étonnamment bien vieilli. Quoi qu'ait pu en écrire alors la presse spécialisée, ces six-là connaissaient leur affaire. On le vérifie avec "Original Sin" (sur disque, la meilleure production, pour autrui, de Nile Rodgers), violentée, ici, sans que personne ne s'en soit indigné. Cette chanson magistrale et toutes les autres bénéficient d'un remastering effectué à Abbey Road par Giles Martin, un petit gars bien, qui tient de son père et n'a donc pas les oreilles dans sa poche. ❑

Bande dessinée

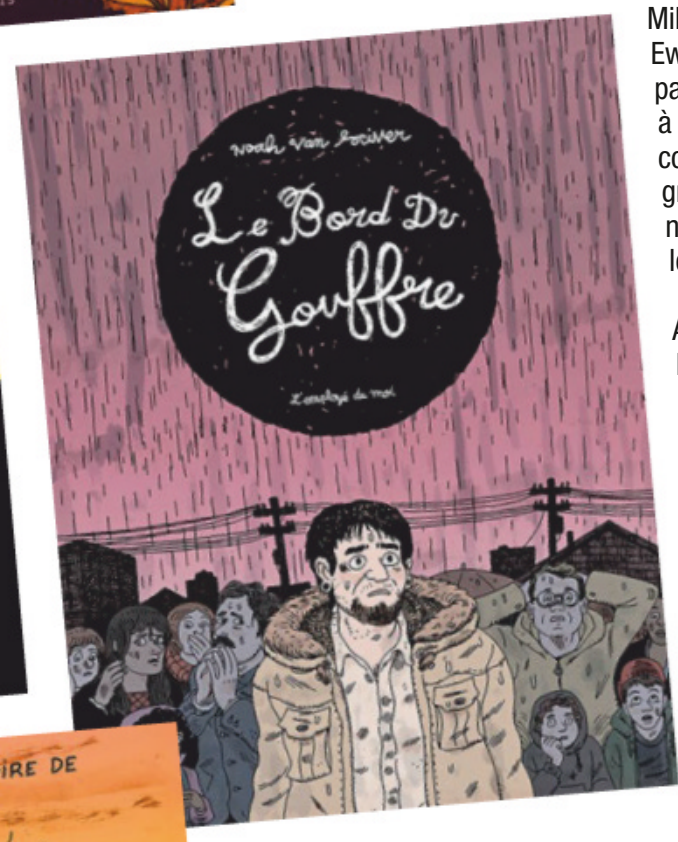
PAR GÉANT VERT

Un trip en 4 L



Archéologue de profession, Séverine Laliberté a pour habitude de creuser des trous aux quatre coins du monde pour déterrer des secrets millénaires. La française, née en Grèce en 1973, décide d'aller fouiller, cette fois, dans son propre passé afin de connaître la raison pour laquelle elle vit le jour au pays des Hellènes. Là, elle découvre qu'elle est née en prison après que sa mère ait fait un trip en 4 L en Afghanistan. Son histoire, peu banale, elle la raconte dans **"Hippie Trail - Autobiographie Prénatale"** (Steinkis), en compagnie de l'illustratrice Elléa Bird, qui alterne graphisme en noir et blanc pour l'histoire et plans couleurs pour les paysages. Dans ce récit authentique où la galère est omniprésente, la scénariste désacralise le mythe du voyage initiatique en y ajoutant une touche d'humour qui prend de plus en plus de place jusqu'au dénouement, aussi étonnant que volontaire. Parallèlement à la BD, les lecteurs apprécieront la bande-son disponible sur Deezer et Spotify en tapant "Hippie Trail : la BD".

Delirium continue son programme de rééditions de **"Judge Dredd – Les Affaires Classées"** avec ce cinquième tome qui regroupe l'intégralité des dix-huit histoires publiées dans les pages de 2000 AD de novembre 1980 à avril 1981. Prolifiques et à l'imagination extrêmement fertile, les scénaristes John Wagner, Alan Grant et Kelvin Gosnell usèrent pas moins de six dessinateurs différents juste pour le semestre (Brian Bolland, Mike McMahon, Ian Gibson, Ron Smith, Brett Ewins et Steve Dillon). Dans ce volume, Dredd part en exploration dans les terres maudites à la recherche de l'enfant-juge, avant de conclure l'épisode par une guerre contre des graffeurs pas piqué des vers. Toujours aussi noir et cynique, l'humour de Judge Dredd est le meilleur antidépresseur du 21ème siècle.

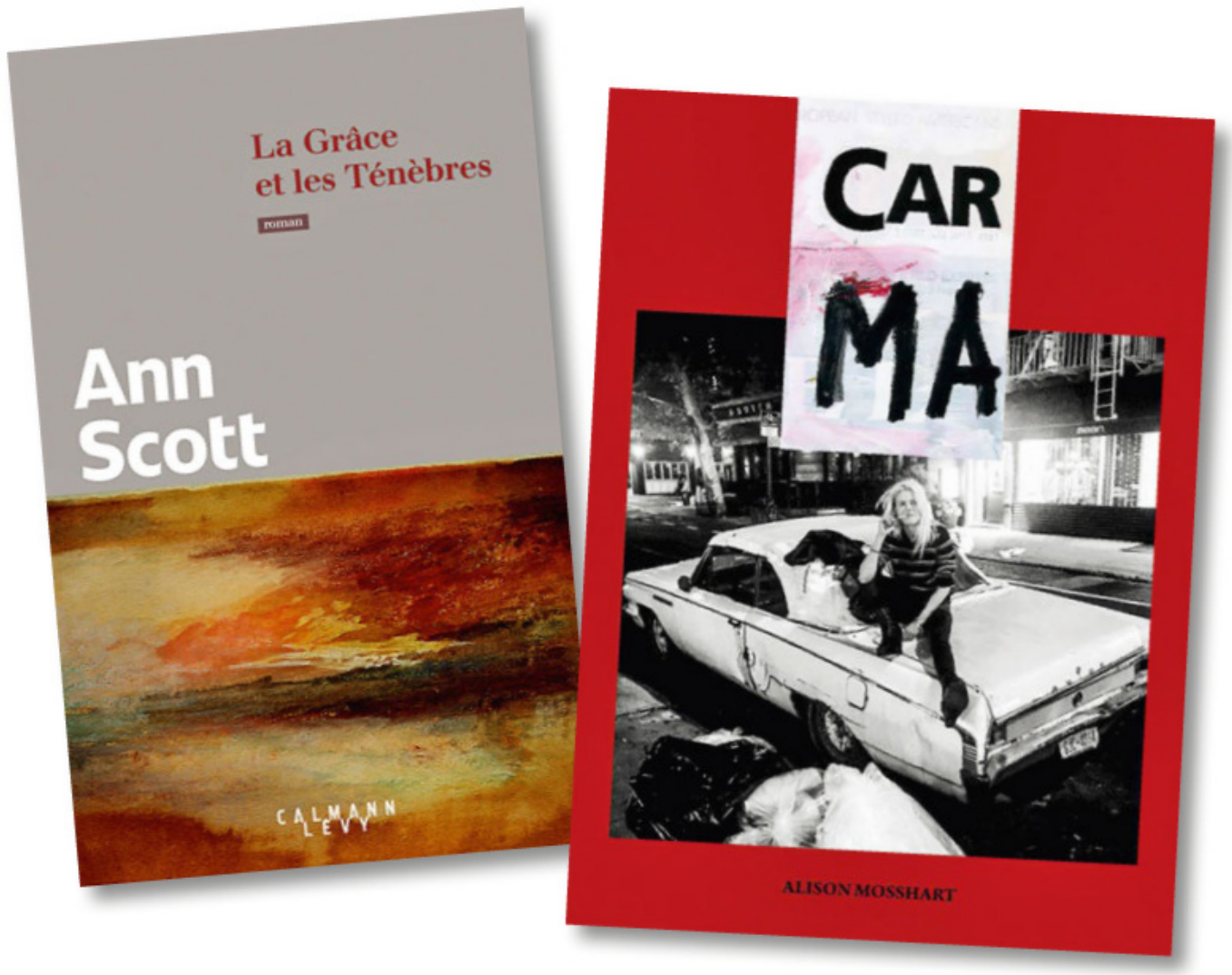


Auteur de la trilogie à succès "Fante Bukowski", Noah Van Sciver est un jeune auteur américain pas encore quadragénaire, qui publie aussi énormément dans les milieux underground. C'est dans cette direction que la maison d'édition belge L'Employé du Moi est allée chercher deux petits pavés très différents l'un de l'autre mais réunis sous le même talent de l'auteur. **"Le Bord Du Gouffre"** est un roman graphique entièrement en noir et blanc, qui raconte une descente aux enfers susceptible d'arriver à n'importe qui. Dans une petite ville industrielle, Joe sue sang et eau dans une pizzeria minable où il peine à gagner de quoi faire vivre sa femme sans emploi et un bébé pas vraiment né au bon moment. Quand il apprend qu'il va devoir héberger sa belle-mère dans son petit logement, Joe va se saouler au bar de son ami Brandon. C'est le début d'une spirale de mouise qui va le mener au bord du gouffre. En l'espace de quelques chapitres, Noah Van Sciver transforme la pluie incessante de l'histoire en une très improbable façon de faire apprécier l'eau à un ivrogne. C'est très fort. Dans **"Mon Aventure Torride"**, l'auteur raconte un épisode de sa jeunesse dans une famille désunie, plantée par un père mormon parti à la découverte des hippies. Noah a 14 ans, et il essaie de créer son propre univers dans un deux-pièces dans lequel sa mère tente d'élever six de ses neuf enfants. Entre le skate, le copain pas futé, la première bière et la découverte de la sexualité, l'ado comprend au fil des pages qu'il n'est pas facile d'imprimer des photos pornos sur l'imprimante familiale, dans un milieu où l'intimité n'existe pas. Critique sociétale plutôt attendrissante, cette BD sera le prétexte attendu pour redécouvrir Korn, Tupac et Sugar Ray. ❑

Le gros plan du Géant

Devenu éditeur, le dessinateur italien Sergio Bonelli n'en est pas à court d'idées pour autant. Pour redonner vie à une de ses anciennes séries des années 70, il a confié son personnage Jerry Drake aux crayons de Matteo Cremona et au scénariste Michele Masiero, qui ont dépoussiéré l'ensemble pour en tirer l'excellent reboot "Mister No Revolution - 1.Vietnam" (Fordis/Hors-Champs). Dans cette version liftée, Jerry Drake n'est plus un vétéran de la Seconde Guerre mondiale, mais un jeune Américain qui vient de recevoir sa feuille de route pour le Vietnam. Ça tombe d'autant plus mal qu'il vient aussi de tomber éperdument fou amoureux d'une junkie new-yorkaise. Anti-héros certifié, loser patenté, Drake vit sa guerre à coups de flash-back dans une Amérique en crise. Dessin magnifique, scénario imparable, ce premier volume se conclut avec un cahier bien fait qui remet la BD dans son contexte à travers des écrits de Noam Chomsky, le Velvet Underground, les Rolling Stones, Jimi Hendrix, "Platoon" et Coppola.

Platon 2.0



La Grâce Et Les Ténèbres
ANN SCOTT
Calmann-Lévy

Ann Scott a changé. Il est loin le temps où ses protagonistes consumaient leurs nuits et leurs amours en d'élégantes tangentes déchirées de riffs de rock ; 2015 et ses drames sanglants sont passés par là, et cette succession d'horreurs a renversé tous nos mondes, et les siens aussi. Chris, le héros de son dernier roman, "La Grâce Et Les Ténèbres", musicien indécis mais miraculeusement argenté, est un jour tellement frappé par une atroce photo d'exécution qu'il va, presque par hasard, plonger dans les tréfonds d'Internet et se mêler à un groupe de justiciers de la souris qui y traquent les djihadistes et leurs réseaux de soutien pour assurer ici notre sécurité. Les actions de ces patrouilleurs du virtuel ont pourtant de bien réelles conséquences et leurs succès comme leurs échecs affectent, parfois décisivement, les combats et les combattants dans cet univers pas si lointain où pendaisons, égorgements, diatribes haineuses, attentats et menaces sont autant de points marqués dans le jeu médiatique insensé mais ultra-régulé que Ann Scott décortique sobrement. C'est autour d'un de ces groupes d'anonymes, la Katiba des Narvalos, véritable petite armée de soldats — histoire vraie — qui moissonne pour les services de renseignement, que Scott construit un récit si précis qu'il s'apparente parfois à un manuel d'initiation à la chasse en ligne d'islamistes et autres haineux, ça peut servir. Mais si ces aventuriers en chambre parviennent à enrayer ces mécanismes mortels, c'est au prix d'une attention de chaque instant et d'une connaissance affreusement intime des monstres qu'ils chassent et des détails de leur monstruosité. On ne fréquente pas impunément l'abomination, et la vie de Chris en sera aussi inévitablement bouleversée, comme sa musique qui reste pourtant sa ligne de survie, et peut-être même la clé de son futur. Le rock, la musique peuvent-ils encore nous dire le monde et sauver nos âmes ? Ann Scott nous le prouve dans ce texte littéraire et subtil qui nous parle d'une planète globale sans pour autant ne presque jamais quitter les quatre murs de la chambre du héros, parfait symbole donc de nos vies dans ces grottes de Platon 2.0 où, par la grâce d'Internet, nous vivons tous maintenant fixés sur les ombres qui s'agitent sur les écrans, cherchant encore et toujours à leur trouver un sens.

Car Ma
ALISON MOSSHART
Third Man Books

Il y a des balades qui ne se refusent pas, et quand c'est une des musiciennes les plus rock de sa génération qui nous propose de faire crisser les pneus de sa décapotable vintage, on fonce. Alison Mosshart, chanteuse des Kills, *partner in crime* de Jack White et icône discrète, arbore non seulement un impeccable curriculum rock mais aussi une élégance et une réserve tout à fait intrigantes. Depuis ses débuts, cette artiste multifacette touche et joue de tout, musique, écriture, photo, peinture, et c'est avec ce livre-album "Car Ma" qu'elle dévoile enfin vraiment ses talents, ici combinés au service de sa passion, ô combien américaine, pour les routes et les voitures qui les parcourent. Ses parents, prof d'art et vendeur de voitures d'occase, ont sans aucun doute influencé son esthétique, et la vie de tournée a creusé davantage encore ce goût pour la poésie des routes ouvertes, des bagnoles un peu miteuses et des virées vers nulle part. Ce livre, annonce-t-elle, est sur *"les voitures, l'art, la romance, la musique et l'attraction, le carnage, l'asphalte, la rage, la folie et les alliés",* toute une mythologie américaine et absolument rock ici réunie sous son regard tendre et ironique en peintures, photos, collages, poésies et courtes nouvelles. Le livre est en anglais, c'est une première ici, mais ce genre de livre-concept d'une artiste importante aussi, alors bon. Pendant l'écriture du livre, Mosshart s'enregistrait pour mieux juger la qualité de ses textes et a finalement décidé de sortir aussi ces enregistrements qui forment ainsi un volet supplémentaire à cette exploration si *americanesque*. Dédicace spéciale au passage au producteur parisien, sûrement fan, qui a réussi à impressionner Mosshart en lui amenant des Ford Mustang sur le plateau télé où elle tournait, il restera dans l'histoire avec cette jolie déclaration d'amour à Paris qu'on ne s'attendait pas à découvrir au milieu de cet autel arty dédié au dieu automobile. Incontestablement douée pour l'écriture, Mosshart confirme ici la variété de ses talents et cette ineffable qualité rock qu'elle creuse finalement dans tous ses travaux. Et qui explique sans doute la fascination qu'elle exerce, à raison, sur des fans de rock purs et durs comme sur des fashionistas enamourées. La classe américaine. ❑

Ça ne s'invente pas

ROCK 'N'ROLL FLASH BACK

PAR CHRISTIAN CASONI

SEPTEMBRE 1970 R&F 44

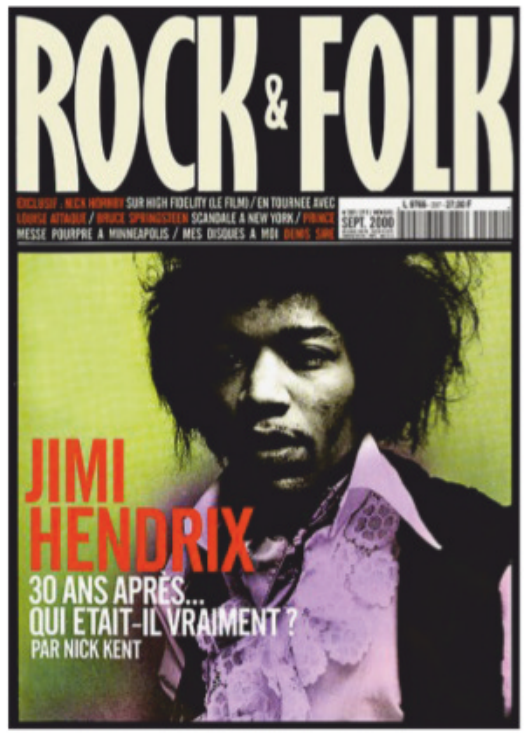
Aix, Antibes, Valbonne, Biot, on ne parle que de **festivals** ici, avec une obsession : *"l'esprit de Woodstock"*. La seule page qui n'en parle pas en parle quand même : *"Pourquoi parler de* ***Charles Manson*** *dans Rock&Folk, [et] faire le jeu de la réaction ?"* Parce que la réaction retourne tout ce sang contre la *"Woodstock Generation"*. L'été pop en vingt-huit pages de photos, puis treize pages de dissertations : *"Salauds de jeunes"*, *"Pop et violence, les grosses ficelles"*, *"Pop et politique, un gigantesque contresens"*. On hue **Leonard Cohen** à Aix pour avoir affirmé qu'il n'est pas révolutionnaire. Au "Palermo Pop 70", qui fait enfin entrer le rock en Sicile, **Arthur Brown** entame un strip-tease, se fait lapider par le public et embarquer par les carabiniers. Le jazz, lui, entre enfin en Tunisie par le festival de **Carthage**, qui n'en fut pas *delenda* pour autant.

SEPTEMBRE 1980 R&F 164

C'est encore l'été et, comme souvent l'été, Rock&Folk aligne sa galerie de **jeunes filles**, quatre-vingt-neuf, épinglées de A à Z. En fait, de Joan Armatrading à Tina Weymouth, car personne aux lettres G, U, V, X et Z, même pas Gloria Gaynor. **Yannick Noah** fait scandale en déclarant que les princes de la chaussette blanche se présentent parfois devant le filet chargés aux amphés ou à la coke pour se donner de la niaque. **James Chance** est le futur du funk. Heureusement pour le funk, la rédaction se trompe. Celui-ci a vu *"un ange tomber"* à l'Olympia, en première partie de Sacha Distel. **Vince Taylor** est *"foutu. On peut l'écrire sans crainte parce que je vous garantis qu'il s'en fout."* Cet autre a rencontré **Cheap Trick**. *"On ne va pas rigoler. Rien de pire que d'être obligé de raconter des rigolos. Car comment parvenir à les ridiculiser ?"*

AOÛT/ SEPTEMBRE 1990 R&F 277

Du rock, du folk *(hem)* et seize pages sur le **rap** pour tenter de l'intégrer au patrimoine de la maison. Un abécédaire musarde d' *"Ancêtres"* à *"Zoulous"*. Le reporter plonge dans le maquis français. *"Paris court après ses couronnes. Le beat, la rime, le son appartiennent aux tribus barbares de l'extérieur."* Il explore une terre sauvage et inquiétante de DJ devenus *selectors* et de rappers devenus *toasters*. Ici on ne s'appelle pas Emile mais Daddy Yod, Lady B Love ou NTM 93. Eux, ils ont chopé le *"syndrome du cycliste du dimanche"*, le costume avant le vélo, *"l'attitude avant le rap"*. Le reporter n'avait déjà plus qu'une fesse à force de les serrer, le voilà face à un gang de LA, *"mafia familiale"* d'obèses samoans, la **Boo-Ya Tribe**. Devise : *"Vivre par le pistolet, mourir par la balle"*. Plan de carrière : *"Amener l'expérience criminelle sur scène"*.



SEPTEMBRE 2000 R&F 397

16 décembre 1966, *"tout le monde parlait de ce black bizarre au look éclaté, qui chantait comme s'il était super défoncé et jouait de la guitare avec une dextérité surhumaine"*. **Jimi Hendrix** vient de faire Ready Steady Go. Treize pages sur la vache sacrée, une enfance de cas social à Seattle, et la fin à Londres, dans une chambre de l'hôtel Samarkand. Hendrix en avait marre d'ébrécher ses incisives sur le Mi aigu et aspirait à autre chose. Les adorateurs d'**Elvis** noyautent le Web. Des centaines de milliers de pages. Du streaming (on explique aux lecteurs ce que c'est), les Elvisians From Another Plan et prétendent communiquer avec les extra-terrestres à travers les chansons de l'idole, la First Presleyterian Church grave les trente et un commandements de son prophète, et ici on offre 1 000 $ à qui fournira la preuve que le joufflu de Memphis est vivant.

SEPTEMBRE 2010 R&F 517

Iron Maiden, le groupe de la couvée britannique qu'on ne prenait jamais au sérieux, est devenu l'Arc de Triomphe du hard rock. Ils ont un Boeing à leurs armes et trois générations de fans soumis. *"Leur force fait de nous le meilleur groupe du monde."* Chaque concert coûte une blinde, mais on les paie deux blindes. *"Leur véritable coup de génie, c'est d'avoir su assurer leur avenir comme des gens prévoyants."* Le bureau d'escompte... en voilà une idée moderne ! **Phil Spector** est en prison, accusé du meurtre de Lana Clarkson, actrice déchue qu'il venait de rencontrer au House Of Blues où elle était serveuse. Spector croyait être le jouet d'une conspiration depuis que "River Deep-Mountain High" avait manqué le zénith des charts, *"vieux vampire qui survit dans un monde où il n'a plus rien à faire"*. Monter un mur de son... en voilà une idée rétro !

PARTENAIRE PRINCIPAL
RÉGION SUD
PROVENCE ALPES CÔTE D'AZUR

BOL D'OR

18-19-20 SEPT. 2020

CIRCUIT PAUL RICARD

BOLDOR.COM

EWC FIM ENDURANCE

RÉGION SUD PROVENCE ALPES CÔTE D'AZUR

club14 Quand on aime la moto c'est pour la vie

MOTUL

LS2

CIRCUIT PAUL RICARD

CHAMPION LUBRICANTS

Web!ke

DUNLOP

TAG HEUER

Tourtel Twist

La Provence

MOTO journal

FIM

FFM

bleu

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

“Au camping des frontières ou marchant sur l’eau comme Jésus en l’air, du Soudan des voyageurs impénitents, l’homme est heureux il cogne, l’homme est heureux il cogne. Éveillé transi de froid, le bois humide qui ne réchauffe pas, la richesse du pauvre, son combat, l’homme est heureux en somme, l’homme est heureux en somme...” On a l’impression que tout tourne en rond, et puis une chanson arrive et c’est reparti. “L’Homme Heureux”, de Nicolas Paugam, sur son prochain album, “Padre Padrone”, jette par-dessus bord toutes les fadaises sur les migrants. Il a déjà sorti quatre albums et je n’en avais jamais entendu parler, ce type est de la trempe des Annegarn, Vassiliu, Ricet Barrier, pas loin du Ferré période “Les Souvenirs”, ou de “Nous Deux” avec Caussimon.

Est-ce qu’il passera le peigne des quotas ? Peut-il encore entrer dans la catégorie *nouveaux talents* ? Le plus cocasse c’est que le fameux amendement Pelchat, instaurant des minimas de chanson francophone à la radio, avait été téléguidé par NRJ pour pourrir la vie du groupe RTL. Au lieu d’aider la vieille génération de chanteurs alors sur la sellette, ce texte les enfonça en provoquant l’émergence d’une variété-rock formatée pour les FM. A force de dévoiements du cahier des charges, de dérogations et de révisions par le CSA, c’est devenu une usine à gaz. Les diffuseurs rivalisent d’inventivité pour le vider de sa substance, et ce sont aujourd’hui les *multinationales*, il est vrai gavées d’Auto-Tune en français, qui se battent le plus pour faire respecter la loi.

Mouv’ : 55% de musiques diffusées en commun avec Skyrock (source : Baromètre Yacast). Après avoir longtemps décrété que les 15-25 ans devaient écouter du rock bourrin, l’antenne publique s’est convertie au tout *“rap français, rap US, sport, lifestyle”*. Ignorant le principe de subsidiarité, les règles de concurrence et les rapports accablants de la Cour des comptes, cette station de pompage a copié tous les formats, de Oüi à Ado FM, sauf un : Couleur 3, créée en 1982 par la Radio Télévision Suisse Romande, restée fidèle à sa vocation de découverte et de pluralisme.

Du jeunisme à l’infantilisation : TER 872717 Toulouse-Tarbes. La rame Alstom, millésime 2016, semble sortir de JouéClub ou d’un épisode des Teletubbies. Camaieu de bleu gris avec une touche de jaune fluo, tout est rond, vilain et rassurant, ça doit être ça le *care*. La laideur se vend mal, disait Raymond Lœwy, pas certain que le slogan marche toujours. La musique a précédé la tendance, avec ces saucissons à quatre notes qui nous vrillent la tête, à côté le “Belsunce Breakdown” de 2000 sonne comme du Scarlatti. Il y a quelques semaines, dans une visioconférence des professionnels du disque avec notre précédent Ministre de la Culture (mais pas de la communication : il n’arrivait pas à faire fonctionner sa webcam), j’ai entendu vingt fois le mot accompagnement, et il ne s’agissait pas d’orchestration : *“on va vous accompagner... des mesures d’accompagnement...”* François Sureau sur Inter : *“Les Français ne sont pas un troupeau de moutons ou une garderie d’enfants.”* Dans Libération, un appel de la musique électronique à Roselyne Bachelot : *“Soutenir notre secteur artistique, c’est l’accompagner et prendre des mesures urgentes de sauvegarde des 100 000 emplois directs et indirects en France : musiciens, techniciens, attachés de presse, personnels des lieux de diffusion (clubs, salles de concerts...), agents, saisonniers... tous privés de leur emploi.”* Les effets de l’anesthésie commencent à se dissiper, et l’absence de perspectives claires pour les manifestations publiques désespère à raison les musiciens et les organisateurs.

Splendeurs d’été : “Hawai”, par Boris Maurussane (SoundCloud). “Personne Comme Toi”, sur le nouvel album d’Hugo Chastanet, “Dix Chansons Naturelles Et Sauvages” (Hot Puma Records), “Où Est Passée Ton Âme ?”, de La Féline (Kwaidan, merci France Inter).

Copains d’avant : découvert chez Dizonord, disquaire-archéologue porte de Clignancourt, “Students In Summer”, par The Students, combo de carabins marseillais funky publié en 1985 et réédité en vinyle par Bigwax sur leur nouveau label Les Masques. Pochette au Letraset, guitares Suicide Romeo, anglais des Bouches-du-Rhône, le charme et l’imperfection des 33 tours de chorales scolaires qui traînent dans les vide-greniers. Devenus chirurgien esthétique à La Réunion, médecin humanitaire ou éleveur de taureaux, les Students vivent aujourd’hui leur été indien et c’est mérité. Cela me rappelle qu’en 1993 j’avais passé une semaine au Mans à enregistrer des groupes locaux, j’aimerais bien retrouver la DAT de Docteur Groove, le nom n’était pas terrible mais ils avaient un super saxophoniste ténor, et une chanson géniale où ils racontaient une virée au Festival Interceltique de Lorient.

Il est 15 h 48 au Norauto de Gourdan-Polignan (réduction sur présentation de cette page). Entre Billy Joel et Jackie Quartz : la version longue de “So Many Men, So Little Time”, par Miquel Brown, la chanson, produite par Ian Levine en 1983, qui transforma la Northern Soul en hi-NRG. Mitterrand, qui ne croyait pas qu’aux forces de l’esprit, disait la même chose à Roland Dumas : *“on ne peut pas les avoir toutes, mais il faut essayer”*. A une heure de route Jeffers Waldo joue en direct du Studio Condorcet de Toulouse, qui vit ses derniers jours (YouTube). En poursuivant sur l’A61 et en fermant les yeux nous parvenons à Port-Barcarès le 9 août 1969. Le concert qu’y donna Johnny pour Europe 1 et Michel Lancelot vient de ressortir chez Mercury (merci PhilMan). Il donne toute la mesure de l’équipe de tueurs qui l’accompagne à l’époque, Mick Jones, Tommy Brown, Jean-Pierre *Rolling* Azoulay, Daniel Boulard, Raymond Donnez, et à l’inventivité de Jean Tosan au sax et à la clarinette pré-Roxy.
“cris du public.
— Est-ce que je peux vous dire quelque chose ?” (l’idole veut évoquer un ami, Michel Cognoni, dont il vient d’apprendre la mort).
“Johnny !
— T’es très jolie mais tais-toi deux minutes.”
“Mais que sais-tu de celui qui n’a plus de pays ?
Et que sais-tu d’un bateau
qui sombre dans la nuit ?
Et que sais-tu d’un
vieillard qui a peur de l’hiver ?
Oui, que sais-tu des milliers de gens
Qui souffrent aujourd’hui sur la Terre ?
Si tu savais ce que je sais”
“Jeune Homme”, paroles Ralph Bernet, musique Jacques Revaux.

Photo Bruno Berbessou

RICHARD WALTER PRODUCTIONS PRÉSENTE

ONE NIGHT OF QUEEN

WE WANT TO BREAK FREE !

PERFORMED BY

GARY MULLEN & THE WORKS

DÔME DE PARIS

Palais des Sports

20-21 SEPTEMBRE 2020

OLYMPIA DE PARIS

06 JANVIER 2021

ET EN TOURNÉE

DANS TOUTE LA FRANCE !

"LE MEILLEUR SHOW DE QUEEN DEPUIS QUEEN !"

TF1 fnac GUITAR RollingStone WWW.ROCK-LEGENDS.ORG rock&folk 20 minutes NOSTALGIE

NOSTALGIE POP LEGENDS ET RICHARD WALTER PRODUCTIONS PRÉSENTENT

PARIS - SALLE PLEYEL JEU. **12 NOV.** 2020

ET EN TOURNÉE DANS TOUTE LA FRANCE !

Le Parisien Aujourd'hui en France ticketmaster rock&folk NOSTALGIE

English For French Centre de Formation de Langues

LOCATIONS : POINTS DE VENTE HABITUELS - INFOS, GROUPES & CE : HARACOM 03 21 26 52 94

RICHARD WALTER PRODUCTIONS

RWP - LICENCE N° 2-1369021 / © HARACOM